

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?



Urgent Action Fund for Women's Human Rights
(Fonds d'action urgente pour les droits des femmes)

Jane Barry avec Jelena Đorđević

À QUOI SERT UNE RÉVOLUTION SI ON NE PEUT PAS DANSER?

Urgent Action Fund for Women's Human Rights
(Fonds d'action urgente pour les droits des femmes)

Jane Barry AVEC
Jelena Đorđević

Urgent Action Fund for Women's Human Rights

(Fonds d'Action Urgente pour les Droits des Femmes)

Une organisation indépendante à but non lucratif qui a pour mission de protéger et de promouvoir les droits humains des femmes en assurant une assistance financière rapide aux initiatives de collaboration, de recherche et de publications. Elle agit dans le cadre des droits humains et cible la société civile des femmes. Le Fonds d'Action Urgente soutient les défenseurs des droits humains dans les conflits et les crises à travers le monde.

Le Fond d' Action Urgente remercie les financements des donateurs mentionnés ci-dessous.

La responsabilité du contenu de cet ouvrage
n'appartient qu'aux auteures et au Fonds d'Action Urgente.



Fund for Nonviolence



Channel Foundation

Version originale (en anglais)

Révision par: Rick Jones, Exile: Design and Editorial Services
Graphisme et mise en page: The Studio at Nederland, Ltd.

Version française:

Traduction: H elene Sackstein pour Translingua, Traductions Féministes Multi Genres
Révision: Anahi Russo Garrido
Mise en page: Karina Palleros

ISBN:978-0-9801598-1-3

  2007 Urgent Action Fund for Women's Human Rights
Tous droits r eserv es

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, sous quelque forme que ce soit, sans la permission préalable d'Urgent Action Fund for Women's Human Rights



Fonds d'Action Urgente pour les Droits des Femmes
3100 Arapahoe Ave., Suite 201 ~ Boulder, CO 80303 USA ~ www.urgentactionfund.org

À Čarna Čosić
(Novi Sad, 1974-2006)

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	VI
Prologue	X
1. Introduction	1
2. Une couche après l'autre	5
3. Risquer sa peau	8
4. Les non dits	20
5. La sécurité	35
6. Générations	46
7. Pour membres seulement	60
8. Conséquences	67
9. La spiritualité	86
10. Célébration de la résilience: les stratégies de la militante	93
11. Et ensuite	102
Dansons (la fin)	123
Crédits	124
Les chansons	126
Bibliographie	128

REMERCIEMENTS

Jusqu'aux os

Au tout début, Terrice Bassler m'a envoyé un livre étonnant sur le style d'écriture zen: Écrire jusqu'aux os¹. Je l'ai lu d'une couverture à l'autre, deux fois, en deux jours. Depuis j'entends constamment parler des os. Sonia Corrêa nous dit, dans les années 1960, qu'elle avait le féminisme dans les os. Emily Utz parle d'être détestée « jusqu'aux os » à cause de celles qu'on aime.

Cela m'a fait penser à l'os de ce livre. Son contenu, son support, la source de sa substance et de sa force, c'est ça, son ossature: les histoires de plus de 100 militantes de 45 pays.

Neuf ans de travail de la part du Fonds D'action Urgente pour les Droits des Femmes (UAF) et l'examen de 2 256 demandes de fonds².

Honnêtes, parfois réellement explosives, ces conversations avec les militantes qui représentent le cœur et l'âme de l'UAF - Ariella Futral, Edwina Morgan, Emily Davis, Emily Utz, Jesse Wren, Keely Tongate, Julie Shaw, Kirsten Westby, Stefani Crabtree, Tonya Hennessey et Trena Moya – ainsi qu'avec des militantes qui lui donnent des ailes – Anissa Hélié, Ariane Brunet, Kaari Murungi, Chely Blitt, Eleanor Douglas, Hope Chigudu, Rachel Wareham, Rita Thapa, Sunila Abeysekera et Vahida Nainar.

Les ressources et les encouragements de Margaret (Mudge) Schink, de la Fondation Channel, du Fond pour la non-violence, du Centre de recherches pour le développement international (CRDI) et du Programme international pour les femmes de l'Open Society Institute.

Les militantes qui ont relu et fourni leurs commentaires avec tant de soin pour les nombreux projets de manuscrit, en particulier Nancy Billica, Terrice Bassler, Ginger Norwood, Mary Jane Real, Julie Shaw et Susan Wells, Anissa Hélié qui ont travaillé avec nous dès les premiers moments de la conception de cet ouvrage, ont interviewé les militantes et contribué tant au texte. Nos traductrices, Charlotte

Maitrot (pour le français) Marijana Stojčić (pour le serbe). Notre éditeur, Rick Jones qui a réussi à gérer toutes ces activités avec patience et compétence.

Bien qu'il soit rare de trouver des données utiles sur la santé mentale et le bien-être des militantes³, nous sommes reconnaissantes aux rares exceptions de quelques douzaines de livres, d'articles et de rapports.

Et comme arrière plan à cet ouvrage, cinq militantes particulièrement douées –Jo Doezema, Vesna Drazenovic, Natasha Jiménez, Kirsten Westby et Emily Utz– décrivent elles mêmes l'endurance des travailleuses du sexe, des personnes handicapées, des transgenres, des jeunes et des militantes lesbiennes. Chacune d'entre elles mérite qu'on lui consacre un livre entier.

Marina Bernal (en collaboration avec Lydia Alpizar, Ana Jetzi Flores, Aura Guitérez, Renato Osses et Shruti) a publié un manuel de soins et d'autodéfense remarquablement honnête pour les femmes militantes⁴.

Susan Wells a écrit un très beau et fidèle récit de l'expérience d'une retraite et de transformations des militantes dans *Changer de cap: l'appel du vent et le renouveau de l'art*⁵. Cynthia Rothschild, Scott Long et Susana Fried ont osé nous présenter l'étonnant *Assez d'écrits - Comment la sexualité sert à saper l'organisation des femmes*⁶.

Lepa Mladjenovic a passé plusieurs années à parler de l'activisme et du bien-être des femmes - inventant le terme 'la culpabilité de la militante'⁷. Les militantes telles que Bisi Adeleye-Fayemi et Pramada Menon ont aussi commencé à se manifester, à parler et à écrire sur la durabilité des mouvements de droits humains.

Jelena Đorđević et moi-même avons effectué les recherches ensemble. En ce qui concerne l'écriture, j'ai couché les mots sur la page et Jelena leur a insufflé son esprit, sa lueur, son charme et son humour. Nous nous en sommes réciproquement reconnaissantes.

Les militantes

Cet ouvrage représente un effort collectif car c'est un ensemble d'un grand nombre de voix différentes. Chacune a imprégné ce livre de son énergie, de son pouvoir et de son honnêteté. Parfois, nous utilisons leurs propres expressions. Souvent, nous ne reproduisons que l'essence de leur pensée. Mais nous essayons toujours d'être honnêtes avec ce que nous avons entendu et ressenti.

Plusieurs des observations et des conclusions de ce livre sont les nôtres mais notre seule intention est de provoquer un débat.

Nous remercions :

Bisi Adeleye-Fayemi, Oxana Alistratova, Yvonne Artis, Angelika Arutyunova, Barbara Bangura, Beata Baradziej, Terrice Bassler, Safana Giul Begum, Barbara Berghold, S. Anusha Bhamini, Iman Bibars, Barbara Biglia, Vesna Bogdanović, Amy Bonnaffons, Gladys Brima, Millie Brobston, Ariane Brunet, Charlotte Bunch, Elizabeth Cafferty, Kamala Chandrakirana, Hope Chigudu, Sonia Corrêa, Čarna Čosić, Maja Danon, Emily Davis, Fariba Davoodi, Visaka Dharmadasa, Krishanti Dharmaraj, Jo Doezema, Eleanor Douglas, Vesna Draženović, Marta Drury, Sarala Emmanuel, Jeanette Eno, Cindy Ewing, Ndeye Nafissatou Faye, Rosanna Flamer-Caldera, Ariella Futral, Rakhee Goyal, Rebecca Gomperts, Pilar Gonzales, Julia Greenberg, Sally Gross, Anberiya Hanifa, Majitha Hanifa, Anissa Hélie, Marieme Hélie-Lucas, Jessica Horn, Lama Hourani, Susan Hutchinson, Peitmat Ibragimova, Olivera Ilkić, Pinar Ilkcaracan, Ann Jabbar, Natasha Jiménez, Menaha Kandasamy, Tamara Kalayeva, Nighat S. Kamdar, Joo-Hyun Kang, Ouyporn Khuankaew, Anne-Laurence Lacroix, Cintia Lavendera, Carol Leigh, Diana Lion, Sandra Ljubinković, Djingarey Maiga, Anica Mikuš-Kos, Lepa Mladjenovic, Yanar Mohammed, Rauda Morcos, Trena Moya, Kaari Betty Murungi, Bernedette Muthien, Maria Nassali, Ginger Norwood, Zawadi A. Nyong'o, Maureen O'Leary, Daphne Olu-Williams, Zeina Osman, Sunil Pant, Indrakanthi Perera, Marina Pislakovskaya, Karen Plafker, Jelena Poštić, Evelyn Probst, Sujan Rai, Igo Rogova, Marni Rosen, Gistam Sakayeva, Claudia Samayoa, Mary Sandasi, Alejandra Sardá, Anne-Sophie Schaeffer, Margaret (Mudge) Schink, Brigitte Schmid, Debra Schultz, Indira Shrestha, Mohammadi Siddiqui,

Durga Sob, Sabina Talović, Upeshka Thabrew, Rita Thapa, Nirwala Thapei, Prizma Singh Tharu, Tina Thiart, Dorothy Thomas, Luchie Ticzon, Charm Tong, Emily Utz, Nadia Van der Linde, Esther Vonk, U.D.M. Seela Watthie, Albert Wells, Susan Wells, Kayla Wentworth, Kirsten Westby, Katrin Wilde, Leyla Yunus, Staša Zajović, y Eva Zillén.

PROLOGUE

La recherche est finie et je me trouve maintenant face à l'énorme tâche d'écrire et décrire les pensées, les espoirs, l'épuisement et l'exaltation de plus de 100 militantes de droits humains du monde entier.

Nous avons parlé de chagrins et de joies; de peines et de pertes souvent exprimés avec un malicieux humour noir; de genre binaire, d'exclusion, d'invisibilité, de spiritualité, de problèmes de sous, de mesquineries et du syndrome d'épuisement professionnel.

Je dois maintenant tisser toutes ces pensées, ces expériences, ces transitions pour en faire un tout cohérent et fluide. Je dois produire une analyse qui doit mêler avec respect et tact des réflexions profondément intimes et des réalités professionnelles parfois brutales. Il me faut construire un compte-rendu équilibré et objectif de la durabilité et du bien-être des militantes qui œuvrent pour les droits humains des femmes⁸.

Je dois écrire un texte qui ne plongera pas le lecteur dans le désespoir ou l'ennui.

Me voilà coincée.

Rien de ce que j'écrivais ne paraissait authentique ; c'était soit trop distant et froid, soit trop lyrique et idéaliste. C'était, et de loin, ce que j'ai jamais eu de plus difficile à écrire.

Pendant longtemps je ne suis pas arrivée à comprendre pourquoi c'était si difficile puisque tous les éléments étaient en place, ça n'avait aucun sens. Je persévérais, jour après jour, mais les mots sonnaient faux, ils étaient trop raides ou maladroits.

Enfin, j'ai compris : c'était un problème personnel.

Je ne pouvais pas consacrer des années à discuter la vie - l'endurance - des autres à distance.

Je ne pouvais simplement pas poser ainsi ces questions sur la culture de l'activisme - l'estime de soi, le désir, l'égoïsme et la générosité, ce qui nous incite à tant donner, à quasiment nous entre-déchirer parfois pendant ce processus, en né-

gligeant nos familles pour la poursuite d'une vision de ce qui est juste, non, cela n'est pas possible sans pénétrer dans ce fouillis compliqué qui m'habite.

Ce n'était plus possible sans regarder dans le miroir, mes préjugés, ma culpabilité et mes propres frayeurs.

Il faut que l'exploration de la notion de durabilité transforme mon propre activisme et m'oblige à aborder de front les questions qui repoussent mes propres limites, au lieu de les enterrer, de les noyer dans le texte, ou pire, de les ignorer entièrement, comme la sexualité, par exemple, ou le plaisir –mais que vient donc faire le plaisir avec les droits de la femme?– la spiritualité, la culpabilité, mon amour propre, le désordre de ma coiffure et les besoins de mes enfants, la maladie, les reproches, la mort et la peur.

Je me vois ainsi forcée de remettre en question tout ce que pour moi signifie l'activisme, et, en cours de route, de réexaminer celui des autres.

C'est finalement un voyage à la fois pénible et difficile mais bien qu'étonnant, agréable, amusant, passionnant.

Quand vous lirez ce livre attendez-vous à l'inattendu.

Puisque c'est la première fois que nous, militantes, parlons de notre privé en public: c'est du nouveau.

Tout cela nous passionne, nous irrite, nous soulage et nous met profondément mal-à-l'aise. Mais c'est très bien ainsi car c'est de l'émotion que naît la plus grande puissance.

Je vous souhaite d'apprécier cette danse.

INTRODUCTION

Les débuts

En 1997, Julie Shaw, Ariane Brunet et Margaret (Mudge) Schink se rencontrent pour discuter d'une nouvelle initiative des activistes du monde entier: la fourniture rapide de fonds pour soutenir les efforts de celles qui œuvrent pour les droits humains des femmes en situations critiques.

De l'argent en temps de crise. Une protection face à la menace. Une possibilité d'action pour changer un contexte politique. Une seule page pour une demande de fonds, rédigée dans sa propre langue. Une réponse en 72 heures et les fonds en une semaine.

Rien de pareil n'arrive aux activistes. Toutes celles qui ont été consultées ont répondu par un « oui! » enthousiaste.

Et c'est ainsi, avec les contributions d'autres militantes et un secrétariat d'une seule personne que Julie a démarré *Urgent Action Fund for Women's Human Rights (UAF) - Fond d'Action Urgente pour les Droits des Femmes*, dans une pièce de son appartement et le soutien d'un conseil d'activistes du monde entier.

Au cours des années, l'UAF a grandi et Julie a déménagé dans un vrai bureau à Boulder, au Colorado. D'autres activistes sont venues la rejoindre pour créer une équipe et, très vite, elles se sont rendues compte que le temps était venu d'aller au-delà des dons d'urgence et qu'il fallait maintenant donner une visibilité globale à l'action pour le droit des femmes.

C'est ainsi qu'en 2003 Julie et moi sommes venues à l'UAF travailler avec Kirsten Westby et 86 autres militantes du Kosovo, de Serbie, de Sierra Leone et du Sri Lanka pour examiner ce qu'advenait de la défense du droit des femmes en période de conflit. Nous avons écrit un livre ensemble intitulé: *La Confrontation est la réponse: protection du droit des femmes en période de Conflit (Rising up in Response: Women's Rights activism in Conflict (RUIR))* où nous décrivons la vie et le

travail de celles qui défendent le droit des femmes - qui sont-elles, que font-elles, quelles difficultés rencontrent-elles, qu'est ce qui leur donne du soutien.

C'est lorsque nous étions occupées à faire une recherche pour RUIR que nous avons été surprises et déroutées par la découverte de certains éléments communs de la vie des militantes: leur stress sévère et chronique. Leur confrontation aux situations traumatisantes et l'énorme fardeau des tâches qu'elles doivent accomplir nous ont troublées.

La surprise est que malgré ces difficultés, elles endurent, sans cassure.

Il nous a paru évident qu'il fallait aller plus loin pour comprendre comment, face à ces défis et ces risques quotidiens, elles arrivaient à se protéger et à se maintenir en bonne santé physique, psychique et morale.

C'est parce que, comme nous l'a confié Jeannette Eno en Sierra Leone:

Nous essayons tout simplement de gérer la situation devant nous. Nous ne considérons pas la sévérité du stress que les femmes de Sierra Leone doivent subir tous les jours.

C'est donc ainsi que nous avons entamé la phase suivante de notre travail - ce que nous avons nommé au début *Projet « Activisme Durable »* et qui a finalement abouti à ce livre dont le contenu est fait des histoires de plus de 100 militantes de 45 pays.

Nos conversations ont pris plusieurs formes: des interviews structurées, des discussions informelles, des courriels, des dialogues téléphoniques, de brefs échanges en marge de conférences, en partageant une boisson ou même durant de rares - beaucoup trop rares - soirées dansantes.

Chacune a apporté un morceau supplémentaire au puzzle.

Avec elles nous avons découvert que la notion d'activisme durable est une nouvelle tendance particulièrement bienvenue.

Mais avant de vous livrer ce que nous avons entendu, il faut parler du phénomène: c'est quoi exactement « l'activisme durable »?

Définir le phénomène

La durabilité est un mot inutile.

Karen Plafker m'a dit qu'il lui faisait dresser les cheveux sur la tête et ça m'a inquiétée.

C'est vrai, cela veut à la fois tout dire et son contraire. C'est une expression en vogue que l'on met à toutes les sauces et elle a fini par s'égarer: il y a le développement durable, l'agriculture durable, l'environnement durable, les institutions et la gouvernance durable.

C'est beaucoup trop vague, ça fortifie certains et rend d'autres mal à l'aise.

Que pouvons-nous en faire?

J'hésite, je ne sais s'il faut l'accepter ou la refuser. Je veux la réinventer et la remanier, comme « queer » ou « freak »⁹, elle pourrait renaître et nous pourrions l'approprier.

Cela ne devrait pas être aussi important, ce n'est qu'un mot mais un mot que nous utilisons à l'UAF depuis deux ans et je m'y suis attachée, tout comme je me suis attachée à mon chat, Basil que j'adore... mais aussi, très rarement, déteste (elle mord).

Il me faut trouver une solution pour « durable ». J'essaye de penser à d'autres mots que nous utilisons.

« *Burnout* » (syndrome d'épuisement professionnel) a un sens mais trop négatif. Bien-être est bien mais trop « new age ». Gestion de stress pourrait aller mais c'est à la limite du médical.

Donc, je suppose que «durable» implique avoir tout cela: être capable de faire le travail que l'on aime et continuer à se sentir bien et heureuse, se sentir en sécurité, connectée, reconnue, respectée et appréciée pour ce que l'on est autant que pour ce que l'on fait, à n'importe qu'elle âge et quelle que soient les causes que l'on défend, être réellement équilibrée et en harmonie avec ses propres valeurs, remettre de l'âme dans sa vie et dans son travail.

Retrouver une âme

Nous touchons ici à quelque chose d'important.

Les militantes sont mal à l'aise si elles parlent d'elles-mêmes mais elles commencent à le faire. La notion que ce qui est *personnel* est aussi *politique* a fait son che-

min: ce n'est pas que nous avons juste le droit de parler de nos soucis « privés » mais aussi le droit (et la responsabilité) de nous assurer qu'ils revêtiront la même importance que notre travail public.

Et cela signifie qu'il y a une puissante et croissante prise de conscience au sein des mouvements des droits de femmes qu'il est temps de faire du bien-être et de la durabilité *une priorité*.

Dans son appel pour un changement¹⁰, Bisi Adeleye-Fayemi résume très bien, et avec éloquence cette notion:

L'un des échecs majeurs de notre action féministe est de ne pas nous être penchées sur la question des besoins physiques, spirituels et affectifs des femmes. Dans le cadre institutionnel et social où nous travaillons les multiples formes de réactions hostiles que rencontrent les mouvements de femmes, le harcèlement médiatique, les fondamentalismes culturels et religieux, la pression qu'implique la gestion des organisations et les difficultés dérivées du besoin d'équilibrer des obligations familiales et professionnelles rendent la tâche de préserver son énergie particulièrement ardue.

Beaucoup d'entre nous sont fatiguées, vidées, déprimées et en colère. Beaucoup d'entre nous ont traversé des périodes de crise intense marquées par des ruptures de relations personnelles, des problèmes de familles, des trahisons, de l'amertume et une profonde souffrance. Nous devenons de plus en plus cyniques et nous nous bornons à faire les gestes nécessaires sans investissement personnel. Bien que certaines parmi nous en soient conscientes, nous en parlons rarement. Pour un mouvement qui insiste que « le personnel est politique » nous nous sommes rarement demandées dans quelle mesure ce que nous faisons aux autres et avec les autres est à la fois « personnel » et « politique ».

Il nous faut revenir à l'ancienne stratégie féministe qui consistait à sensibiliser et à développer la confiance des femmes en elles-mêmes. Nous devons apprendre comment sentir la douleur et comment parler de ce qui nous trouble plutôt que d'en nier la présence ou de rechercher le confort là où il n'y est pas. Il faut apprendre à nous aimer, à nous respecter, et surtout, à en apprécier la joie que cela nous donne.

Il faut rendre l'âme à notre mouvement.

Et pour ce faire il suffit de commencer à parler de notre pouvoir de militante à endurer, il faut déballer le personnel, questionner les tabous, poser les questions, même si nous n'en avons pas encore les réponses.

Nous commençons par briser le silence.

UNE COUCHE APRÈS L'AUTRE

Les militantes n'aiment pas parler d'elles-mêmes

Elles peuvent s'entretenir pendant des heures sur les fondamentalismes, les difficultés financières, la fin de la guerre et de la violence à l'égard des femmes, beaucoup en parlent en public. Elles les évoquent dans des livres et des articles. C'est le cœur même de leur travail.

Convaincre ces femmes de parler de leurs espoirs, de leurs craintes, de leurs soucis est une autre paire de manches.

Pendant les interviews, quand nous demandions aux militantes comment elles arrivent à tenir le coup, certaines restent confuses, d'autres frustrées.

Après avoir discuté la gestion de leur stress avec un groupe du Sri Lanka, l'une d'elles m'arrêta et lança « *je ne te comprends pas - qu'est-ce que le stress peut bien faire avec notre travail? À quoi veux-tu en venir?* »

Pour elles, le stress, l'épuisement, et même leur sécurité, sont des considérations d'ordre privé qui n'ont rien à faire avec leur activisme, ce sont des non-dits.

On n'en parle pas, on ne les exprime pas par écrit, c'est trop intime, trop intangible, ou, comme remarque Anissa Hélie, ce sont simplement des sujets trop insignifiants dans le contexte politique d'une guerre, de corps meurtris et de dictatures.

Ils n'ont pas de place dans les débats des droits humains.

C'est ainsi que toutes nos conversations sur l'endurance sont d'abord restées dans le domaine du confortable et du familier, au niveau de ce qui est visible dans leur travail. Ça se traite dans le cadre institutionnel plutôt que dans celui de la vie privée.

Nous avons commencé avec la question des financements qui sont toujours in-

suffisants et profondément insoutenables, c'est ce que Jo Doezema appelle le paradoxe du « travail au rabais », car la plupart des subventions ne couvrent même pas les coûts les plus basiques tels que des salaires décents, les charges sociales ou les frais de protection.

Nous avons parlé de l'épuisante recherche de fonds qui couvrent généralement de très courtes périodes, ciblent des projets spécifiques et sont accompagnés de beaucoup trop de contraintes.

Nous avons parlé de l'invisibilité pour le grand public, de l'action militante pour la promotion des droits humains.

Et, pourtant, après quelque temps, nous avons réussi à ôter quelques une des couches superficielles de nos conversations, pour aller au-delà des questions d'organisation, de financement, de politique; et le « je » a pointé sa tête, les militantes ont commencé à aborder le personnel. Pour bon nombre d'entre elles c'était une surprise et un soulagement, comme dit Sujana Rai au Népal:

Ça fait vraiment du bien de pouvoir parler. Personne ne nous pose ces questions, nous parlons des autres, mais personne ne nous demande ce que nous ressentons.

Nos conversations ont donc continué et ont enfin abordé notre propre endurance, ce qui est beaucoup trop rare dans les milieux militants, comme nous le rappelle Pramada Menon¹¹:

Il y a aussi la question de l'endurance, et quand je parle d'endurance, ce n'est pas de la durabilité du financement qu'il s'agit mais de celle des individus. Nous travaillons toutes ici dans le domaine des droits humains mais ne pensons jamais à notre propre durabilité. Nous voyageons près de 200 jours sur 365, nous souffrons de décalage horaire, nous oublions le visage de ceux que nous aimons, nos enfants grandissent avec un autre partenaire et se demandent pourquoi nous les avons fait naître.

Pour nous, il s'agit d'endurer notre propre vie et de conserver l'énergie nécessaire pour assurer la durabilité de celle des autres.

Nous parlons constamment de l'endurance des autres mais jamais de la notre.

Qu'est-ce qui pourrait encore préoccuper les militantes? Voici ce qu'elles nous disent:

Nous nous inquiétons... des souffrances, de la sécurité, des chaussures, du sexe, de la famille, des transitions, du surmenage, de ces témoignages que nous n'arrivons pas à oublier. Nous sommes angoissées par les fins de mois difficiles, par nos lendemains incertains et par ceux de nos enfants. Nous voulons du respect et nous voulons le garder. Nous sommes rongées de culpabilité et harcelées par nos responsabilités.

Nous arrivons enfin à cerner tout cela et à tout connecter: nos craintes de ne pas pouvoir nourrir nos familles ou de nous trouver face à une retraite sans pension sont aussi importantes que les recherches de fonds ou la lutte contre les violences d'état, elles sont intimement liées à tout ce que la notion de durabilité implique.

Le public et le personnel ne font pas que se renforcer, ils sont inextricablement soudés.

Commençons donc au tout début.

RISQUER SA PEAU

*Debout*¹²

Voilà comment ça commence:

Quelque part dans le monde, mettons au Sri Lanka, une femme se réveille. Elle reste allongée dans son lit à regarder la lumière du soleil à travers des rideaux jaunes. Comme chaque matin depuis cinq ans elle organise sa journée; faire le ménage, préparer le déjeuner, donner à manger aux poules. Et puis, juste comme tous les autres matins, elle ferme ses yeux et se souvient.

Cela lui revient lentement, des visions rapides de petites mains ridées encerclant les siennes, la première odeur de cirage. Et puis, plus vite, l'uniforme amidonné de l'école et la première bousculade, la première écorchure du genou et l'éclat des yeux bruns.

Et les questions se succèdent, comme toujours: A-t-il froid? Est-il seul? Est-il vivant?

Et que signifie « disparu »? C'est faux, ça ne peut pas être l'un ou l'autre. Ce sont des os éparpillés dans la vallée. Ou bien on frappe à la porte et c'est son sourire, son souffle sur ta joue.

Ça suffit, se dit-elle, il est temps de se lever.

Tout comme tous les autres jours depuis cinq ans, elle accomplit ses tâches matinales pour passer le temps jusqu'à ce qu'il arrive quelque chose. Elle met les infos à la radio et écoute les mêmes nouvelles: des combats à Jaffna, des familles séparées par le tsunami s'accrochant encore à l'espoir.

Elle l'éteint, s'habille et part pour la salle unique et délabrée du centre communautaire. Elle y va tous les matins pour voir ses amies. D'autres mères sont là, attendant le retour de leurs fils, unies et suspendues dans le temps.

Elle sirote le thé sucré en regardant autour d'elle, comme chaque jour.

Et tout à coup les bavardages s'arrêtent et elle se retrouve seule avec une seule pensée: C'est chaud, sucré et fort, ça commence à battre lentement, puis plus vite, jusqu'à ce que quelque chose se déchire en elle et elle sait!

Ça suffit, c'est le moment.

Elle porte sur ses amies un autre regard, elle voit tout autrement, voilà la réponse: nous pouvons agir, nous pouvons nous lever et exiger de savoir ce qui s'est passé. Nous pouvons lutter contre la peur, contre les horreurs de cette guerre, ces horreurs provoquées par nos propres leaders.

Nous pouvons interpellier les responsables et exiger une réponse: Où sont les enfants que vous nous avez pris? S'ils ne veulent rien dire, nous pouvons les rechercher nous-mêmes, vers le Nord, aller voir nos mères, découvrir la vérité. Notre souffrance et notre outrage nourriront notre solidarité. Nous n'avons plus besoin d'attendre, nous pouvons agir.

Et c'est ainsi que cela commence...

Parlons de passion

Au début on peut se sentir très seule.

Ça commence avec une vision, une passion, et de l'énergie. C'est renforcé par la discrimination, la guerre, l'injustice, la nécessité impérative de prendre position et de dire « ça suffit ! »

Généralement il ne faut rien d'autre.

Rakhee Goyal le dit:

Ce qui nous fait agir c'est notre passion. Nous sommes passionnées à l'idée de changer le monde des femmes. Nous en voyons l'urgence et il faut le faire aujourd'hui même. Cette passion nous permet de nous donner entièrement à la tâche.

On fait avec ce que l'on a –temps, énergie, argent disponible– et on commence à construire quelque chose. On commence par installer un bureau chez soi et on travaille pendant tous les instants libres, souvent après le travail quotidien, quand tout le monde est endormi.

Petit à petit d'autres militantes arrivent, elles reçoivent généralement très peu ou pas de rémunération.

Ensemble on construit et on crée. On exploite son acquis, une idée que l'on présente aux autres pour amorcer le changement; confronter la discrimination sous toutes ses formes; chercher les disparus; établir des refuges pour les victimes de violence; reconstruire les vies après un tremblement de terre; changer les législations ; et pénétrer dans les recoins les plus obscurs qui dissimulent les abus de droits humains: les camps de réfugiés, les prisons... ou la maison des voisins.

Quand on trouve un moyen d'obtenir un secours financier extérieur, au début, on est tellement pris par son propre désir passionné de faire du vrai travail que l'on plaide pour une aide financière pour en faire *plus*, pour s'atteler à d'autres tâches.

Les fonds pour payer des salaires convenables, l'assurance santé, le soin des enfants, le loyer d'un bureau, la sécurité, la formation, le repos, tout cela semble être un luxe superflu.

Quand il y a tant d'autres besoins et tant à faire, comment peut-on avoir le droit de penser à soi? On continue simplement à étirer ce que l'on a, à en faire plus pendant la nuit, à se passer du nécessaire; on donne littéralement de soi, couche par couche.

Ce genre d'organisation est flexible, sensible, bien ancré sur le concret et profondément lié à la communauté ambiante; c'est stupéfiant et extraordinairement puissant.

Pour certaines, cela devient un cercle vicieux qui sapera leur travail et leur endurance, car si l'on construit tout entièrement seule, les énormes dépenses de temps d'énergie et de ressources –le prix véritable de ce travail– reste invisible.

Puisque le coût réel de l'activisme n'est pas pris en compte dans la requête initiale de support, l'impression artificielle qu'un montant extraordinaire de travail peut s'accomplir avec très peu de travail se crée.

Cela fait une bonne affaire de l'activisme.

Les bonnes affaires

Tout le monde aime les bonnes affaires et cette vive satisfaction que l'on ressent à la découverte de quelque chose dont on avait envie pour une fraction de sa vraie valeur.

Mais ce n'est pas si simple.

La découverte de ces bonnes occasions leur fait perdre leur éclat, leur valeur et on commence à s'attendre à toujours en payer le même prix, on s'indigne si quelqu'un ose en demander plus.

C'est le gros problème de l'activisme, on met la barre trop basse et l'activisme se vend bon marché.

Beaucoup (mais pas tous) les bailleurs de fonds s'habituent très vite à ces coûts établis artificiellement bas, avec des salaires dérisoires, voire inexistants, sans frais généraux, sans charges sociales, sans pensions¹³, et évidemment, sans mesures de sécurité comme Bernadette Muthien nous le rappelle:

Si les bailleurs de fonds sont peu disposés à payer pour quelque chose aussi essentiel que le déjeuner lorsqu'on travaille dans les zones rurales, pensez-vous qu'ils financeront notre sécurité?

Menaha Kandasamy soutien les propos de Bernadette dans sa description des négociations avec le représentant d'un donateur à qui elle essayait d'expliquer ses besoins de transports sûrs dans une zone de conflits armés au Sri Lanka:

Un donateur ne cessait de me poser des questions sur la nécessité de mes visites dans les territoires Tamil en voiture. Il insistait qu'un déplacement en mobylette devrait suffire. Après l'avoir convaincu en soulignant les risques de sécurité - il se mit à me demander combien de litre d'essence il me fallait...

Il y a des années que cette attitude est entrée dans les mœurs et maintenant tout le monde s'attend à faire de bonnes affaires. Cela veut dire que lorsque nous demandons l'essentiel pour assurer notre sécurité, notre santé et la durabilité de notre travail, nous nous rendons compte que cela, tout simplement, ne se fait pas. L'inclusion des coûts réels ne fait qu'augmenter le budget fatidique de ce que l'on nomme les « frais généraux ».

Sur le plan financier, s'il faut payer des salaires ou des frais généraux, le tout revient beaucoup trop cher. Dans ces conditions, ne devons-nous pas réduire notre rendement? Cela veut dire moins de rentabilité pour nos investissements. Pourquoi ne pouvez-vous pas continuer comme d'habitude? Ou peut-être devrions nous chercher un autre groupe qui ne demande pas tous ces « extras ». Ou bien nous le ferons nous-mêmes, ça ne doit pas être trop difficile...

En fin de compte, encore une fois, tout dépend de la véritable valeur des choses, de ce que nous estimons être important. Cela renforce aussi des croyances qui traversent toutes les cultures et remontent à la nuit des temps, des croyances qui veulent que le travail des femmes est éminemment personnel, que ce n'est pas du vrai travail, que c'est dans leur nature de mère et de fille de s'occuper des autres, de maintenir la paix en famille.

L'activisme n'est-il donc pas tout simplement une extension de tout cela?

Pendant que les militantes sont occupées à faire ce travail, il leur reste peu de temps et d'énergie pour lutter contre ces notions si profondément ancrées ou pour assurer le respect et la visibilité de ce qu'elles accomplissent.

Le comble du bonheur

Cela nous ramène à la question de l'argent, cette fois à la manière d'en trouver avec dignité, en tant que partenaire à égalité. De l'argent qui est disponible tout simplement parce que le travail à accomplir est important, respecté et reconnu à sa vraie valeur.

Imaginez un monde où nous serions invitées à soumettre une proposition plutôt que d'avoir à quémander. Quelque chose de simple, pas plus de deux pages, dans notre propre langue; une proposition pour plusieurs années de financement de frais généraux qui comprendraient les charges sociales, les pensions, les frais de sécurité. Et une réponse en une semaine, même un mois (ce qui serait déjà extraordinaire!).

Ce serait le comble du bonheur!

Et cela arrive, mais provient généralement d'autres activistes indépendantes qui fournissent des financements, ou de celles qui travaillent au sein d'organisations, de fondations, et même d'institutions gouvernementales.

Ce sont de rares et précieuses exceptions et elles nous permettent de survivre.

Pour le reste c'est un constant combat.

Le brocoli de l'activisme

Ma fille Juliette qui a cinq ans a horreur du brocoli. Il faut le noyer dans du ketchup pour qu'elle l'avale et cela implique toujours une certaine négociation. Elle

condescend à en manger pour arriver aux bonnes choses, comme les saucisses ou les spaghettis, et peut-être un pudding après... mais seulement si elle mange ses brocolis.

Beaucoup d'entre nous ont la même réaction à la corvée de recherche de fonds; c'est quelque chose qu'il faut accepter pour arriver à faire du vrai travail... les bonnes choses.

Cela nous fait perdre la tête car c'est vraiment pénible et gênant.

C'est en réalité une demande de reconnaissance de notre propre valeur. Si quelqu'un nous paye pour un travail cela signifie que ce travail est important, qu'il a de la valeur, et, soyons honnête, quand notre travail est notre vie, c'est de nous qu'il s'agit.

Avoir à justifier en permanence quelque chose qui nous est tellement personnel et important est offensif, comme l'explique Krishanti Dharmaraj:

Nous faisons ce que nous faisons avec amour et par passion, mais lorsque vous avez un statut professionnel élevé, votre fonction est de trouver de l'argent. La plupart d'entre nous s'épuisent à le faire, c'est stressant.

Bien sûr, ça fait partie du boulot, mais avoir à justifier votre travail et les raisons pour lesquelles les femmes en ont besoin...

C'est tout simplement dégradant après un certain temps.

Et pourtant nous continuons à chercher des fonds parce que justement c'est si important. Ça justifie l'effort.

Jamais rien n'adoucit vraiment le choc du refus, même si nous y sommes habituées. Un « oui » est formidable, c'est une affirmation. Mais généralement c'est un « oui » accompagné de contraintes. Il faut faire des courbettes.

Se donner en spectacle pour manger

Dès que vous parlez de durabilité aux militantes la conversation tourne à l'argent, à la danse des levées de fonds, aux acrobaties, aux sauts et aux courbettes qui s'imposent.

Tout d'abord, et c'est le plus dur, il faut trouver des donateurs prêts à financer un

activisme en faveur des droits des femmes, ensuite il faut trouver un moyen de s'introduire, de préférence quelqu'un qui restera en place pendant un certain temps.

Après avoir été connecté, il faut étudier les critères de financement de chaque donateur. Les formats des demandes de fonds sont souvent longs, compliqués, bureaucratiques et rarement rédigés dans sa langue maternelle.

Ensuite, il faut faire avec le genre de financement offert - généralement « *uniquement pour des projets* » ce qui veut dire que les frais généraux –loyer, salaires, charges sociales¹⁴– ne sont pas couverts.

Il s'agit aussi souvent de fonds *de courte durée* - trois mois, six mois, avec un peu de chance, parfois un an. Ceux qui ont vraiment de la chance obtiennent deux ans, même trois ans, mais c'est rare.

Pour survivre, il faut trouver plusieurs donateurs, ce qui présente des défis particuliers, comme dit Anissa:

La durabilité d'une organisation est liée à sa capacité à diversifier ses sources de financement, et ces divers donateurs ont des cycles différents au cours de l'année. Cela signifie qu'une bonne partie de notre temps est consacré à la recherche de fonds et aux rapports financiers.

Cela enferme les militantes dans d'éternels cycles de recherches de fonds.

Dès qu'on a établi une relation avec un donateur, compris le processus, et rempli tous les formulaires, on s'aperçoit qu'il faudra attendre des mois avant d'avoir une réponse et les projets courants commencent à manquer de fonds.

Puisqu'il n'y a pas d'argent pour former le personnel ou rechercher les options de financement disponibles, on finit par passer un temps et une énergie incalculables à le faire soi-même.

Et enfin, on doit faire face aux contraintes.

Les contraintes

Les activistes savent apprécier la plupart des supports qu'elles reçoivent, mais quand ceux-ci sont accompagnés d'attentes et de contraintes visibles ou invisibles ingérables, c'est un vrai problème.

Il peut s'agir par exemple, de visites des donateurs qui exigent un énorme effort et drainent de précieuses ressources d'énergie et de moyens.

Parfois ce sont des abus de pouvoir de la part de leurs représentants tel que le cas où une militante se trouva face à une demande d'hébergement chez elle quand le représentant en question continua à se servir lui-même à boire tout en mettant en question « l'usage des fonds de l'agence pour l'achat d'apéritifs » - qui avaient en réalité été payés par un salaire obtenu avec beaucoup d'efforts.

Il y a enfin l'abus de pouvoir au niveau institutionnel, lorsque les institutions gouvernementales qui fournissent les fonds essaient de contrôler ou limiter l'action en faveur des droits humains en la liant à la politique extérieure du pays.

C'est le cas de la politique des États-Unis, connu sous le nom de *Global Gag Rule* (Règle du bâillon mondial)¹⁵, qui refuse de financer toutes les organisations fournissant des services de planning familial. En outre, les groupes qui acceptent ces conditions et reçoivent des fonds des États-Unis ne peuvent plus utiliser des fonds venant d'autres sources pour tout ce qui touche directement ou indirectement à l'avortement légal, ou à la promotion de législation qui y serait favorable. En conséquence de nombreux groupes de planning familial à travers le monde ont dû fermer leur porte et laisser les femmes avec comme seules options le recours aux avortements clandestins ou une grossesse non désirée.

Il y a aussi le Prostitution Loyalty Oath (engagement anti-prostitution) qui exige que les ONG étrangères établies aux États-Unis qui reçoivent des fonds du Fonds Mondial de Lutte contre le SIDA, le Paludisme et la Tuberculose ou un financement pour lutter contre la traite des personnes doivent démontrer par leur actions et leurs déclarations qu'elles sont opposées à la prostitution. Ces contraintes ont une incidence négative sur les politiques de prévention du SIDA, sur la santé publique et sur la promotion des droits humains¹⁶.

Les preuves

De plus en plus fréquemment, les bailleurs de fonds veulent des preuves. Des preuves que l'activisme en faveur des droits humains a un impact, que ces résultats se traduisent par des changements concrets. C'est normal.

Mais ça modifie notre façon de travailler comme le fait remarquer Marni Rosen:

Les fondations philanthropiques ont changé. Par le passé, elles s'intéres-

saient à l'efficacité et la santé d'une organisation, mais c'était autrefois. Maintenant c'est la rentabilité qui les intéresse.

Les donateurs demandent aussi de plus en plus que les groupes qu'ils financent progressent d'organisation de terrain au statut de professionnel, en utilisant les méthodes du monde des affaires pour mesurer et rapporter leurs actions car ce sont les modèles corporatifs qu'ils connaissent et dont ils sont sûrs des résultats.

L'Association des droits de la femme et le développement (AWID) vient de nommer ce phénomène « *le style croissant d'entreprise parmi les donateurs* » et explique comment cette tendance augmente le travail des militantes et crée une encore plus grande distance entre elles et les bailleurs de fonds ¹⁷ :

Au cours de dernières décennies, on peut noter une transformation évidente des organes de financement qui deviennent de plus en plus efficaces, se spécialisent et se focalisent sur les issues mesurables. Le modèle corporatif a fait son apparition dans les domaines de la coopération technique pour le développement, de la charité, de la justice sociale et des philanthropies avec des résultats mitigés.

À un certain niveau, ils reconnaissent avoir mis sur pied des procédures excessives avec des banques de données, des cibles et des processus de décision complexes, à tel point que l'accord d'une subvention dépend uniquement du respect de certains objectifs spécifiques en cochant des réponses standardisées et en remplissant des formulaires également standardisés et très compliqués.

Au lieu d'approfondir le dialogue sur les stratégies et les objectifs en stimulant un échange d'idées sur les travaux de chacun, l'avènement des partenariats de financement de ces dernières années se traduit de plus en plus par une avalanche de directives administratives et l'imposition de la politique du bailleur.

La promotion des droits humains ne progresse pas ainsi, il ne s'agit pas d'une activité corporatiste, ni de développement et ce n'est pas un produit à taille unique.

Pour être réellement efficace, l'activisme doit être flexible. Les militantes viennent en un grand nombre de modèles.

L'action pour les droits humains peut être parfois une activité extrêmement organisée et structurée, bien visible et familière au grand public, telle que celle d'Amnistie Internationale, Human Rights Watch ou l'Organisation mondiale contre la torture.

Mais beaucoup plus souvent, il s'agit d'une action plus amorphe et fluide, avec des hauts et des bas en réponse à de nouveaux et anciens défis, comme le travail des mouvements de terrain ou les manifestations spontanées, ou les activités de militantes, seules, isolées ou dans l'ombre:

Il y a de plus en plus de femmes qui œuvrent, en réseaux dans l'ombre, là où leurs mouvements ne peuvent opérer de manière durable. On ne les trouve pas dans l'animation des grandes villes mais dans les recoins du monde où on trafique en pierres précieuses, où sévit la traite des personnes, où on vend des organes, des recoins où il n'y a rien d'autre... (Ariane).

Dans beaucoup de pays, celles qui œuvrent pour le respect des droits humains doivent conserver un profil bas, si elles travaillaient ouvertement, elles seraient en danger, C'est ainsi que fonctionnent celles qui militent contre les mutilations génitales des femmes (MGF), au Mali ou au Soudan, ou celles qui tentent d'identifier ou de secourir des disparues et des victimes de torture (en Tchétchénie), des crimes d'honneur (en Irak ou au Pakistan), ou des abus des droits des lesbiennes dans une bonne partie du monde:

L'activisme en faveur des homosexuels est si marginalisé dans tant de pays que la plupart des militants doivent manœuvrer sous l'écran du radar, ce qui limite le soutien qu'ils reçoivent, ne leur permet pas d'être enregistrés; ils, ne sont pas considérés « professionnels » par beaucoup qui estiment qu'ils ne travaillent pas de manière « stratégique ». En bref, ils représentent tout ce que les donateurs n'apprécient guère et ne peuvent financer (Emily).

Parfois, dans certains pays - l'Ouzbékistan et la Birmanie nous viennent à l'esprit - *Des forces gouvernementales hostiles poussent les militants indépendants dans le maquis* nous dit Ariane :

De plus en plus fréquemment nous voyons des ONG interdites et des groupes de femmes qui n'ont pas le droit de fonctionner.

Il ne reste donc aucune avenue pour l'établissement de groupes structurés dans ces cas et, de toute manière, pour beaucoup, la structure ne fait pas partie de leurs objectifs.

Pour réellement changer cette situation il nous faut agir à partir des deux pôles du « professionnalisme »... et agir aussi à tous les niveaux intermédiaires.

De plus le changement prend du temps ainsi que nous le rappelle Eleanor

Douglas, nous ne pouvons pas compléter une révolution en trois ans avec une complète analyse de fond et une évaluation de projet.

Ce n'est pas comme ça que cela se passe et cela n'arrive pas à une seule militante, ou d'un seul cas, car, nous dit Anissa:

Nous parlons de changements de société, d'un processus qui représente un travail de longue haleine par un large éventail de militants dans divers milieux. Comment pouvons-nous prétendre avoir un « impact » s'il s'agit uniquement de notre propre action sans courir le danger d'effacer les résultats d'un grand nombre d'autres acteurs et alliés ?

Attention!

A quoi bon ces efforts, alors?

La réponse est que le succès les justifie!

Pas forcément un gros succès, comme le suffrage universel ou la reconnaissance que les droits de la femme sont des droits humains à Vienne en 1993 et à Pékin en 1995.

Pour Iman Bibars, c'est tout simplement un sourire qui dit « merci » après la campagne de son organisation visant à réformer la législation sur la nationalité en Égypte.

Pour Tena Moya, c'est apprendre l'importance des fonds de l'UAF pour les militantes à travers le monde:

Qu'est-ce qui m'encourage à continuer? Les courriels et les rapports des bénéficiaires qui me décrivent leur succès et me remercient. Ça me donne toujours la chair de poule et la larme à l'œil. Ou alors, la lecture des succès d'un bénéficiaire dans les journaux, sachant que nous lui avons fournis les fonds, ou encore la reconnaissance d'un donateur qui nous exprime son appréciation pour notre action.

Un peu de reconnaissance va très loin!

Et voilà, des petites doses de succès suffisent et nous n'en avons pas besoin tous les jours mais il faut, toujours, sentir que notre travail fait la différence, qu'il bénéficie à quelqu'un, quelque part. C'est ça qui est important.

Le sentiment d'avoir réussi peut être une émotion intime, quelque chose qui nous

réchauffe le cœur et que nous pouvons ressasser quand nous en avons envie. Mais quelque fois, nous avons besoin d'une reconnaissance publique pour savoir que nous sommes appréciées, que la société nous accorde ouvertement la valeur que nous méritons.

Cette reconnaissance peut prendre diverses formes, c'est peut-être un prix, l'appel d'une collègue qui nous félicite, être la première femme désignée membre du Comité national du Plan au Népal, un merci, une cérémonie commémorative, un statut consultatif à l'ONU, une invitation à une conférence, des chocolats offerts par des femmes étrangères, un financement pour plusieurs années, des lettres de protestation adressées au gouvernement qui vous a arrêtée. Souvent c'est la reconnaissance de nos semblables qui nous touche le plus.

La reconnaissance donne le courage de persévérer et elle peut même sauver notre vie, mais il y a un problème: c'est la démarcation entre la reconnaissance et l'orgueil, la promotion et la glorification.

Faire sa propre promotion est l'un des péchés cardinaux de l'activisme. Aucun problème si c'est quelqu'un d'autre qui s'en charge, c'est même apprécié, mais le faire soi-même est ... maladroit, grandiloquent, trop intéressé.

La plupart des militantes évitent la publicité et ne demandent pas beaucoup de reconnaissance, et n'en attendent généralement aucune, cela ne fait pas partie de leur culture. Elles considèrent que le vrai travail –le travail « pur »– réside dans l'action, pas dans les mots; s'il est bien fait, la reconnaissance suivra, sans qu'on la demande.

C'est pourquoi, pour chaque militante bien connue, il en existe des milliers dont on n'entend jamais parler.

C'est aussi pourquoi, quand les militantes écrivent, elles parlent très peu d'elles mêmes. Parleraient-elles d'elles mêmes si elles en avaient le temps? Parfois, oui, elles le feraient, et ce serait bien parce que leurs histoires sont émouvantes, riches, amusantes, à couper le souffle!

Mais l'humilité et la timidité les freinent et le cycle continue.

Il existe si peu de choses dans le domaine public qui célèbre et accorde sa juste valeur à l'activisme en faveur des droits humains, qui reconnaît sa portée, sa profondeur sa puissance.

Tout cela ne sert qu'à renforcer l'étonnant silence qui entoure les efforts des mouvements les plus importants.

LES NON-DITS

Surcharge

Oxana Alistratova est une intense militante qui dirige un centre contre la traite en Moldavie. Lors de sa première visite à Dublin pour une réunion de *Front Line* défenseurs des droits humains¹⁸, nous avons réussi à caser une interview entre les séances de la réunion. Après avoir discoursé des heures sur son travail, sa vie et sa sécurité, j'ai fini par lui demander comment elle arrivait à jongler avec toutes ces activités. Après une pause, elle répondit:

Eh bien, je ne dors pas. Ce n'est que pendant des conférences comme celle-ci que je me rattrape.

Sa réponse résume les expériences de presque toutes les militantes à qui nous avons parlé; partout, dans tous les secteurs, les militantes ont besoin de temps et doivent constamment équilibrer leurs rares ressources et leur éternel manque de sommeil.

Au début, je pensais que ce chapitre sur les causes de la surcharge de travail serait plutôt bref. Après tout, c'est simple et sans problème: les militantes n'ont pas assez d'argent ce qui implique des ressources insuffisantes (en temps, en finance, en personnel et en équipement) pour traiter les abus de droits humains dans leur pays. Par conséquent, elles n'ont jamais le temps de s'offrir une pause. Point final.

Et pourtant, comme tout ce qui concerne l'endurance des militantes, ce n'est pas si simple, et comme d'habitude, cela implique des choix.

Jamais assez

L'excès de travail est l'un des nombreux paradoxes de la durabilité. Bien qu'elles soient profondément troublées et stressées par le nombre et le volume de leurs tâches, les militantes acceptent ce fardeau estimant que c'est un facteur incontournable de l'activisme.

L'une d'elle jongle, comme c'est souvent le cas, avec le travail de plusieurs personnes. D'une part elle gère l'essentiel du travail administratif - levée de fonds, rédaction de rapports, supervision du personnel et organisation logistique - d'autre part, elle fournit support et services à celles qui en ont besoin, s'occupe des victimes de violence, trace les disparues, fait le suivi des procès devant les tribunaux et coordonne les démonstrations pour la paix.

Les militantes s'attendent à trop travailler, ça fait partie du contrat. Et cette attitude est tellement flagrante que si une tâche est achevée ou reprise par une collègue, au lieu de se reposer ou de consacrer son temps à figoler les tâches qui restent, la plupart reprennent un autre travail.

C'est alors que je me suis rendue compte que je ne posais pas la bonne question. Il ne s'agissait pas de connaître la cause de leur surcharge de travail, mais plutôt *pourquoi les militantes choisissent d'accepter tant de travail?*

Les réponses nous amènent au cœur du problème de l'activisme en faveur des droits humains: il s'agit en effet de traiter les plus complexes des défis de la vie - l'injustice, la violence, la discrimination et la souffrance. C'est compliqué, désordonné et déroutant. La tâche semble aussi sans fin pour toutes celles qui s'y attèlent.

Dans un monde de besoins constants et accablants, il y a toujours un sentiment que l'on n'en fait pas assez, comme le note Anissa:

Le travail semble ne pas en finir. C'est comme David et Goliath - regarde simplement ce qu'il y a à faire: confronter les mercenaire, et les pays fournisseurs d'armes; dénoncer les dictateurs et le terrorisme d'état; exposer les transnationales et les usines du coin qui polluent ta source d'eau potable; se battre pour une égalité juridique et contre le voisin qui vient d'assassiner sa fille. Et la liste continue.

Au lieu de s'organiser rationnellement, la militante a un sentiment de responsabilité personnelle insurmontable et se sent tenue de remédier à tous ces problèmes. Elle se doit d'aller de l'avant et même d'en faire plus - si elle ne le fait pas, qui le fera?

Marieme Hélie-Lucas voit là une arme à double tranchant:

Ce n'est pas seulement que nous continuons à faire le travail, nous allons si loin parce que nous sommes persuadées que si nous ne le faisons pas... rien ne se ferait. C'est ainsi une arme à double tranchant: si nous ne fai-

sons pas le travail, il ne sera pas fait parce que les autres ont déjà tant à faire qu'elles ne peuvent rien y ajouter.

Il y a aussi un autre aspect de l'activisme et de la surcharge de travail dont on ne parle qu'à peine en se sentant coupable et généralement dans les coulisses d'une réunion, à la fin d'un courriel, ou, rarement, dans des moments où on se laisse aller (« *shedding the weight* » disent les militantes de Sierra Leone), quand on se retrouve ensemble pour parler, rire et pleurer.

Cela fait partie de *l'intimité de notre vie*.

Pour les militantes des droits des femmes, cette portion de notre travail comprend la charge de ceux que l'on aime, y compris les enfants, les parents âgés, les amis et les partenaires. Il s'agit de plus en plus d'une famille élargie et qui continue de s'élargir avec l'accueil des enfants rendus orphelins par le SIDA, les conflits et les désastres naturels. Ce sont les factures qu'il faut payer, souvent en retard, le travail supplémentaire pour les fins de mois difficiles, les repas à préparer et les lits à faire, le ménage quotidien et la nécessité de repousser l'heure de dormir pour terminer une dernière tâche urgente.

Le droit au repos

Pour de nombreuses militantes, le repos n'est pas qu'une option.

Je n'ai jamais pris de congé depuis que j'ai commencé à travailler. Il n'y a pas de congé en Jamaïque

Je ne peux faire aucune pause, nulle part. On m'appelle dès six heures du matin, 24 heures par jour.

Parfois, on m'appelle à trois heures du matin pour aller retrouver un homosexuel –homme ou femme– couvert de sang, ou pour aller visiter une maison qui a été vandalisée.

Ou c'est pour conduire quelqu'un qui a peur et veut qu'on l'accompagne jusqu'à sa porte.

Quelque fois, ma partenaire en a assez, c'est trop pour elle, mais je dois le faire.

- Yvonne Artis, Jamaïque

De toutes les questions que nous avons posées, celle du repos est la plus difficile et la plus lourde de sens.

Elle est chargée de culpabilité car, malgré le temps passé sans congé ou sans pause –plusieurs nous ont parlé de *20 ans!*– la notion du repos, que ce soit des vacances, une retraite ou une année sabbatique, paraît honteuse.

Ce n'est pas prononcé à haute voix, mais un nombre de militantes estiment qu'elles ne méritent pas de repos, qu'elles n'en avaient pas suffisamment gagné le droit.

C'est tout simplement que le repos leur paraissait égoïste.

C'est le contexte qui veut ça: comment peuvent-elles penser à se reposer au milieu de la souffrance qui les entoure? Quant il y a tant à faire? Quand on attend d'elles qu'elles soient toujours disponibles, comme l'explique Marieme:

J'ai travaillé sans m'arrêter pendant 20 ans. Tout le monde me disait de me reposer... Mais juste après ce conseil, on me demandait quelle serait ma prochaine tâche.

Cela ne veut pas dire que les militantes ne prennent jamais de congé, mais c'est rare et compliqué et quand elles le font c'est souvent loin d'être reposant.

Ce n'est tout d'abord pas pour elles mais pour avoir le temps de s'occuper de leur famille, de leurs parents âgés, de leurs enfants, de leur partenaire.

Ensuite, elles travaillent pendant leurs vacances et même s'il ne s'agit pas concrètement de travail, elles passent énormément de temps à y penser et à s'en inquiéter.

Enfin, il y a bien trop peu de possibilités de retraites ou de périodes sabbatiques pour une militante qui veut se reposer et se revitaliser.

Paradoxalement, même quand ces rares possibilités existent, il leur est difficile d'en profiter pour les mêmes raisons qu'il leur est difficile de s'accorder le moindre repos. En effet, elles pensent être seule à pouvoir faire leur travail, se demandent ce que penseraient leurs collègues et se sentent égoïstes.

Susan et Albert Wells ont la parfaite illustration de ce phénomène. Lorsqu'ils ont ouvert, il y a 18 ans, l'extraordinaire *Windcall ranch* dans le Montana, un lieu de retraite informel, complètement gratuit pour militants, ils ont envoyé 3000 brochures d'invitation dans tous les États-Unis. Ils m'ont avoué avoir eu peur d'être

inondés de demandes et se préparaient au difficile processus de sélection. Il n'y en a eu que 30 la première fois.

Au cours des années, ils se sont aperçus que celles qui envoyaient une demande avaient généralement *attendu trois ans* avant de le faire - comptant du moment où elles ont reçu le formulaire au jour où elles le renvoyaient.

Pourquoi?

Pour certaines, l'idée d'une retraite ne leur disait rien.

Pour d'autres, note Susan, c'est la culture de l'engagement militant:

Elles ont alors trouvé d'autre raison de ne pas venir à Windcall, l'une de ces raisons hante ce domaine d'activités et compromet à la fois la santé et l'efficacité des militantes: c'est l'éthique du travail non lucratif qui a encore cours et qui encourage à négliger ses propres besoins par respect pour l'importance de la tâche à accomplir, c'est une éthique qui veut que ceux qui sont réellement engagés doivent être prêts à affronter le Goliath de l'injustice sociale, à n'importe quel prix.

Même si les résidents potentiels estiment que leur organisation peut survivre sans eux, chaque jour apporte de nouvelles preuves du travail qui s'entasse en attendant leur retour. Elles savent aussi que leur absence ne fait qu'ajouter au fardeau de leurs collègues. C'est alors facile de penser que ces considérations pèsent plus que leurs besoins personnels et que prendre congé serait une indulgence que leur organisation ne peut se permettre¹⁹.

Les militantes font des choix qui ont un impact sur leur bien-être tous les jours... le leur et celui des autres. Avec tout ce qu'il y a à faire et toutes les injustices à corriger, elles choisissent presque toujours de s'occuper des autres.

Parce qu'elles pensent qu'elles n'ont pas droit au repos.

Les douleurs secrètes

J'ai commencé à réfléchir sur la douleur et l'activisme lors d'un voyage au Kosovo en 2003. Igo Rogova, la cheffe du Réseau des femmes du Kosovo (*Kosovo Women's Network*) avait accepté une interview pour RUIR des mois à l'avance. À peine une semaine avant mon arrivée, sa mère est décédée mais malgré tout, Igo a décidé de me rencontrer.

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrées pour dîner dans son restaurant Thai préféré à Pristina et que nous avons parlé pendant des heures de sa mère, de son amour, de son courage et de la force d'avoir élevé neuf enfants dans une province déchirée par la guerre. Et de ses dernières heures, faisant ses adieux et quittant lentement son corps quand lorsque les mots ne lui venaient plus, elle a seulement montré son vagin pour indiquer à ses enfants combien elle était fière de les avoir mis au monde.

Je me sentais troublée par cette rencontre: d'une part, je venais de rencontrer l'une des femmes les plus expérimentées et franches des Balkans qui m'avait permis de pénétrer dans son monde et avait partagé l'histoire de sa famille et de sa vie.

D'autre part, je me sentais coupable car nous n'avions pas parlé de son travail et de son engagement de militante. Je pensais avoir à quitter le Kosovo sans cette interview pour le livre.

Il m'a fallu des années pour comprendre que nous avions parlé d'engagement tout le temps et d'un aspect de l'engagement dont on parle rarement: la vie privée.

Il y a si peu d'espace et de temps dans la vie des militantes pour ces « douleurs secrètes ». Les pertes sont mentionnées, si elles le sont, en passant, et le travail continu. Nous perdons nos parents, nos enfants, nos frères et nos sœurs, nos amants et nos amis. Ils partent suite à des fausses couches, des suicides, des meurtres, le cancer ou des accidents.

Ce sont des pertes secrètes qui ne font jamais partie du côté public de notre travail. Des pertes dont il faut se remettre et mettre de côté.

Comparées aux plus vastes peines et souffrances qui font partie de notre quotidien, comment pouvons nous prendre le temps de soigner notre propre chagrin ? Il pâlit face à celui des autres... encore une comparaison !

Les pertes et la mort font partie du tissu de l'engagement militant. Nous en sommes les témoins, nous les lisons et les décrivons.

Certaines militantes sont totalement submergées, comme nous l'explique Hope Chigidu, parlant de ses collègues qui travaillent avec les victimes du VIH/SIDA au Zimbabwe:

J'ai trouvé une femme, une soignante à domicile, qui nettoyait une énorme blessure, avec des vers dedans. Il y avait une forte odeur de pourriture, le matelas qui portait de traces de nombreux « accidents » puait. Elle n'avait

ni gants, ni médicaments, ni nourriture... On pouvait lire une impuissance absolue sur son visage et celui du « client ». Elle avait les mains craquelées et douloureuses mais s'en servait quand même pour aider un autre être humain.

Il y avait un bébé malade qui ne cessait de gémir, la mère aussi était malade. Le bébé portait des couches. Une des femmes essayait d'ôter les couches qui s'enlevaient avec des morceaux de peau du bébé. Dans un autre coin, il y avait un autre bébé, un garçon, qui semblait avoir trois ans et s'amusait avec un verre cassé.

Et malgré tout, les militantes intègrent la mort dans leur travail quotidien. Elles utilisent toutes les astuces du métier pour établir la distance nécessaire et l'ignorer jusqu'à ce qu'elle soit absorbée dans la substance même de leur corps, pratiquement oubliée.

Sauf que les histoires restent.

Les histoires qu'on ne peut pas oublier

Barbara Bangura est une militante de Sierra Leone qui travaille avec les femmes que les rebelles ont capturées et ont réduites à l'esclavage pendant la longue décennie de guerre civile. Quand nous nous sommes rencontrées dans ses bureaux encombrés de Freetown, j'ai été frappé par son calme, son sang froid et me suis demandée comment elle pouvait garder une telle sérénité au milieu de ces souffrances et de cette tristesse. Quand je lui ai posé la question, elle répondit que la plupart du temps elle s'en sort.

Mais il y a toujours les histoires qui vous restent, celles dont vous n'arrivez pas à vous débarrasser. Barbara m'a ainsi parlé d'une jeune femme qui avait été victime d'un viol collectif et torturée par les soldats du Front uni révolutionnaire (RUF). Les derniers mots crachés à cette femme gisant dans la poussière étaient l'histoire que Barbara n'arrivait pas à oublier.

Chaque militante a au moins une histoire comme cela, Elles sont trop lourdes à supporter et ne peuvent pas être simplement mises de côté comme les autres. Elles s'incrument, sans avertissement dans tous les recoins de la vie, hantent les rêves, les relations avec les amis, les amants et la famille.

Ce sont des histoires qui projettent les militantes au bord du désespoir et rendent leur travail insignifiant face à de telles horreurs, ainsi que le décrit Lama Hourami, en Palestine²⁰:

Je ne sais pas pourquoi je suis si profondément déprimée, ou mettons même, désorientée, depuis la dernière invasion de Beit Hanoun. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis si longtemps à ressentir cela, pourquoi mon désespoir a pris tant de retard. Il y a longtemps qu'il aurait dû m'envahir. Je ne voulais pas écrire, mais j'ai été témoin de tellement de choses que je me sens obligée de témoigner.

L'invasion de Beit Hanoun a été horrible et brutale comme le sont généralement les invasions israéliennes. Celle-ci, toutefois fut plus longue, et de plus large envergure, et les victimes, y compris les femmes et les enfants, plus nombreuses.

Il était très difficile de pénétrer dans Beit Hanoun et d'y rencontrer les familles dont les proches étaient morts dans leurs bras. Une mère m'a raconté comment une bombe l'a séparée de son enfant pendant qu'elle tentait de fuir. Son fils fut projeté contre le mur et en s'approchant, voyant que son abdomen était déchiqueté elle essaya de repousser tous les organes dans la déchirure. Il est mort et elle dû s'occuper des autres - cousins, oncles grand-mère - qui avaient été blessés ou tués. Un cousin de Hans mourut en cherchant ses lunettes qu'il avait perdues en courant quand il fut frappé par une bombe.

Un autre cousin se réveilla tôt un matin au bruit des bombes qui tombaient sur sa maison et fut décapité, son téléphone mobile à la main, pendant qu'il appelait au secours.

La question qui ne cesse de résonner dans ma tête est: « Combien de temps cela va-t-il durer? »

Parfois les histoires qui hantent représentent la somme de toutes celles qui on été écoutées au cours des années.

Elles sont importantes parce que, en quelque sorte, elles nous arrêtent, elles freinent les ruées de pensées obsessives sur la prochaine tâche à compléter. Elles forcent les activistes à répondre aux grandes questions qui restent sans réponse:

Que se passe-t-il? Pourquoi ne peut-on pas l'arrêter? Pourquoi *moi* je ne peux pas l'arrêter? À quoi sert ce que je fais?

Même s'il est terrifiant de s'asseoir en silence face à ces histoires et à ces questions, il y a les instants où on se permet de percevoir sa propre humanité et de se laisser aller à partager une parcelle de cette douleur.

Cela explique peut-être pourquoi une militante arrive à se lever tous les matins, à continuer son travail et à assumer la responsabilité de changer ces histoires.

Pas de reproche

Culpabilité et responsabilité, voilà des sujets que les militantes acceptent d'aborder après un certain temps.

Elles reconnaissent que la culpabilité est un élément profondément ancré dans la notion d'endurance et dans la culture de l'engagement militant. Elles reconnaissent également qu'il existe une très fine marge entre la responsabilité et la culpabilité. En effet, l'engagement militant est une prise de responsabilité individuelle et collective, mais lorsque cette prise de responsabilité devient trop lourde à assumer, elle se transforme en culpabilité et s'imprègne aussi de bien d'autres éléments tels que les croyances religieuses, le sens de culpabilité du survivant, l'auto-reproche et la honte au souvenir de sa propre expérience de violence.

Il y a tant de théories quant à la cause de cette culpabilité mais pour Ouyporn Khuankaew, elle surgit à la source même de l'image et du rôle des femmes en Asie:

En Asie, les femmes sont élevées uniquement pour donner, donner à leur famille, à leur communauté. La raison première de l'épuisement total d'une femme provient du fait qu'elle essaye de donner tout son amour aux autres. Elle sera aimée si elle est « gentille » et se sent coupable si elle s'arrête de travailler. Ainsi la femme est complètement vidée de sa substance et minée par la culpabilité, le désespoir et la colère.

Sujan est d'accord

Nous nous construisons avec ce que notre culture nous apporte. On nous apprend constamment que les femmes doivent toujours être là pour leur famille et cela nous complique la vie. Quand j'arrive tôt le matin au travail, je me sens mal-à-l'aise de voir ma belle mère préparer les repas pour toute la famille. J'ai toujours l'impression que c'est moi qui devrait le faire.

Parce que ce sentiment est conditionné par notre culture, il est difficile de s'en défaire. En réalité, c'est de la culpabilité, pour moi, c'est ça, c'est un problème personnel qui prend parfois de telles proportions que je suis simplement incapable de fonctionner, et c'est peut-être pour cela que je deviens inefficace. Ce n'est pas toujours le cas, mais à un certain niveau, je perds la tête à jongler avec deux ou trois choses à la fois.

Pour Lepa Mladjenovic, c'est un sentiment que l'on ne peut jamais en faire assez.

Les militantes doivent faire attention à leur sens de culpabilité. Il vient du sentiment que l'on peut réussir à imposer la justice; que l'on n'a pas suffisamment imposé le respect des droits humains « des autres » - c'est ça qui fait que nous nous sentons coupables²¹.

Tina Thiart pense que pour les africaines du sud, la culpabilité provient de leur religion:

La beauté et la spiritualité vous donne un grand sentiment de reconnaissance, mais après, on pense aux autres.

Ce soulagement et cette joie apportent davantage de responsabilité et, un jour ou l'autre, il y a la culpabilité. La religion permet peu de profiter du plaisir. En Afrique du Sud, le sentiment de culpabilité vient de notre éducation religieuse et les femmes reconnaissent ce sentiment.

Quant aux militantes, cette culpabilité les pousse en en faire toujours plus, à travailler davantage.

Il y a aussi un autre aspect de cette culpabilité: que se passe-t-il lorsque l'on se tourne vers l'extérieur et que l'on commence à se juger réciproquement?

Ah, ces chaussures!

L'interview avec Sonia Corrêa était parfaite, fluide, plein d'inspiration et de formidables citations.

Mais à un certain point, je me suis trouvée coincée.

Elle me parlait de son bien être, d'argent, du fait qu'elle s'occupait de sa mère, de sa fille tout en se négligeant elle-même. Et puis, elle se mit à parler de chaussures:

Mes priorités étaient ma mère et ma fille qui vivait avec moi ; tout ce qui me restait lui revenait, ce qui veut dire que je limitais mes propres dépenses au strict minimum. Je m'arrangeais pour continuer à aller au fitness parce que je me rendais compte que sans ces exercices je n'aurais pas pu survivre, ces dépenses-là étaient sacrées. Mais tout le reste sautait.

Deux mois environ après la mort de ma mère, en passant devant un ma-

gasin près de chez moi je vois une paire de chaussure vraiment bien et me dis, qu'elles sont jolies!

J'ai quand même continué mon chemin comme je m'efforçais toujours de faire car c'était le seul moyen de freiner mes désirs de consommation. J'ai donc continué jusqu'au coin et me suis arrêtée en me disant que peut-être que maintenant je pourrais les acheter, peut-être qu'il était temps de me le permettre.

Je l'ai bien suivie jusqu'au moment où elle a acheté ces chaussures et, pour une raison que j'ignore, je les ai vues tout de suite en cuir rouge avec des paillettes argentées. Quelque chose de farfelu, un peu décadent.

Le fitness, je comprenais, mais les chaussures? Cela me paraissait un peu égoïste, et c'est ça, le vrai problème: nous nous jugeons réciproquement sur des critères qui nous sont essentiels pour nous permettre de tenir. Et nous avons chacune notre truc.

Rauda Morcos fait de la gym:

Ça me gênait d'avoir la manie de la gym.

Les séances de thérapie ne me gênent pas parce que, le savais-tu? J'ai été violée et victimes d'abus, cela me donne une justification pour la thérapie. Tout le monde comprend ça quand il s'agit de souffrance ou de douleur: « tu t'es fait baiser - bien sûr que tu as besoin de thérapie. »

Mais vas au fitness chercher ton propre espace - ça, ce n'est pas légitime, surtout dans les milieux qui militent pour la paix et les droits de la femme - on te regarde comme pour dire « t'as du temps pour ça, comment ça se fait que tu ne bosses pas 24 heures par jour? »

Maria Nassali adore bien s'habiller:

L'un des reproches les plus fréquents que je reçois c'est que je m'habille trop bien. Quelque fois, j'ai l'impression qu'à cause de ça je mérite moins d'être militante... Ce que ces remarques impliquent, indirectement, c'est que je n'ai pas vraiment le profil d'une militante, parce que je m'occupe plus de moi-même et de ce qui est matériel que des souffrances qui m'entourent.

Pourtant j'explique toujours que, justement, je soigne mon apparence pour pouvoir mieux supporter la vie triste et pénible des militantes qui contiennent si peu de « belles histoires ».

Ensuite, Maria aussi parla de chaussures en expliquant pourquoi, pour certaines, se soigner paraît égoïste, voire suspect :

Je crois que c'est une question de conception. Pour citer Makua, les droits humains se sont construits autour de la notion de victime et sauveur.

Ainsi, la militante se doit de non seulement d'être sensible aux sentiments de la victime, mais aussi d'éviter tout signe d'intérêt pour elle-même afin de démontrer son profond intérêt pour l'autre.

En un mot, elle doit entrer dans la peau de la « victime » pour démontrer qu'elle est le sauveur, la protectrice des pauvres vulnérables et sans défenses.

Tina Thiard est d'accord avec Maria sur le déni de s'occuper de soi et le résume en deux mots, « vilaines coiffures » :

Tu as les cheveux mal coupés et tout le monde a l'air d'avoir eu une mauvaise journée.

Les militantes ne prennent pas soin d'elles-mêmes, elles ne rentrent pas chez elles pour se détendre et elles ne se soignent pas. Leur peu de temps libre ou de temps en famille elles le consacrent au travail. Le travail engouffre toute entière.

Les rares moments où les militantes peuvent se permettre de penser à elle-même, il y a un autre obstacle : l'argent.

Un jeu d'équilibre

L'activisme en faveur des droits humains est une vocation, pas une profession ou une carrière au sens traditionnel du terme.

Le travail est fréquemment peu ou pas rémunéré et, comme la surcharge de tâches, c'est quelque chose qui fait partie du contrat, du sacrifice qui fait partie intégrale de l'activisme dans sa forme la plus « pure ».

On ne parle pas d'argent ouvertement.

Cependant, l'argent qui permet de survivre figure certainement dans nos entretiens parmi les soucis personnels les plus importants et compliqués qui soient invoqués.

Zawadi Nyong'o résume la crainte de la plupart des militantes concernant l'argent:

J'ai peur de ne jamais pouvoir m'offrir le genre de vie que je voudrais, de ne pas pouvoir subvenir à mes propres besoins financiers ni à ceux de ma famille parce que la lutte pour la justice sociale ne paye pas.

Un jour ou l'autre, les militantes doivent confronter un choix brutal: elles doivent trouver moyen d'équilibrer leur travail avec la nécessité de boucler les fins de mois, ou elles doivent abandonner leur travail, temporairement ou définitivement.

Souvent, un événement important de leur vie précipite leur décision: la naissance d'un enfant, ou la maladie au sein de leur famille.

Sonia nous explique comment elle a réussi à continuer ses activités tout en s'occupant de sa mère sévèrement malade:

Ma mère était atteinte de la maladie d'Alzheimer, pendant cinq ans elle est restée alitée et nourrie par perfusion. Ce fut particulièrement pénible, psychologiquement et financièrement... Mon père est mort au moment où sa santé empirait et laissa un peu d'argent. Mais je ne pouvais simplement pas épuiser tous les fonds.

Ainsi, pendant les trois dernières années de la vie de ma mère, j'ai travaillé comme une esclave, accumulant les missions ponctuelles car mon salaire ne suffisait pas. Ce n'était pas un très bas salaire mensuel, mais il ne suffisait pas pour parer à la crise... Il était épuisé après une seule semaine.

C'est pour cela que j'acceptais n'importe quelle mission pour boucler les fins de mois. Pendant deux ans, j'ai travaillé tous les samedis et dimanches, nuit et jour.

Elle fit remarquer qu'équilibrer le travail d'une militante et l'argent la laissent souvent dans une situation intenable.

Il faut choisir entre la survie financière et la perte de voix politique et d'autonomie.

Malgré ces difficultés, Sonia a réussi à continuer ses activités. Pour d'autres cela pourrait être impossible. Certaines quittent carrément le travail sur le terrain pour se faire engager par des organisations qui offrent des bénéfices et un salaire convenable.

Ce n'est pas une décision prise à la légère, c'est souvent une transition pénible et accompagnée d'un lourd sens de culpabilité.

C'est aussi une décision qui peut parfois attirer la colère, la dérision ou le mépris des autres militantes. Quitter l'activisme pour une activité assurant un train de vie adéquat paraît égoïste, une trahison de la cause, en quelque sorte, même si la militante continue à travailler dans le domaine des droits humains.

Ses collègues militantes peuvent lui retirer son statut de militante l'accusant d'avoir accepté ses nouvelles activités pour l'argent, prétendant que le travail n'est pas suffisamment dangereux, que les horaires ne sont pas assez longs, que, tout simplement, elle ne se sacrifiait pas assez pour être considérée une « vraie » militante.

Elle peut aussi choisir elle-même d'abandonner son statut de militante. Quels que soient ses choix à diverses étapes, ils impliquent toujours un équilibre délicat.

Les connexions

Que se passe-t-il dans le cas contraire, si la militante a de l'argent? Le sien ou la possibilité de disposer de celui d'autrui? Et elle s'en sert pour son travail. Comment se perçoit-elle? Comment est-elle perçue par les autres?

Dans le milieu activiste, les échanges d'argent sont lourds de tabous –de classe, de pouvoir– et provoquent inévitablement des sentiments de malaise, de colère, de culpabilité.

Mais, bien sûr, tout est relatif. L'argent est une ressource comme une autre, comme notre énergie, notre temps, notre passion. Tout dépend de l'usage que l'on en fait, de l'énergie qu'on lui transmet - positive ou négative, et de la manière dont nous, militantes, percevons ces choix.

Les comparaisons

À la fin de la guerre de Bosnie-Herzégovine, en 1996, de nouvelles tombes communes furent découvertes. L'une d'elle se trouvait près de Mrkonic Grad, au sud de Banja Luka où j'habitais à l'époque. Comme j'arrivais du Rwanda, j'avais une idée de ce qui m'attendait et quand j'ai demandé combien de cadavres il y avait, j'étais prête. Sur un ton lugubre, quelqu'un me répondit qu'on en avait trouvé une douzaine.

J'étais choquée.

Pour moi, une tombe commune contenait des centaines de cadavres, autrement, c'est tout simplement une tombe.

Il m'a fallu un certain temps pour réaliser que, quelque part, j'avais perdu un peu de mon humanité. Ayant été témoin de tant de morts, j'avais perdu le sens de la précieuse valeur d'une seule vie. Toutes *étant aussi uniques et importantes les unes que les autres*.

Les comparaisons nous déshumanisent, nous volent notre valeur en imposant une fausse hiérarchie de ce qui est important. En comparant, nous refusons de voir la souffrance des uns afin de valider celle des autres et créons des équivalences intrinsèquement faussées.

Mais, remarque Maureen O'Leary (en écho à la pensée de Maria qui parlait d'entrer dans la peau de la victime), la notion d'égalité doit obligatoirement servir de base à notre travail:

L'une de nous est le sauveur, l'autre la victime... Il faut que ce soit une rencontre entre égaux.

Cela signifie que, en tant que militantes, que notre vie, notre bien-être, et notre bonheur sont aussi précieux que la vie, le bien-être et le bonheur de celles pour qui et avec qui nous travaillons.

Si nous ne pensons pas ainsi, nous restons lointaines, séparées, enchaînées par nos comparaisons qui nous placent toujours sur un piédestal au dessus des autres, en fonction d'une échelle de souffrances relatives.

Si nous ne nous accordons jamais une valeur réelle, comment pouvons-nous le faire pour les autres?

Et comment pouvons-nous assurer notre sécurité?

LA SÉCURITÉ

Comment en parler?

Avec honnêteté? Avec objectivité?

Quand, pour tant de militantes, la sécurité a déjà été arrachée de leur vie une fois ou l'est encore tous les jours, en tant que témoins, en tant que survivantes.

Il n'y a qu'un seul moyen d'en parler, il faut à nouveau le faire au niveau personnel.

Il faut parler de nos frayeurs. Qu'est-ce qui nous bloque? Qu'est-ce qui nous libère? Qu'est-ce qui nous épuise? Que vient faire la sécurité avec la confiance en soi?

Comment éviter les tigres

Jelena remarque que la raison pour laquelle nous ne parlons pas de nos peurs, c'est que, tout d'abord, nous ne sommes pas censées en ressentir:

Parler de la peur est empreint de connotations négatives car les militantes sont censées ne jamais avoir peur. C'est une nécessité parce que si l'on a peur on est vulnérable, et donc inutile.

Essayons donc de briser ce tabou et parlons de la peur.

Chacune a sa propre manière d'y faire face. Oxana devient super vigilante. Il le faut:

Au cours de l'été 2004, j'ai été détenue sans justification et interrogée par les gens du Ministère de la Sécurité d'État. Ils m'ont détenue avec ma fille qui n'a que 10 ans.

Pendant quatre heures, le service local de sécurité a essayé de m'intimider psychologiquement en hurlant des questions, on m'a obligée de signer

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?

de fausses déclarations sur les organisations financières et autres responsables des groupes publics de Transdnestrin. On m'a enfermée dans une pièce pour un examen physique.

Ensuite, pendant les deux mois qui ont suivi, on n'a pas cessé de téléphoner chez moi la nuit sans dire un mot au bout du fil. On m'a jeté de l'acide dessus, de la peinture et des pétards dans la cour de la maison où vit ma famille. J'ai reçu une note écrite avec les mots « chienne, occupe toi de la syphilis ».

Il faut donc s'attendre à tout et être toujours prête. Il faut pouvoir s'habiller très vite.

On est toujours en état d'alerte.

À l'autre bout du monde, au Brésil, Sonia fait écho à Oxana:

Nous avons trop peu de ressources et beaucoup trop d'urgences. Nous fonctionnons constamment en état d'alerte.

Face à un choc, une crise, un conflit, notre adrénaline monte et nous passons à l'état d'alerte - on se bat ou on fuit: c'est la réponse normale, la réaction primitive quand le tigre de Sabertooth te poursuit jusqu'à la caverne, tu cours, tout simplement, aussi vite que possible sans bien réfléchir. Et ainsi tu arrives à survivre.

Ce n'est pas une mauvaise solution pour éviter les tigres, mais tu ne peux pas courir éternellement.

Sous pression

Toutes les crises ont tendance à perdurer, qu'il s'agisse d'un régime répressif en Birmanie, d'une lutte contre le système des prisons aux États-Unis, de dénoncer les violations des droits humains en Iraq ou de soutenir les personnes vivant avec le VIH au Zimbabwe.

Après un certain temps, la vie sous pression constante, le stress et les angoisses provoquées par le besoin de se maintenir en état d'alerte deviennent impossible à supporter. À ce niveau de fatigue tu n'as même plus le temps de te reposer, de réfléchir, de planifier tes actions et tes stratégies, d'analyser les menaces.

Tu sais que tu dois choisir: si tu arrêtes le travail qui te passionne, tu les laisses

gagner; ou tu peux trouver un moyen de gérer ton stress et continuer, mais cela implique que tu dois changer.

Certaines militantes en sont paralysées et entrent en état de déni, considérant les tigres qui les entourent comme faisant partie du décor.

Plus on pense «*À quoi bon m'inquiéter de ma sécurité, je n'en ai pas le temps*». Ou «*je n'y peux rien*». Ou ce n'est pas comme quand on était... en pleine guerre, quand c'était vraiment dangereux, et on a survécu, non? Ou comparé à celles qui sont dans une situation réellement horrible, comme la Tchétchénie, ou le Zimbabwe, la Palestine, le Darfour, la Colombie, l'Afghanistan, et la liste continue.

Comparé aux dangers auxquels d'autres doivent faire face tous les jours... ou ont dû affronter dans le passé.

Pour Stasa Zajovic, c'est une comparaison avec les femmes qui ont survécu Srebrenica:

De quel droit est-ce que je me préoccupe de ma propre sécurité?

J'établis une hiérarchie des risques et me dis que ma sécurité n'est pas si importante que ça parce que je sais ce qui est arrivé aux autres pendant la guerre. Je connais les crimes qui ont été commis contre elles. Je ne sais pas si c'est une attitude patriarcale de ma part ou si je suis trop sensible moralement, mais j'ai honte de ce qui est arrivé aux autres - tous ces crimes de guerre.

Tout cela a un impact sur mon attitude concernant ma propre sécurité.

Les vraies militantes meurent pour la cause

Ainsi, on continue en essayant de trouver un équilibre entre la nécessité de rester vigilante, rester en vie et devenir paranoïaque:

Je crois qu'il est important de faire une différence entre la vigilance et la paranoïa. Je refuse d'accepter la paranoïa (Stasa).

Quelquefois, on prend des risques délibérément parce qu'on estime que le travail est plus important que sa propre vie, ou bien on veut prouver qu'on est une vraie militante, comme dit Rauda:

Pour la plupart des militantes, ne pas participer aux manifs parce qu'on a autre chose à faire est inconcevable... et si tu n'es pas arrêtée dans l'une de ces manifs... tu n'es pas une vraie militante.

Il faut le dire haut et fort.

Logiquement, l'aboutissement du sacrifice est le sacrifice ultime: mourir pour la cause, le martyr. Si l'une de nous tombe, elle sera remplacée par la suivante.

C'est un non-dit qui imprègne les milieux activistes.

Personne n'a dit que ce serait facile

Le combat pour les droits humains est dur. Cela va sans dire, car fondamentalement, toutes les formes de violations de droits humains sont des abus de pouvoir et ce sont toujours à ceux qui détiennent le pouvoir que revient la prérogative des choix.

Parfois, il s'agit de prendre le pouvoir en confisquant les terres d'une famille, en prenant une vie ou en la marquant à jamais, en encerclant un pays entier, en bombardant des milliers d'êtres, en punissant certains et en en soutenant d'autres.

Les militantes des droits humains ont aussi du pouvoir: nous choisissons de confronter les injustices et de rétablir la justice avec tous les moyens à notre disposition.

Cela implique qu'il faut se jeter en plein milieu d'une bataille de pouvoir aussi vieille que l'humanité. Personne ne s'attend à ce que cela soit facile.

Je ne crois toutefois pas qu'on s'attendait à ce que cela devienne de plus en plus difficile, et pourtant c'est ainsi, parce que le monde est en mutation; de plus en plus fréquemment, les choix des gouvernements, des communautés, des familles sont guidés par la peur. Ils cherchent des réponses simples et les trouvent dans les extrémismes: l'extrémisme religieux, national, l'homophobie, la violence, le militarisme.

Cela donne beaucoup plus de travail aux militantes et très peu d'espace sécurisé.

La violence dirigée contre les militantes

À quoi donc sont-elles confrontées?

Certains gouvernements choisissent la solution la plus facile en interdisant toute activité en faveur des droits humains. Un point c'est tout²².

D'autres, du Zimbabwe à l'Ouzbékistan, la rendent presque - mais pas entièrement - impossible.

Comment s'y prennent-ils?

En utilisant la violence.

Directement ou indirectement, en laissant agir des groupes armés ou des gangs de criminels, des membres de leur communauté ou de leur propre famille.

Partout dans le monde les militants disparaissent, sont régulièrement harcelés, arrêtés, torturés et assassinés, avec impunité, tout simplement parce qu'ils ont osé s'opposer à ceux qui détiennent le pouvoir.

La violence directe ne représente qu'un seul des moyens utilisés par les gouvernements lorsqu'ils essaient d'éliminer et de contrôler les mouvements activistes.

Planter le doute

Comment écrase-t-on une activiste sans obligatoirement utiliser la force?

Il y a tellement de possibilités.

En voici une autre:

Planter le doute.

La diffamation est efficace: allez voir les médias du coin pour faire paraître quelques articles suggérant qu'une militante fait partie d'un groupe anti-gouvernemental manipulé par des forces étrangères, ou qu'elle n'est pas une bonne patriote, ou qu'elle n'adhère pas aux valeurs de la famille.

On peut aussi changer la législation afin de rendre la gestion d'associations indépendantes de plus en plus difficile. On peut menacer de supprimer le statut d'or-

ganisation à but non lucratif si l'association ne change pas sa structure afin d'engager un responsable désigné par le gouvernement. On peut geler son capital, confisquer ses dossiers et infiltrer son personnel.

Les accusations de mauvaise gestion financière sont aussi particulièrement efficaces car, même après avoir prouvé qu'elles n'étaient pas fondées, les rumeurs continueront à hanter la militante ou l'organisation pendant des années.

Rakhee nous a parlé d'autres menaces qui viennent d'un fondamentalisme envahissant:

Nous avons eu des retombées du fondamentalisme en Jordanie où le site web sur le droit des femmes a été mis hors service trois fois. Le bureau de nos partenaires au Maroc a été incendié, détruisant ainsi leurs dossiers et leur mémoire institutionnelle. En Ouzbékistan, les bureaux de notre partenaire ont été fermés. Ces actes délibérés et illégaux font partie des retombées du fondamentalisme auquel nous devons faire face.

Tout cela est extrêmement efficace et dès que le processus est mis en marche, il est très difficile de renverser le courant et de réparer les dommages.

Le contexte est important

Un grand nombre de militantes doivent confronter des menaces, mais le contexte est important. Lorsque l'on quitte son domicile sans savoir si on y retournera parce que le quartier a été encore une fois bombardé.

Quand on descend la rue sous le regard fixe des passants parce qu'on n'essaye pas de dissimuler son identité ou celle de ceux que l'on aime.

Quand on doit traverser la ville en espérant que le fauteuil roulant contiendra dans un taxi qui, cette fois, nous prendra.

Quand nos alliés se retournent tout à coup contre nous parce que notre travail est simplement trop...controversé, les différents contextes apportent des pressions et réduisent les options: il y a moins de place pour se sentir en sécurité, se ressourcer et retrouver de l'espoir.

Parce que l'on doit combattre sur trop de fronts en même temps.

Un combat sur tous les fronts

Laissez-moi décrire quelques uns de ces fronts, surtout ceux dont on parle peu.

Je parle de ce qui se passe quand on lutte d'une part pour les droits humains et que l'on doit en même temps défendre son apparence, ceux que l'on aime, le lieu où l'on vit, ses croyances, et j'en passe.

Lorsque le monde qui vous entoure est dangereux, non pas à cause de ce que vous faites, mais à cause de ce que vous êtes; cela vous draine et vous épuise, comme l'explique Pilar Gonzales, une militante aux États-Unis:

Une autre chose que je fais, généralement, pour me permettre de tenir le coup... je me déconnecte des blancs, ou de la société blanche dominante et je me réfugie dans ma propre culture. Par exemple, je rejoins les femmes de ma communauté, ou ma communauté ouvrière de latinos. J'ai vraiment besoin d'entendre l'espagnol autour de moi et alors j'arrive à me rappeler pourquoi je fais ce que je fais.

À cause du racisme (et/ou de la discrimination contre l'âge) que je ressens autour de moi en réaction à la couleur de ma peau, je suis obligée de me réfugier dans mon minuscule appartement pour être seule et me ressourcer.

Il faut beaucoup d'énergie pour se défendre contre le racisme et rester vigilante. C'est épuisant.

Lorsque vous travaillez sur des questions « tabous » dans des milieux conservateurs, votre vie privée est placée sous une loupe et vous êtes jugée non seulement par votre communauté, mais par vos propres collègues, comme nous l'a raconté Mary Sandasi au Zimbabwe:

Mon identité de mère célibataire me stigmatise.

Nous parlons de sexe et de sexualité, du VIH et du SIDA, de santé et de droits reproductifs. Lorsqu'il s'agit de confronter le gouvernement directement sur la question du VIH/SIDA, certaines militantes disparaissent. Elles jugent et se sentent moralement supérieures.

Et on se retrouve seule.

Nighat Kamdar, une femme célibataire dans une société traditionnelle au Pakistan ressent le même sentiment d'isolation:

En tant que célibataire, je suis harcelée en ville - par les hommes qui travaillent avec d'autres ONG ou avec le gouvernement. Par exemple, je travaille avec des gens qui sont séropositifs, un journal m'a étiqueté séropositive moi-même, et ils l'ont fait parce que je suis célibataire en se disant que s'ils lancent la rumeur que je suis séropositive je serais mal vue.

Bernadette nous raconte comment les militantes autochtones sont devenues invisibles en Afrique du Sud:

Les gens des Premières Nations doivent supporter un fardeau supplémentaire. Par exemple, les Koi San du Botswana ont été déplacés de leurs terres pour faire place aux mines de diamants et être enfermés dans des réserves. Face à toutes sortes d'autres déchéances, personne n'y prête aucune attention. Mais imaginez donc l'impact de ces déplacements forcés... qui se traduisent en plus par des violences à l'égard des femmes. Et les militantes Koi San ne peuvent pas rejoindre leur communauté par manque de ressources. Elles en deviennent invisibles et sont traitées comme de la vermine, même par les gouvernements progressistes.

Les militantes qui travaillent comme prostituées doivent aussi confronter des menaces sur plusieurs fronts à la fois à cause de leur métier et de leur activisme, comme l'explique Jo:

Les violences et les menaces de violence à l'égard des prostituées et de celles qui leur apportent un soutien sont constantes et peu reconnues. Pour beaucoup d'entre elles les menaces sont toujours présentes. On pense souvent que la source première de ces violences est le client, le proxénète ou le partenaire, mais les prostituées elles-mêmes placent la police au premier rang. Selon une porte parole du projet du réseau des travailleuses du sexe:

Les travailleuses du sexe partout au monde nomment l'état comme le premier violeur de leurs droits. Les abus commis par la police, les abus sexuels les extorsions et le harcèlement du gouvernement, même dans des pays où le travail du sexe est légal, est toujours un problème.

Pour les militantes, les problèmes de sécurité sont accentués par le fait que leurs activités de militantes en font des cibles visibles, non seulement pour la police, mais aussi pour les employeurs et commerçants du quartier dont les revenus sont menacés par leur activisme:

Dans la plupart des cas, l'activisme commence par des contacts dans des endroits dangereux. Pour moi, dans le monde occidental où j'opère, il s'agit des repères de crack, des clubs des gangs, des milieux sale et malsains qui abritent le travail du sexe, des situations qui me mettent en danger de subir des violences - de faux clients, des gens qui estiment que mes activités portent atteinte à leurs affaires, qu'il s'agisse de drogue ou de sexe, ou de la police.

Natasha Jiménez décrit la « chaîne de marginalisation » - profondément ancrée dans la discrimination et la désinformation - dont sont victimes les transgenres au Costa Rica:

Les plus gros obstacles que j'ai eu à confronter dans mes activités de militante proviennent de la phobie des transgenres au sein des institutions du Costa Rica - la famille, l'église, les services de santé, la justice, les médias, etc. - qui marginalisent les transgenres et les groupes intersexes sans chercher à savoir ce que cela implique pour nous, ni comprendre nos besoins. Ils se fichent tout simplement de nous.

La plupart des transgenres ont très peu de possibilités d'accès à l'éducation et par conséquent au marché du travail leur laissant comme seule option le commerce du sexe.

Ainsi, c'est véritablement une chaîne de marginalisation.

Il y a également beaucoup de désinformation sur cette question et ceux qui font un effort pour y remédier sont ridiculisés et discrédités.

Si nous, militantes ne reconnaissons pas réciproquement nos réalités, nous rentrons alors dans le système qui nie notre identité et nous discrédite toutes. Nous devenons les oppresseurs.

Des lieux sécurisés

Alors, quand nous sentons nous en sécurité?

Se rassembler est si important.

Pour beaucoup de militantes, la première fois qu'elles se retrouvent ensemble représente aussi la première fois de leur vie qu'elles se sentent en sécurité - ce n'est pas juste une question de nombre, mais c'est aussi la similarité de leur vécu et leur idéal commun.

Vežna Drazenovic a éprouvé ce sentiment de sécurité au Centre des Femmes Autonomes (Autonomous Women's Centre), à Belgrade:

La première fois que je suis venue au Centre des femmes pour participer à l'atelier sur la violence à l'égard des filles et sur la violence sexuelle, c'est la première fois que j'ai eu une telle expérience. J'étais moi-même victime d'abus, à cette époque et l'avais été dans le passé.

Quand je suis arrivée et que j'ai commencé à écouter et à participer aux travaux, je me suis rendue compte que là, je me sentais sécurisée.

Ces lieux sécurisés n'existent pas forcément toujours dans votre propre communauté. Les militantes les trouvent souvent lors de conférences et de rencontres, comme l'explique Rita Thapa:

Les endroits qui devraient me procurer le plus de confort ne sont plus sûrs pour moi. C'est probablement souvent le cas dans les sociétés traditionnelles - à moins que l'on ait une famille particulièrement ouverte. La maison de nos parents devrait être un lieu de repos, mais quelqu'un comme moi, ne sera jamais comprise, il ne peut y avoir de communication ou de zone de confort.

Ce n'est que dans un contexte international, lors de conférences, de réunions, que j'arrive à établir une connexion.

Jelena Poštić fait écho aux paroles de Rita lorsqu'elle parle d'une conférence qu'elle a organisée où les militantes ont pu discuter des différentes formes de genres, du sentiment d'inclusion, du droit d'affirmer sa propre identité.

La conférence a donné à tout le monde la possibilité de s'affirmer. C'était un espace sécurisé où nous avons pu parler de nos contraintes. Cela nous a dynamisé. Tout le monde a trouvé ça formidable, surtout parce que la conférence nous a procuré un espace où nous pouvions nous exprimer librement.

Pour Staša, la sécurité est tout simplement ce que les militantes créent ensemble, elle fait partie de leur travail:

Nous sommes toutes des boucliers de sécurité réciproques.

Quand j'ai invité des femmes de Srebrenica à Belgrade, Je les ai protégées, et le sentiment de la protection que je leur procurais m'a aidé à évacuer ma propre peur.

Ainsi, nous pouvons nous aider réciproquement à nous libérer de la peur, en la partageant tous les jours, nous la réduisons. La paix peut ainsi gagner du terrain grâce à ces petits détails, par exemple, s'asseoir ensemble pour prendre un café; en faisant ce genre de chose, nous refusons de nous plier à la volonté de l'état.

Après avoir amené les femmes de Srebrenica à Belgrade elles m'ont dit que personne ne les a crues quand elles ont annoncé qu'elles étaient à Belgrade. Maintenant, parce que nous avons réussi à leur donner un sentiment de sécurité, elles nous ont dit qu'elles nous donneraient leurs filles...

Emily est d'accord. Elle nous dit l'on peut se sécuriser en devenant membre d'un groupe de militantes.

Parmi les nombreuses raisons qui poussent à devenir militant, la réalisation que le monde qui vous entoure déteste votre existence- même - votre chair, votre sang, tout votre être - simplement à cause de l'objet de vos amours, est sans aucun doute la plus puissante des motivations.

Cette réalisation peut revêtir plusieurs formes mais elle vient généralement avec la première expérience, universellement humaine, de l'amour. Dès que vous avez été découverte, ou que vous avez décidé de ne plus vous cacher, un jour ou l'autre, il se trouvera quelqu'un pour exprimer sa désapprobation, ou plus souvent encore, sa haine.

Et fréquemment, il s'agit de votre propre famille.

Une fois que vous êtes à découvert, votre famille vous déshérite, vous chasse, vous réduisant à l'état de sans-abri. Certaines familles vont jusqu'à faire arrêter leurs enfants, les battent ou les assassinent pour laver le déshonneur qu'elles ont subi. D'autres les font enfermer dans des institutions où elles sont cruellement et inhumainement traitées avec des thérapies telles que les électrochocs.

D'autres encore gardent leurs enfants au sein de la famille mais organisent un viol « de correction » - parfois par un membre de la famille tel qu'un frère aîné - ou un mariage rapide et forcé.

Quelles options vous restent dans de telles situations?

Ce qui vous permet de maintenir votre intégrité et votre santé mentale, c'est de devenir militante. S'il y a un groupe de militantes queer, vous les rejoignez, et s'il n'y en a pas, vous en créez un.

Vous créez ainsi votre propre famille...

GÉNÉRATIONS

Nous sommes une famille

Les familles sont compliquées.

Nous en avons besoin, nous voulons nous en débarrasser, nous les laissons nous envahir et quelque fois, nous refusons de les reconnaître.

Mais parfois, ce sont elles qui ne veulent pas nous reconnaître telles que nous sommes: nous ne sommes pas ordinaires, nous prenons des risques en parlant... sur n'importe quoi, sur le choix de nos amours, nos styles de vie.

Quelques familles sont des rocs de support. Elles nous aiment, sont fières de nous et elles en souffrent mais elles sont notre force et notre salvation.

La plupart des familles se situent entre ces deux exemples, elles nous rendent folles mais nous rappellent aussi cette tenace connexion du cœur, cette connexion dont nous ne pouvons pas nous passer.

Voilà les familles où nous sommes nées.

Ensuite il y a les familles que nous créons nous-mêmes, celle que nous choisissons (ou que nous croyons choisir).

Pour les militantes, nous sommes toutes des familles. Les jours heureux, nous sommes assez honnêtes pour le reconnaître. Nous parlons de solidarité, nous nous appelons « sœurs », parfois, nous arrivons même à nous avouer que nous nous aimons. Nous rions ensemble et partageons l'intensité des succès partagés, et des échecs. Cela dépasse la simple camaraderie.

Mais nous ne voulons pas y voir trop clair, car nous risquons de découvrir ce qui est plus compliqué et pénible - les connexions. Celles de la mère et de la fille viennent à l'esprit.

Mères et filles

«Sœur» implique une solidarité, une égalité; pas de problème avec ça.

Mais parler de mères et de filles nous embête un peu.

C'est une question de pouvoir. Sandra Ljubinkovic nous explique combien il est difficile pour nous, militantes, de reconnaître les relations de pouvoir qui existent entre nous et d'y faire face:

Dans les organisations de femmes, la dynamique mère-fille représente le modèle symbolique de la manière avec laquelle les militantes établissent leurs relations à travers les générations. Il s'agit de hiérarchies, de compétition, de contrôle et d'approbation. Si la fille veut devenir leader, elle doit symboliquement se débarrasser de sa mère et la rejeter. Les mères, par contre, établissent des conditions que les filles doivent respecter pour obtenir leur approbation.

Pour moi, c'est le modèle du pouvoir et il s'agit de maintenir ce pouvoir sur quelqu'un d'autre.

L'ironie, évidemment est que ce modèle existe depuis la nuit des temps, comme le fait remarquer Sonia:

Notre problème est que notre expérience de la société qui nous entoure est marquée par le manque de reconnaissance des autres et de leurs capacités. L'un des problèmes traditionnels des milieux féministes est celui des générations, des transitions et des transmissions. De manière générale, les féministes ont de sérieux problèmes de transmission d'une génération à l'autre.

En réalité, nous pouvons très facilement identifier le manque de confiance de la part des « vieilles » et la difficulté de transmettre le pouvoir des plus âgées aux plus jeunes.

J'ai une théorie à ce sujet...je crois que la transmission du pouvoir est une technique. C'est une construction sociale qui, depuis des années reste le monopole des hommes: l'héritage, le rôle du père sont les principales règles du patriarcat.

Dans ce schéma, c'est celui qui arrive le premier qui compte.

C'est une théorie, mais si nous en choissions une autre? Une qui admettrait qu'il ne s'agit pas forcément de relations qui vont dans un seul sens, qui part du principe que nous arrivons tous sur ce bas monde sur un pied d'égalité, que nous sommes complémentaires, et que nous sommes ensemble pour une raison.

C'est une autre façon de voir les choses, sur une base de respect mutuel, comme le suggère Sandra:

Pour changer nos comportements, notre point de départ devrait être le respect mutuel. Ce n'est qu'à ce moment que nous pouvons débattre la manière de nous défaire de ce modèle. Si nous nous respectons, la notion de qui arrive en premier - et la question de nos capacités respectives - n'a plus de pertinence.

La question est de savoir comment arriver à construire un monde meilleur avec le bénéfice des apports de chacune. Nous avons toutes une valeur intrinsèque et authentique à offrir. Chacune d'entre nous a beaucoup à donner.

Nous avons toutes quelque chose d'important à nous donner et à donner au monde.

Le seul moyen d'arriver à ce sentiment d'égalité est de savoir où nous en sommes en ce moment même, avec honnêteté. Cela implique la reconnaissance que nous sommes constamment soumises au modèle mère-fille et d'aller de l'avant pour créer un nouveau modèle.

Toutefois, avant d'avancer, il y a un autre tabou à casser si nous poursuivons l'examen de la notion de famille: il faut parler des pères.

Les pères

Mon père était un écrivain.

Je l'avais oublié jusqu'à aujourd'hui.

J'ai oublié beaucoup de choses sur mon père, j'avais tant l'habitude de lui en vouloir, depuis si longtemps. Pourquoi? Cela n'a plus d'importance, ce qui compte c'est que c'était devenu si facile de lui en vouloir, c'était devenu une habitude confortable.

J'en veux aux hommes en général, parce qu'ils me donnent un sentiment d'insignifiance et de faiblesse, à cause du pouvoir qu'ils détiennent, le pouvoir d'être violent, de protéger ou simplement d'être indifférent.

Dans la niche du droit des femmes, j'ai trouvé ce travail facile, confortable mais souvent envahi par la colère que nous partageons contre l'opresseur commun... l'homme.

Chaque fois que j'entends parler de la nouvelle tendance –travailler avec les hommes– je suis mal à l'aise, comment peut-on se battre si longtemps et si durement pour avoir droit à ce tout petit espace de sécurité et espérer maintenant le partager avec les hommes? C'est carrément injuste!

J'ai ainsi simplement ignoré l'idée même de travailler avec les hommes en la considérant une intrusion dans mon vrai travail et j'ai rejeté l'idée de parler des hommes dans ce livre.

Tout comme j'ai rejeté ce que Sonia a dit sur son père et ce que cela lui a appris sur la transition du pouvoir:

La transmission d'une génération à l'autre est quelque chose qui peut s'apprendre, je dis cela parce que j'en ai fait l'expérience personnelle.

Je suis fille unique et j'ai eu un père extraordinaire, c'était quelqu'un de formidable et je lui suis vraiment reconnaissante de m'avoir introduite au monde. Il m'a donné la force de dire « non » mais aussi d'être assez curieuse pour avancer dans la vie et rechercher l'aventure. Il était aussi très fort pour la transmission de pouvoir entre les générations, ou du moins, il l'est devenu avec l'âge.

Il me l'a appris.

Je cherchais une bonne citation sur les mères, les filles et la transition du pouvoir, et la voilà, qu'elle parlait de son père, pas de sa mère. Ça n'allait pas du tout et j'ai donc décidé de simplement omettre ce passage. Jusqu'à présent.

C'est ce que fait la colère, elle nous rend aveugle aux trésors cachés. Je viens juste d'en devenir consciente.

J'ai été en colère si longtemps que j'en ai oublié les petits matins et notre bol de lait ensemble... juste nous. Une belle voix et des blagues bêtes, des anges de neige et des baignades à minuit à la plage de Revere. J'ai oublié que mon père était écri-

vain, qu'il chantait, que c'était un homme bon. J'ai oublié que je l'aimais.

Cet oubli, cette colère, ont détruit toute une portion de moi-même. J'ai mis le bon et le mauvais dans un paquet bien ficelé et j'ai tout oublié.

Si notre énergie et notre force trouvent leur source dans la colère, quel en est le prix? Qu'oublions-nous dans cet amalgame? Comment rétablir l'équilibre?

Ouyporn Khuankaew parlait exactement de cela:

Avec le féminisme on tient la tête mais pas le cœur...

Quand j'étais en colère avec mon père, les féministes m'ont appris à comprendre le patriarcat et comment le comportement de mon père faisait partie du système mais elles ne m'ont pas aidée à comprendre que mon père n'était pas né comme ça, lui non plus ne cherchait pas à faire mal, il m'a donné mon corps... J'ai médité pour lui et pour sa renaissance.

Comme Ouyporn, Indrakanthi Perera a une perception différente:

En général, les militantes sont concernées par l'action, la colère, les frustrations et un tas d'autres émotions négatives qui les envahissent. Parfois elles sont dynamisées par leur rage et leur passion.

Mais il y a d'autres options pour l'activisme: si l'on reconnaît l'humanité et la faiblesse de « l'opresseur », l'action est plus créative et l'énergie qui la dynamise plus positive quand, par exemple, on puise dans la compassion pour l'autre, ou dans l'aspect créatif de la confrontation.

L'attrait de la destruction de l'autre

Une dernière chose sur les familles.

Souvent elles se chamaillent et sont en compétition pour de maigres ressources. C'est normal.

Mais il y a une très fine ligne de démarcation entre compétition et trahison.

Une trahison au sein de notre espace sécurisé, par ceux qui sont censés nous protéger, ceux qui sont souvent les seules personnes sur qui nous pouvons compter... ça anéantit.

Cela peut prendre une variété de formes, allant du sourd murmure des commérages, à la rétention d'information, ou à la véritable violence des accusations - de mauvaises utilisations de fonds, de harcèlement, de népotisme. C'est souvent ce que les gouvernements utilisent pour détruire les militants des droits humains et nous finissons par faire leur sale boulot.

En Sierra Leone, on avait trouvé mot pour ce phénomène, on l'appelait « le pull-down syndrome » (le syndrome qui traîne l'autre par terre). Les motivations sont claires, comme l'explique Marina Pislakovskaya en Russie:

Pourquoi les femmes s'épuisent-elles si complètement? Je suppose que le manque de ressources en est une raison, mais il y a aussi la question plus fondamentale de la compétition, compétition pour les fonds, pour le pouvoir. Ce sont les choses qui déchirent les mouvements de femmes.

Les femmes sont souvent détruites par les batailles de pouvoir pour de la direction d'une organisation et certaines d'entre elles finissent par tout abandonner.

D'autres s'en tirent, mais les souvenirs perdurent, comme le dit Iman:

Je pensais partir si je me sentais trahie ou inappréciée, ou freinée sans raison valable, simplement par dépit. Et pourtant tout cela m'a été infligé par mes proches et d'autres ONG de femmes en 2005, et je suis restée. Je croyais ne pas pouvoir le supporter et devoir abandonner, mais je suis restée.

Bien sûr, comme tout ce dont nous parlons, c'est compliqué et pas net parce qu'il y a souvent deux facettes à chaque histoire. Dans les milieux militants aussi vastes et divers que les nôtres, il y a inévitablement des problèmes réels et nous ne sommes pas encore arrivées à trouver de bonnes solutions pour les résoudre.

Il est très, très difficile d'effacer la cruauté des mots une fois qu'ils ont été prononcés.

Les gallons

Je crois que je comprends enfin l'un des plus grand problème auquel les jeunes militantes s'affrontent. Il s'agit d'acquérir du respect.

Toutes ont besoin de gagner ces gallons.

En 1995, je croyais les avoir déjà gagnés. J'avais 29 ans et avais survécu le feu

des batailles dans les montagnes enneigées de Garm au Tadjikistan. Je faisais partie de la première équipe à rejoindre les milliers de géorgiens qui fuyaient la vallée de Mestia après la chute d'Abkhazia; je m'étais frayé un chemin entre les fantômes du Rwanda après le génocide qui avait laissé 1 million de cadavres.

En arrivant en Bosnie, j'étais prête à tout, ou du moins je le pensais.

En débarquant à Zagreb venant de Kigali, j'ai trouvé de nouvelles collègues accueillantes, mais inquiètes. J'ai senti tout de suite qu'elles se demandaient « est-elle à la hauteur? ».

Je n'avais pas assisté à la première phase de la guerre de Bosnie et ne pouvais pas vraiment comprendre ce que signifiaient les tireurs embusqués dans la nuit, les routes verglacées du Mont Igman ou les horreurs du siège de Sarajevo.

Comment aurais-je pu me débrouiller dans une telle zone de guerre?

Avec le temps, j'ai pensé que je m'en sortais bien, mais malgré l'amitié que me prodiguaient mes collègues et malgré le plaisir que me procurait cette camaraderie, je sentais que quelque chose n'allait pas: un vague soupçon que je n'étais pas à la hauteur flottait. J'étais tout simplement arrivée trop tard dans cette guerre pour être véritablement crédible et je ne pouvais rien y faire.

Ou du moins jusqu'au moment où j'ai été prise otage au Libéria.

C'était en 1996 au temps de la guerre civile. J'avais quitté la Bosnie pour une mission de six mois pendant laquelle je devais estimer les besoins urgents en nourriture et en denrées de première nécessité.

Nous étions 18 en tout –des anglais, des français, des irlandais, des libériens, des américains du Nord, des soudanais– et nous étions au fin fond de l'Ouest du pays, dans un village à la frontière de Sierra Leone. Sur le chemin du retour à Monrovia, tard dans l'après-midi, nous étions épuisés, couverts de boue mais transportés de joie d'avoir pu atteindre un village où aucune aide n'était parvenu depuis des années; la route venait d'être sécurisée de la présence des rebelles juste le jour avant. Et nous nous sommes fait prendre dans une embuscade.

Je me souviens surtout du hurlement des rebelles nous ordonnant de descendre et d'avancer et de leurs énormes fusils dont j'essayais d'identifier la marque pour rétablir un peu de normalité. Des AK-47? Des lanceurs de roquettes? Plus tard, j'ai pensé que ces rebelles étaient extraordinairement jeunes, qu'ils pouaient le hashis. Et combien je voulais qu'ils me rendent mes cigarettes!

Pendant qu'ils débattaient que faire de nous, la nuit est tombée et finalement ils décidèrent de nous amener au campement de leur commandant, à quatre heures de route vers le Nord. La suite est une longue histoire mais ce qui compte c'est que personne n'a été blessé et que ça n'a pas duré longtemps - L'ONU a réussi à négocier notre libération le jour suivant.

Outre le fait que j'avais évité les affres du syndrome de Stockholm, que j'avais résisté au manque de nicotine et mangé des cassaves crues, je n'avais rien fait d'extraordinaire. Je n'avais pas fait preuve de courage ou de compétences particulières. Nous nous trouvions simplement au mauvais endroit, au mauvais moment: un hasard.

À mon retour en Bosnie, j'ai constaté que j'avais enfin gagné mes gallons!

J'avais traversé la ligne invisible qui nous sépare du respect quand on travaille dans une zone de combat, celle qui distingue les jeunes et nouvelles recrues des dures et des cyniques qui travaillent dans les urgences.

J'avais enfin grimpé de grade.

On ne sait jamais comment on peut en arriver là, il n'y a aucune recette, juste au moment où on pense avoir confronté assez de tempêtes, fait son temps et touché au but, juste à ce moment, le poteau change de place.

Et c'est justement parce que ce but est si éluif qu'on n'en partage pas les acquis de crédibilité et de respect facilement. Que tous ceux qui se poussent derrière galèrent aussi, ils n'ont droit à aucun raccourci.

Tout ce que je veux, c'est un peu de respect

Toutes les militantes veulent se sentir respectées, nous voulons continuer à apprendre et à arriver à l'échelon supérieur, quel qu'il soit, sans avoir constamment à prouver notre valeur. Et nous voulons savoir ce qui nous attend, nous voulons être sûre qu'au lever, demain matin, nous pourrions continuer à faire le travail qui nous passionne, qu'il y a toujours une place pour nous.

Les jeunes militantes ont l'impression de ne jamais pouvoir inspirer de respect et qu'elles ne pourront jamais traverser cette ligne invisible qui les sépare de la crédibilité. Elles aimeraient savoir comment elles peuvent gagner leur gallons mais personne ne veut le leur dire et il semble que malgré leur dur labeur et le temps qu'elles lui consacrent, ce ne sera jamais assez.

Leurs soucis sont réels, quand une jeune militante dit qu'elle est fatiguée, stressée, sur le point d'être à bout de force, les collègues plus âgées n'en croient pas leurs oreilles: elle n'a sûrement pas fait assez de temps pour être si épuisée, elle n'en a pas assez vu, elle n'a pas fait suffisamment de sacrifices; bref, elle n'a tout simplement pas acquis le droit à son épuisement.

Les jeunes veulent savoir si on peut être active et rester en forme, elles veulent savoir si elles peuvent faire le travail qu'elles aiment et fonder une famille, ou avoir l'argent qu'il leur faut pour terminer leurs études. Kirsten Westby le résume ainsi par son histoire:

Mes années de travail de militante pour les droits internationaux des femmes furent une révélation. Jamais je n'avais été si inspirée et impressionnée par le travail de mes collègues, ni si complètement épuisée et stressée.

Après quatre ans, je savais que j'étais à bout de force; aller au travail le matin n'était plus un plaisir. Je regardais mes mentors et me demandais comment elles avaient pu tenir pendant plus de 20 ans et je voyais clairement qu'elles y avaient sacrifié leur vie et compromis leur santé.

Pourtant, les militantes de n'importe quel âge admettent toutes que les temps sont en train de changer, que la nouvelle génération jette un regard critique sur le « vieux » modèle d'activisme et cherchent d'autres méthodes de travail, comme dit Ariane:

L'activisme a changé - les jeunes militantes exigent une vie de famille... Elles veulent avoir le beurre et l'argent du beurre. Le travail continue, mais pas comme je le concevais.

Les jeunes militantes apportent aussi de nouvelles idées, elles poussent les limites, posent des questions, sur tout, et c'est assurément une bonne chose.

Il n'y a que deux possibilités d'effectuer ce changement: ou nous allons vers une pénible scission du genre mère-fille qui nous obligerait à réfuter le passé pour aller de l'avant.

Ou nous célébrons le chemin parcouru, le fait qu'une génération entière de militantes ait pu créer la situation où nous nous trouvons, ici et maintenant, qui nous permet d'explorer le changement comme le suggère Sandra:

Comment peut-on rejeter les leaders féministes des années 60 et 70? Si elles n'avaient pas existées, nous ne serions pas ici - Vous savez, nous n'avons pas à nous aimer - nous n'avons que l'obligation de nous respecter.

Il faut modifier les rouages d'un patriarcat que nous avons intériorisé pour aller de l'avant - sinon, nos pensées ne seront pas à la hauteur.

Les activistes plus âgées ont peur de perdre ce respect si difficilement acquis, elles ont peur qu'avec l'âge elles ne seront plus jugées utiles. Charlotte Bunch remplace ces soucis en contexte lorsqu'elle parle franchement de la simple peur de vieillir dans beaucoup de cultures:

Le vieillissement met mal-à-l'aise, à quelques exceptions près dans certaines régions d'Afrique et d'Asie, il existe une peur du vieillissement et une domination de la jeunesse... Une culture obsessionnelle de la jeunesse dans la vie moderne.

Je crois que c'est la crainte de se regarder dans le miroir et de se voir vieillir. Vous ne voulez pas me regarder droit dans les yeux -prendre conscience que c'est quelque chose qui va aussi vous arriver. Nous n'accordons pas de valeur au vieillissement.

Et c'est ainsi que nous n'accordons aucune valeur aux vieilles femmes.

Les militantes plus âgées sont aussi inquiètes de l'avenir. Après tant d'années de dévotion à la cause passées à construire des organisations avec le seul appui de leur volonté et de leur passion, elles sont soucieuses de ce qui va en advenir après leur départ. Quand votre travail est votre vie, c'est là que vous avez investi votre énergie.

De plus, la plupart des militantes n'ont pas les moyens de prendre leur retraite, la plupart n'ont aucune pension, aucune autre source de revenus, peu d'entre elles ont une assurance santé, un bon nombre n'a même pas un toit qui leur appartienne pour les abriter dans leur vieillesse.

Ce sont des problèmes que toutes les militantes doivent affronter un jour ou l'autre. Et pourtant, ce qui préoccupe le plus dans le mouvement c'est quand une leader âgée doit transmettre son pouvoir à la prochaine génération.

Transfert des commandes

Suivez-moi

Si nous devons parler de transition de commande, nous devons d'abord parler de leaders.

Le problème de la transition c'est que les modèles actuels sont non seulement in-

croyablement exigeants, mais qu'ils demandent un niveau presque surhumain d'énergie et de dynamisme.

Honnêtement, chaque leader accomplit le travail de deux ou trois personnes, laissant peu de place à autre chose. Ce n'est pas seulement difficile, c'est carrément affolant comme nous le dit Rakhee:

Dans tant d'organisations, nous avons vu, en général, que les leaders étaient surchargées de travail parce qu'elles avaient tant de responsabilités différentes; elles devaient gérer à la fois leurs environnements intérieur et extérieur. Outre leur travail quotidien, elles avaient de si nombreuses tâches supplémentaires: la conception de projets; les demandes de fonds; les campagnes de promotions; les rapports; les comptes, internes et pour les donateurs; la supervision des projets et les détails pratiques de leur gestion. Nous avons pu observer que toutes ces tâches s'accumulent sur le dos d'une ou deux personnes au sommet et ces divers rôles sont particulièrement lourds, surtout s'il faut se partager entre le travail de terrain et les tâches de promotion thématique ou auprès des donateurs. Cela exige 24 heures par jour et 7 jours sur 7, y compris le temps pour la famille.

Prendre soin de soi est évidemment tout au bas de la liste. Le travail a la priorité avec tout se qui s'y rattache, ensuite vient la famille et, seulement en dernier les femmes elles-mêmes.

Si c'est ça le travail, qui donc voudrait en prendre le risque, demande Rita:

Je voudrais considérer une transition dans trois ou quatre ans pour TEWA et Nagarik Aawaz - mais qui donc voudrait prendre le relais avec les risques que cela comporte?

Quand on a trouvé un remplacement pour prendre la direction, continue Rita, il faut faire un dernier effort pour assurer qu'il reste toujours une organisation à transférer:

Et il faut s'assurer qu'il y aura assez d'argent, surtout si le financement est basé sur des projets ponctuels.

Une dernière chose sur la position de leader, on est vraiment seule au sommet. On n'a pas la possibilité de se plaindre que le travail est vraiment dur, d'autant plus qu'on l'a créé soi-même. Et en plus, comme le remarque Djingarey Maiga, les leaders sont aussi des modèles de comportement pour leurs subalternes, que

cela leur plaise ou non et elles ressentent l'obligation d'être toujours présente pour leurs subordonnées. Elles sont pratiquement toujours sur scène.

C'est éprouvant. Anne-Laurence Lacroix m'a parlé d'une directrice militante qu'elle connaît:

De part sa position dans la communauté, elle ne peut pas dire ce qu'elle a enduré, elle doit démontrer qu'elle tient les commandes. Elle ne peut dire à personne combien elle a souffert.

Même, dans les rares moments, où l'on se trouve entouré d'amis à qui on pourrait parler de stress, on se rappelle que ça fait partie du contrat de l'activisme, comme le note Kaari Murungi:

Quand je suis stressée, je parle généralement à mes amies militantes qui sont aussi stressées que moi et nous nous rappelons que l'activisme exige des sacrifices. Nous avons choisi ce travail et il faut savoir le gérer ou l'abandonner.

Dans ces conditions, quand le moment vient de partir, qu'on le veuille ou non, c'est un énorme défi, un défi qu'il est difficile de confier à quelqu'un. Et une fois de plus, il s'agit de problèmes personnels.

Et la suite?

Jelena a résumé parfaitement le cœur du problème de la transition des commandes, c'est quelque chose que nous avons souvent entendu dire par un grand nombre de militantes: il s'agit de quitter un espace sécurisé que nous avons créé nous-mêmes:

On entend souvent parler de leaders qui s'agrippent à leur organisation - poussant tout le monde de côté pour préserver leur position.

Quel est le problème alors?

Il ne faut pas oublier que celles que l'on veut déplacer sont celles qui ont tout créé dès le début, c'est sur leurs épaules que tout repose, au risque de leur vie et de leur santé, elles ont souvent délaissé leur famille et leurs proches.

Les organisations qu'elles ont bâties sont des espaces qu'elles ont cons-

truits pour elles-mêmes. C'est là qu'elles sont bien, qu'elles existent. Elles y sont acceptées quand le reste de la société les rejette.

Les liens que nous tissons dans ce travail représentent notre soutien. Et maintenant, après tant d'années passées à œuvrer pour le droit des femmes, on nous demande de partir...

Charlotte Bunch continue, et il s'agit de la suite:

On parle beaucoup du besoin de transition de pouvoir dans les organisations. Les femmes plus âgées ne le font pas bien, ou pas assez vite. J'ai réfléchi aux raisons qui les motivaient...

Pour les féministes plus âgées, je crois qu'il s'agit de savoir où elles peuvent aller. Où pensons-nous qu'une directrice ira après avoir passé les commandes de son organisation?

Beaucoup ont été plus que des leaders de leur organisation, elles ont joué un rôle clé dans la construction du mouvement et l'établissement des connexions. Elles font partie de la fabrique même et de la mémoire des mouvements. Nous n'avons pas de structure dans nos mouvements pour ces départs, ni au niveau local, ni au niveau international. Nous demandons à ces femmes de passer les rênes, mais où iront-elles après?

Si nous constatons qu'il n'y a pas assez de structures de support pour les jeunes femmes, pour les plus âgées il n'y en a pas du tout quand elles quittent le stress et le lourd fardeau de leur boulot... Elles peuvent encore beaucoup donner mais reconnaissent qu'elles ne peuvent plus travailler aussi dur.

Beaucoup de femmes de ma génération, certaines parmi les fondatrices du mouvement global des années 80 et 90 constituent maintenant la masse critique des femmes plus âgées.

Et il y a aussi une masse critique de femmes de la génération intermédiaire qui ont une trentaine ou quarantaine d'années et sont prêtes à prendre la relève, et c'est une bonne chose. Il leur faut leur propre espace. C'est quand ils touchent une masse critique de personnes que les problèmes deviennent visibles.

Comment peut-on rester engagée, continuer à jouer un rôle quand on n'est plus à la tête d'une organisation?

À l'exception d'un gagne-pain, y a-t-il une place pour celles qui vieillissent? Ont-ils une contribution à faire? Leur expérience peut-elle être utile?

Il n'est pas possible de considérer le transfert nécessaire de pouvoir sans aborder aussi ces problèmes.

POUR MEMBRES SEULEMENT?

Nous l'avons ressenti au plus profond de nous-mêmes

Susan et Albert ont passé les 18 dernières années à créer du bonheur en transformant leur maison en retraite pour 400 activistes, pour en faire un lieu de paix, de repos, de détente et leur donner la possibilité de se ressourcer, de retrouver leur corps et... de danser.

Ils l'ont fait sans réserves, ils y ont mis tout leur cœur, leur énergie et leurs ressources, espérant ainsi rendre le monde meilleur.

Lorsque je les ai appelés activistes, ils furent déconcertés.

Nous étions assis ensemble à Windcall, discutant repos et retraites pendant que la fumée des incendies de forêt masquait les montagnes qui nous entouraient.

J'ai demandé à Susan pourquoi elle ne pensait pas être une militante. Après avoir réfléchi un instant, elle répondit:

C'est une question de privilèges. Je me sens privilégiée, je ne suis pas plongée dans l'action, je n'ai pas à me battre pour survivre, je fais ce que je fais parce que j'en ai envie, parce que je l'ai choisi.

Alors, que signifie être militante? Qui le décide? Qui a le droit d'en revendiquer le titre?

Quelle est la différence entre un militant des droits humains, un humanitaire, un artiste, un universitaire, un travailleur social, un journaliste ou un donateur?

C'est le problème de l'activisme.

Ce n'est pas un club réservé à des membres, nous ne choisissons pas qui peut se déclarer militant et qui ne le peut pas.

La capacité de faire face, de faire ce qu'il faut faire - d'être actif - appartient à tous.

Presque tous le font à un moment ou un autre de leur vie: ils se mettent en colère, s'insurgent, disent « non, je ne me mets pas au fond du bus », ou ils se dressent à vos côtés, en silence, pour la paix.

Ces instincts vont et viennent. Certains, comme le disent Cindy Ewing et Luchie Tizcon, adaptent leur activisme au moment.

D'autres en font l'œuvre de leur vie, par passion, pour rétablir l'équilibre, pour rectifier une injustice - par exemple la destruction des forêts amazoniennes ou rechercher les disparus au Sri Lanka. L'objet de la lutte n'est pas important.

La plupart du temps nos passions sont déterminées par notre histoire personnelle, notre expérience, une indignation précoce face à l'injustice, provenant peut-être d'une gifle, les mains envahissantes d'un oncle, un fils disparu, une sœur empiisonnée.

Peut-être tout simplement de la réalisation que nous existons et que notre existence est importante, que nous avons le pouvoir de changer le cours des choses.

Sonia en donne la meilleure explication:

Mon histoire n'est pas tellement différente de celle des autres membres de ma génération...

C'était dans les années 60, être militante à cette époque était assez spécial.

Dans une bonne partie du monde les étudiants étaient dans la rue. Paris avait été mis sans dessus dessous. Au Brésil, nous étions aussi dans la rue à manifester contre la dictature.

J'étais déjà mordue par le féminisme quand je suis partie en France en 1973. C'était une époque étrange où le féminisme était dans l'air. À l'université, les jeunes - et les moins jeunes - féministes bondissaient lorsqu'un professeur se laissait aller à proférer une quelconque manifestation d'esprit patriarcal ou de sexisme. C'était l'époque des manif de rue pour la légalisation de l'avortement, on y voyait des célébrités comme Simone de Beauvoir ou Delphine Seyrig.

Ainsi je me trouvais plongée dans un contexte de féminisme intense et congénial... Et tout à coup, je me suis rendue compte: Mon dieu, c'est vrai on peut se sentir femme et bizarre, et c'est normal.

Je crois que ce qui nous motivait au départ, moi et celles de ma génération était un sentiment très intime.

Il s'agissait de savoir pourquoi l'identité de femme ne s'accordait pas avec l'environnement actuel, c'était un sentiment que les féministes françaises appelaient « le malaise d'être femme ». Ce questionnement audacieux couvrait tant les détails quotidiens ordinaires tels que la difficulté de s'asseoir seule dans un bar, que des soucis plus complexes tels que la sexualité, l'avortement ou tous les problèmes que l'on peut rencontrer à cet âge.

J'ai débuté dans un cadre collectif de réflexion sur le féminisme nous étions assises ensemble à nous interroger sur les causes du malaise afin de développer des théories qui pourraient nous aider à explorer la condition de la femme dans un environnement où nous n'étions pas entièrement à l'aise.

Ainsi, pour moi, le point de départ fut une incantation: tout ce qui est personnel est aussi politique. Mon corps est à moi et je suis mon corps. Ce n'est pas une notion purement rhétorique.

Nous le ressentions au plus profond de nous-mêmes et moi aussi.

Chaque histoire a son propre poids particulier et nous aide à comprendre que n'importe qui peut être militant, que ce soit pour une minute ou pour une vie entière, cela dépend de notre choix.

Le reconnaître ne nous amoindrit pas, au contraire, cela établit des liens entre nous.

Des réponses multiples à cocher

Quand nous avons démarré ce projet, nous savions qu'il serait compliqué, mais nous étions sûres d'une chose: nous avions l'intention de nous adresser à la question des militantes pour le droit des femmes, et ce sont à elles que nous nous sommes adressées au début: des femmes qui se considéraient militantes.

Et pourtant, après un certain temps, la définition de l'activisme a été soulevée. Plus tard, quand il a été question des limites de la notion binaire de genre et que nous avons commencé à travailler avec des militantes transgenres et intersexes, nous avons commencé à nous demander ce que signifiait être *une femme*...

L'an dernier, en discutant de son activisme queer, Emily a mentionné la notion binaire de genre. A cette époque, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle voulait dire et j'ai passé mentalement en revue ma panoplie de termes sur le fémi-

nisme et les droits des femmes. Je n'ai rien trouvé. J'ai consulté mes connaissances sur les LGBTIQ (lesbienne, gay, bisexuel, transgenre, intersexe et queer). Rien non plus.

Avec une certaine angoisse, je l'ai enfin interrompue pour lui demander une explication: la femme + l'homme = 2 genres, ça veut dire binaire, où est donc le problème?

Elle m'a alors expliqué qu'en se limitant à la seule notion d'homme et de femme, nous ignorons les militantes qui s'identifient à d'autres genres, ou bien nous les obligeons à adhérer à notre étroite définition de genre.

Cela était fort problématique car nous devons parler de femmes militantes, n'est-ce pas?

Et j'essayais de mettre les étiquettes que je connaissais sur ces exceptions pour les rendre conforme à la notion des droits de la femme qui m'était familière.

La notion qu'Anissa trouvait justement si contraignante:

On nous demande souvent, implicitement ou explicitement, de mettre tout dans le même sac: les militants homo, hétéro ou bisexuels. Les transgenres et intersexes compliquent l'équation en y rajoutant la notion d'identité de genre; mais plus fréquemment encore, tout le monde doit cocher la même et unique réponse. Elle nous rappelle aussi que pour simplifier nous oublions toujours aussi les célibataires. Ce sont des choses qui posent assurément un défi aux notions d'une sexualité hétéro et compulsive²³.

Sally Gross soutient ces propos:

Les intersexes mettent en question la notion de deux catégories - et uniquement deux, parce que cette notion s'applique à la majorité mais il existe une bien plus grande diversité de possibilités pour définir la réalité de la nature humaine.

Nous avons en fin de compte compris qu'il nous fallait parler de militantes pour les droits humains car certaines se définissent femmes, d'autres n'ont même pas encore commencé à soulever la question de la binarité du genre et d'autres encore refusent catégoriquement de cocher « mâle » ou « femelle » et ne sont pas entièrement à l'aise dans le cadre de l'activisme pour le droit des femmes parce qu'une bonne partie de leur problème est justement leur identification et leur inclusion dans ce groupe.

Ainsi nous revenons à la notion de « membres » qui renforce le déséquilibre de pouvoir quand les militantes transgenres et intersexes se retrouvent à l'extérieur ou se trouvent incluses avec des contraintes particulières.

Je me suis alors demandé ce qu'un vrai partage de pouvoir pourrait donner, si par exemple on éliminait carrément les cases pour parler des droits de genres, comme le propose Joo-Hyun Kang, ou on pourrait trouver une autre expression. Parce que, comme le remarque Sally, la lutte pour le droit des femmes a pour objectif l'élimination de ma même *oppression* que celle qui frappe les droits des intersexes ou des transgenres:

C'est le patriarcat qui nous a forcées à cibler la question des femmes et c'est l'oppression d'un système patriarcal presque inhumain qui les a obligées de s'organiser.

Nous essayons de créer une société où nous nous sentons entières, qui accepterait la diversité des genres, où il n'y a plus de jeux de pouvoir ni de domination de genre, où l'identité de genre n'est plus une source de violence. La violence et le rejet qui frappent des gens comme moi sont symboliques du système patriarcal et de la lutte pour le pouvoir.

La raison de faire partie du mouvement des femmes est justement la destruction de ce système et il me semble que le phénomène intersexe devrait être considéré un vrai atout. En effet son existence même pose un sérieux défi au patriarcat en mettant en question l'idée d'une dichotomie immuable et force la reconnaissance de la diversité de l'espèce humaine. C'est une bonne raison pour nous réjouir.

Je n'ai pas de réponse mais je sais qu'il faut y réfléchir. Je sais aussi que dans ce livre, nous devons établir clairement que nous n'abordons pas uniquement la question des militantes du droit des femmes.

Nous parlons des militants de droits humains, de militants qui ont le même objectif de changer tous les divers et complexes systèmes qui oppriment, marginalisent et réduisent au silence.

Le son du silence

En février 2004 J'ai décidé d'avoir une interview avec une militante lesbienne lors de mes recherches pour le *RUIR*.

Cela me semblait être une simple omission à l'époque.

Comme d'habitude, notre budget était limité et nous avons peu de temps pour finir le projet. Je ne pouvais pas interviewer tout le monde, ou du moins, c'est ce que je me disais. J'étais au milieu de mon voyage en Sierra Leone où j'avais eu des entretiens avec autant de femmes que possible. J'avais dans ma liste les militantes généralement connues mais je voulais avoir un plus large éventail pour obtenir plus de diversité.

C'est ainsi que j'ai demandé à mes collègues si elles connaissaient des militantes lesbiennes.

Après un silence ambigu et un petit rire gêné, elles me dirent qu'il y avait une femme qui essayait d'obtenir un financement du Fonds de développement des Nations Unies pour les Femmes (UNIFEM) pour un club de lesbiennes à Freetown. « *Imaginez!* », s'exclamèrent-elles, « *qui pourrait bien financer ce genre de choses, ce n'est pas du vrai activisme.* »

Je vis tout de suite que j'avais un choix à faire: poursuivre mon enquête, la trouver et aliéner les autres militantes. Je ne voulais pas mettre en question les liens fragiles que j'avais établis quand j'avais si peu de temps pour terminer mes interviews, et j'ai opté pour le chemin le plus facile en me convaincant que je n'avais pas assez de temps. J'ai laissé tomber.

Plus tard, je me suis quand même demandé pourquoi j'avais fait ce choix.

La simple réponse est que tout simplement c'était une solution de facilité: ne pas troubler le statut quo. Dans un environnement conservateur en Afrique occidentale, quand les militantes luttent pour les droits fondamentaux, quand parler ouvertement de mutilation génitale féminine (MGF), il me paraissait impossible d'aborder la question de l'activisme LGBTIQ et j'ai ainsi accepté la hiérarchie non avouée des droits humains qui place la question des LGBTIQ au dessous du droit des femmes, la classant au rang des questions relatives à des choix personnel, au style de vie.

Je me suis dit que j'essayerai de la trouver plus tard, peut-être en prenant contact par courriel.

Je n'en ai jamais eu l'occasion, Fanny Ann Eddy a été retrouvée brutalement assassinée dans son bureau à Freetown le matin du 29 septembre 2004²⁴.

Aurais-je pu faire une différence si j'avais défié le statut quo pour ajouter sa voix

à celles des militantes avec qui j'avais parlé?

Je ne le saurai jamais.

Mais je sais que je n'ai pas fait le bon choix. J'avais eu peur, et il était plus facile pour moi de me cantonner dans mon environnement hétéro plutôt que de le remettre en question. Bien que je sois depuis 15 ans une « alliée » des LGBTIQ, au moment où j'aurais pu le prouver, je n'ai pas agi.

Je sais maintenant, viscéralement, combien il est facile de réduire d'autres militantes au silence, en choisissant la voie de la facilité, en fermant les yeux, en réduisant l'importance de certaines formes d'activisme en fonction de notre propre hiérarchie arbitraire des droits humains - comme les droits des autochtones, des victimes du VIH/SIDA, des personnes handicapées, des prostituées, des transgenres ou des intersexes. En taisant certaines voix au nom de la « culture », de l'unité, du patriotisme, ou simplement en se disant que ce n'était pas encore le moment.

Quand nous tournons notre dos à certaines militantes à cause de ce qu'elles sont, ou de la cause qu'elles combattent, nous ne les réduisons pas seulement au silence, mais nous refusons de leur accorder la sécurité qui leur est nécessaire. Nous leur refusons même le droit de vivre.

Le silence rend vulnérable.

Vous, membres de la Commission des Droits de l'Homme, avez le pouvoir de briser le silence. Vous pouvez reconnaître notre existence, partout en Afrique et sur tous les continents où des violations des droits humains fondées sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre sont perpétrées tous les jours. Vous pouvez nous aider à les combattre et à réaliser tous nos droits et libertés fondamentales, dans toutes les sociétés, même en Sierra Leone que j'aime.

Déclaration de Fanny Ann Eddy à la Commission des Droits de l'Homme de l'ONU en 2004

CONSÉQUENCES

Pour les militantes, les conséquences de toutes ces questions d'endurance et de durabilité apparaissent dans des contextes aussi variés qu'imprévis.

Perdre la mémoire en est une: entrer dans une pièce pour y chercher quelque chose et oublier immédiatement ce que c'était ; cela peut durer pendant une journée entière. Écouter sa musique préférée sans se souvenir du nom des chansons.

En voilà une autre: se réveiller un matin sans pouvoir bouger: c'est votre corps qui dit « non, j'en ai assez ».

Un jour ou l'autre le stress du travail imprègne votre cœur, votre esprit et votre corps. Pour beaucoup, sans avoir le temps ou l'espace de récupérer, ce stress stagne et croit en cycles récurrents de déni de soi et d'abus.

Avec le temps il se transforme en dépression, en crise nerveuse, en suicide, en accident cérébral, en maladie cardiaque, en cancer, en épuisement total. Ou bien cela peut sauter une génération.

Voici quelques unes des conséquences.

Le syndrome d'épuisement professionnel

Quelques symptômes:

- Fatigue excessive
- Perte d'énergie
- Incapacité à se concentrer
- Symptômes somatiques (maux de têtes, problèmes gastro-intestinaux)
- Troubles du sommeil
- Sens grandiose de sa propre importance (comportements héroïques et risqués sous prétexte d'aider autrui; négligence de sa propre sécurité

ou des ses besoins, en prétendant par exemple ne pas avoir besoin de sommeil ou de repos)

- Cynisme
- Attitude suspicieuse envers collègues et supérieurs
- Abus d'alcool, de caféine ou de tabac

Ehrenreich. J. (2002)

Guide pour les professionnels humanitaires, de santé et des droits humains: Le soin des autres et de soi-même.
(Voir la bibliographie pour de plus amples détails)

Le travail fondamental de Christina Maslach, *L'Épuisement total: le coût de l'engagement*, a été le premier ouvrage à parler de la notion du syndrome d'épuisement professionnel (*le burnout*) en 1982, quand elle sous aidait à comprendre que ce n'est pas le problème caché et honteux d'un petit nombre mais une réponse relativement courante et normale au stress chronique et à la pression morale constante du soutien et de l'aide à autrui²⁵.

C'était la première fois que nous entendions parler de la fameuse trinité: la dépersonnalisation ou le cynisme; l'épuisement moral et la diminution du sens de son efficacité personnelle.

Dès que vous réunissez ces trois symptômes, vous êtes en voie d'un épuisement total ou un effondrement.

Outre l'œuvre de Christina, il existe peu de données sur cette condition dans le contexte de l'activisme pour les droits humains, et pour l'instant nous ne pouvons que vous la décrire.

Cela arrive parfois à celles qui travaillent dans les zones de conflit.

Pour Sandra Emanuel en Sri Lanka, c'est le sentiment envahissant qu'elle ne pourra jamais arrêter la vague de violence.

Quand vous êtes déprimée de voir un viol de plus, ou une brûlure, ou un meurtre et que vous vous dites « à quoi ça sert? » En quelque sorte ne pas pouvoir s'occuper de tout devient intenable...

Pour Daphne Olu-Williams en Sierra Leone, c'est l'impression que même la paix ne pourra pas apporter un progrès:

Même en travaillant autant la société ne semble pas progresser. La communauté est lente à montrer des signes de guérison et tous ceux qui nous

entourent ont de la peine à maintenir leur tête au dessus de l'eau. Par-dessus tout, j'ai besoin d'être rassurée que tout n'est pas perdu.

Pour Leyla Yunus en Azerbaïdjan, une question qui la hante est de savoir si cela en valait la peine:

J'ai commencé ma lutte pour les droits humains en Union Soviétique et je travaille maintenant dans l'Azerbaïdjan indépendant où les droits humains sont encore plus violés qu'en Union Soviétique après 1985. Nous avions plus de liberté entre 1991 et 1993 que nous n'en avons maintenant. Nous n'avons pas non plus aussi peur entre 1999 et 2001 que maintenant en 2006.

Honnêtement, le stress et la déception n'ont pas cessés tout au long de ces dernières années. Ce qui me pèse le plus est que tout mon travail, et plus particulièrement ma santé et mon temps –un temps que j'ai pris à ma mère malade et à ma petite fille– ma vie entière ont été consacrés à mon travail et à des efforts qui n'ont pas porté leurs fruits.

Pour Pinar Ilkcaracan en Turquie c'est la première fois que l'on perd tout espoir qui est dur:

Le monde entier a simplement observé cette attaque commanditée par les États-Unis (au Liban) et nous, qui pensions il y a cinq ans, avoir créé un réseau de solidarité pour amorcer la réforme du Moyen Orient, avons pour la première fois –c'est dur de l'admettre– perdu tout espoir. Devant cette horrible spirale de violence sans issue qui allait bientôt croître et nous enlivelir dans un vrai cauchemar, nous nous sentions abandonnées.

Pour d'autres militantes, ce qui sape complètement leur force c'est l'isolation de vivre dans un monde qui refuse de les accepter.

Pour Jelena Poštić, il s'agit de l'impossibilité de trouver un lieu sûr où elle pourrait vivre librement.

J'ai besoin de soutien et de compréhension. J'ai besoin de voir que les gens parlent ouvertement des questions qui me préoccupent et des questions que je soulève.

Je me rend compte que le problème ne vient pas de moi, je sais qui je suis mais vivre ce que je suis n'est pas permis, c'est ce qui m'épuise totalement.

Pour Vesna, c'est une somme de détails, de «petits instants»:

Il y a eu de ces petits instants jusqu'en 2004 qui ont eu un impact sur mon activisme et ont fait que j'ai décidé d'arrêter mon travail.

Les groupes de femmes sont plus sensibles aux droits des personnes handicapées que ceux où les hommes sont majoritaires, mais elles ne sont pas sensibles à tout.

Parfois, quand je demandais à l'organisation de déplacements pour participer à certaines activités comme des discussions ou des ateliers –quand je demandais un taxi– je me voyais répondre que les frais de taxis étaient réservés aux femmes qui venaient de l'extérieur de Belgrade - mais c'était le seul moyen pour moi de me déplacer.

Heureusement que je suis petite et que mon fauteuil roulant est petit, ce qui me permet d'entrer facilement dans un taxi, mais imaginez le problème de quelqu'un qui est plus grand et qui a un fauteuil électrique, par exemple.

Ce sont les détails qui m'ont sapée.

Ainsi j'ai changé d'activisme à cause de la discrimination. Vous savez, si une militante veut changer d'organisation et qu'elle a des compétences, elle trouvera un autre emploi, mais si une militante handicapée veut faire la même chose, elle a beaucoup plus de problèmes, elle rencontre tellement plus de barrières.

Enfin, pour beaucoup de militantes, c'est tout simplement l'écrasante tension de la charge de travail, comme le décrit Anissa:

Je gérais un programme international relativement court mais dès le premier jour je me suis retrouvée dans les toilettes pour éclater en sanglots pendant chaque pause avant mes séances de travail.

Le troisième jour, j'ai demandé de l'aide à des collègues et suis rentrée chez moi –ce qui était impensable pour moi– je n'en pouvais plus et sentais que je ne pouvais pas continuer une minute de plus. J'ai passé cinq semaines au lit, me levant seulement pour aller aux toilettes, même pas pour me faire une tasse de thé.

L'épuisement de l'âme

J'étais assise un matin avec Susan sur le porche de Windcall, sirotant mon café en discutant du syndrome d'épuisement professionnel. J'avais préparé un joli petit

diagramme avec une ligne droite bleue remplie de carrés aux titres menaçants comme « stress sévère », « syndrome d'épuisement professionnel », « maladie dues au stress » et se terminant avec « décès ».

J'étais fière de mon diagramme.

Susan l'examina avec un air étonné mais prête à en discuter. Ensuite elle remarqua qu'il y a peut-être une autre conclusion au cycle de l'épuisement total, ce qu'elle appela « l'épuisement de l'âme », dont le militantes ne meurent pas ou n'abandonnent pas le mouvement mais plutôt sautent toutes les bornes pour se mettre dans un état de frénésie totale - un état qui fait qu'elles font table rase de tout ce qui est personnel et s'abandonnent tout entière à leur travail.

Voilà quelque chose qui me paraissait effrayant.

Et c'est « seulement » de l'épuisement. Il y a tellement d'autres conséquences à considérer, tant de moyens qu'ont les militantes pour s'anéantir.

Avancer sur des débris de verre²⁶

Exil

Un coup de téléphone en pleine nuit et vous avez cette sensation familière de froid et la contraction de votre estomac. Vous ne répondez pas, ce n'est pas la peine, vous savez de quoi il s'agit, c'est le moment, vous attrapez un sac de voyage, tirez vos filles du lit et vous vous éclipez par la porte de derrière.

Et vous courez.

Vous arrivez à la frontière à l'aube où l'on vous attend avec tout ce qu'il faut pour un passage « sûr ». À un prix. Vous offrez les économies d'une vie entière, l'alliance de votre mère, et grimpez sur le camion avec tout le monde. Les filles se réveillent juste, déboussolées, affamées et effrayées.

Les portes se ferment et le voyage commence, sans cérémonies, sans adieux. C'est définitif. Et vous savez que vous ne pourrez jamais revenir.

Comme des réfugiés

L'exil est l'un des choix les plus difficiles et pénibles qu'une militante soit

amenée à faire. Et c'est un choix souvent entre la vie et la mort, votre propre vie et celle de vos enfants et des membres de la famille.

Souvent, il implique un long voyage clandestin vers un havre sûr mais le plus fréquemment, ce havre est un véritable enfer parce que, pour beaucoup, le premier arrêt vers la liberté est une prison et ensuite un camp de réfugié bondé.

Soudain, vous êtes seule, inconnue et invisible; une requérante d'asile, quelqu'un de méprisé par vos nouveaux voisins, et plus dur encore, rejetée par vos amies militantes dans votre pays, ou par vos enfants qui ne comprennent pas pourquoi il a fallu partir.

Vous devez recommencer à zéro, apprendre une nouvelle langue. Avec un peu de chance vous trouvez un emploi, mais c'est rarement le genre de travail auquel vous avez consacré votre vie, votre passion, et qui est votre identité.

Quelques unes ont la chance de pouvoir continuer leur travail dans les milieux des droits humains, ce sont des militantes qui sont généralement bien connues et ont un soutien international.

Mais *toutes* les militantes en exil, temporairement ou définitivement, connues ou clandestines, ont le même sentiment de perte déchirante avec, en plus ce que Mahnaz Afkhami appelle « *l'incapacité de faire son deuil* »²⁷. Et pourtant, malgré tout, elles trouvent leur voie et arrivent à reconstruire leur vie.

Elles forment une catégorie spéciale du monde de l'activisme et leur courage de partir et de survivre doit être reconnu et honoré, autant que nous honorons celles qui restent et celles que nous avons perdues.

À bientôt ²⁸

Les pertes, les ratés et les transitions peuvent procurer une clarté et une solidité d'une intensité particulière qui, exploitées, deviennent de puissants catalyseurs qui changent la vie à jamais.

Terrice Bassler a perdu sa petite fille de six mois en 2001. En parlant de la vie et de la mort du bébé, Terrice m'a dit quelque chose que je n'ai jamais oublié. Elle m'a dit qu'en quelque sorte, sa fille lui a apporté la liberté de penser et d'agir de manière différente - elle a parlé de la « *témérité qui vient de la perte d'un enfant* ». Cléa lui a permis d'avancer sur la voie de l'activisme, en l'aidant à trouver équilibre, force et spiritualité dans son travail.

Cela m'a inspirée et terrifiée.

J'étais inspirée à la pensée qu'on pouvait trouver de la spiritualité dans l'activisme; mais terrifiée de ne savoir que faire de la frayeur que le récit de Terrice m'avait inspirée, ce déchirement viscéral que représente la peur de perdre un enfant. J'avais honte et je l'ai refoulé aussi longtemps que je l'ai pu, jusqu'au moment où j'ai compris que si je ne confrontais pas ma propre peur de perte, je ne pouvais pas en parler avec honnêteté ici.

C'est ce qui m'a fait enfin écrire l'histoire de Čarna.

Čarna ne voulait pas mourir.

Je croyais, lorsque nous nous sommes rencontrées, qu'elle était prête. Nous avons parlé durant des heures, de tout - de sa vie, de son travail, du cancer, des transitions. Son premier souci était l'avenir de l'organisation lesbienne de Novi Sad (NLO) quand elle serait trop malade pour continuer, et après sa disparition. Sa tristesse et sa colère étaient réservées pour les autres femmes de la conférence, celles pour qui elle était invisible et qui refusaient de la regarder droit dans les yeux lorsqu'elle parlait de cancer. Elles lui donnaient l'impression d'être en train de rapetisser et de disparaître devant elles. Rien d'autre ne motivait sa colère.

Moi qui la croyais prête, j'avais tort.

Čarna n'a pas disparu paisiblement, ce ne fut pas ce qu'elle appelait une « belle histoire ».

Elle s'est détournée des médecins qui, disait-elle, lui dérobaient sa dignité. Elle a abandonné sa chimiothérapie parce que, disait-elle, elle lui prenait son esprit, sa présence et elle voulait préserver cette présence par-dessus tout - son éveil et sa présence pour le travail qui la passionnait.

J'ai décidé d'arrêter la chimiothérapie après six mois, c'est un traitement qui n'était pas bon pour moi et je ne pouvais plus continuer.

À un certain moment, je ne sais plus quand, j'ai arrêté de sentir et de penser, j'avais l'impression d'être un arbre - je n'avais plus aucune opinion, plus d'émotions, plus de réactions à quoique ce soit. Je ne pouvais plus parler, manger ou aller aux toilettes. Je vomissais constamment et à un certain point je ne pouvais même plus dormir. J'étais dans un vide total.

Puisque le traitement n'avait pas tué mon cancer qui, au contraire, pro-

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?

gressait, j'ai décidé d'arrêter parce que j'avais perdu toute mon énergie, physiquement, mentalement et psychologiquement.

Je n'avais plus d'attitudes politiques. Je ne voulais pas en arriver là. J'avais perdu toute dignité humaine et n'étais plus autonome.

J'ai décidé d'abandonner et d'essayer des méthodes alternatives, de passer le temps qui me restait à ma façon. C'était très important pour moi de contrôler au moins cela - comment je voulais utiliser le temps qui restait. Je ne voulais pas le passer à attendre la mort à l'hôpital; je ne voulais pas le gaspiller, je voulais rester active.

Elle est partie en vacances, a rencontré l'amour, a exploré les thérapies alternatives. Elle a continué à vivre.

Et la voilà en train de mourir.

Je pensais qu'elle s'était rendu compte que ça devait arriver, elle semblait si calme, si raisonnable: je croyais que, sans diminuer l'importance et la tristesse du dénouement, elle restait consciente de son inévitabilité.

Mais, finalement, c'est seulement quand elle a senti la vie s'écouler qu'elle a commencé à se révolter, qu'elle a hurlé « non! C'est injuste, je dois vivre, je veux vivre! »

Elle s'est battue et s'est mise à chercher de l'aide, des cures.

Nous avons parlé et échangé des courriels pendant cette période mais il lui restait très peu d'énergie.

Čarna est morte le matin du 3 juin 2006, elle avait 32 ans.

Je me retrouve ainsi vivante et en colère à raconter son histoire sans en comprendre la signification. Je cherche une fin heureuse et des leçons de sagesse à en tirer mais je ne ressens qu'un sentiment de vide.

Je voulais donner un sens à cette histoire, je voulais que Čarna éclaire ces pages et nous demande de l'écouter et d'en tirer une leçon.

Quand on se fait tuer, on vous voit... mais avec ce processus de mort lente qui vous diminue progressivement... personne ne vous reconnaît personne ne vous accepte...

Mourir pour la cause, le martyr - ça on peut le fêter et y voir une raison de continuer le combat, c'est du carburant pour la résistance.

Mais les maladies lentes, pénibles désordonnées, qui traînent des mois ou des années, c'est une autre histoire. Quand on commence à être angoissé par cette sorte de lente détérioration, et par son aboutissement, c'est une vraie la boîte de pandore qui s'ouvre, un abyme. Où cela va-t-il finir?

Nous sommes entourées de cas de cancer, mais que dire du VIH/SIDA? On n'en finit plus.

Et c'est la réalité, la maladie et la mort sont partout, c'est inévitable.

Nous, militantes, nous acceptons de regarder directement certaines formes de mort. Après tout, n'est-ce pas la nature de notre travail?

Pourquoi alors ne voyons-nous pas tout?

Nous mourrons toutes un jour et nous sommes toutes vivantes. C'est simplement que nous ne voulons pas parler de la mort, ou du moins, c'est ce que je pensais jusqu'au moment où j'ai rencontré Marieme. Nous avons parlé franchement de maladie, de mort et de refus:

La maladie est une transformation des émotions en manifestations physiques: elles doivent s'extérioriser... Ainsi certaines militantes en sont mortes et d'autres vivent encore avec un cancer.

Mais la maladie, on n'en parle pas. C'est un refus, personne ne veut regarder un cancer en face et le refus devient une stratégie ... c'est le même mécanisme que celui qui veut qu'on ne parle pas de ses peurs.

C'est ainsi qu'elles ont recours à un traitement très tard, consciente qu'elles ont quelque chose mais le reconnaître impliquerait qu'elles acceptent de se soigner. Plutôt que quitter l'activisme, elles se forcent à continuer quand la maladie est avancée. Elles ne vont pas en Europe pour se faire soigner.

Les femmes ne veulent pas faire face à une santé qui se détériore, elles ne veulent pas en reconnaître les symptômes. Nous continuons à travailler à nous pousser à la limite parce que nous sommes persuadées que si nous ne faisons pas notre travail rien ne sera fait.

Ces questions resteront sans réponse jusqu'à ce que les militantes elles-mêmes le confrontent.

La plupart des militantes auront, un jour ou l'autre, à faire face à la maladie et il faut alors demander: Le ferons-nous seules ou entourées et soutenues par nos amis?

Et quand nous quitterons ce bas monde, allons nous simplement disparaître et être oubliées? Ou se rappellera-t-on de notre courage, de l'amour que nous avons partagé, de notre énergie, de notre passion?

Le choix consiste à décider si nous voulons vivre ensemble ou périr seule et de savoir aussi comment nous voulons soigner nos propres corps.

Nos corps

Après la mort de Čarna, j'ai beaucoup réfléchi aux liens qui existent entre nos corps et notre travail, et à l'usage de notre force vitale, à la résilience.

En réalité, les militantes sont extraordinairement résilientes.

C'est presque comme si ceux qui sont attirés par l'activisme ont des réserves spéciales, inattendues et inexhaustibles d'énergie. Cela peut être en partie le problème car toute cette force et cette énergie est dirigée vers l'extérieur, vers le travail, ne laissant ni le temps ni les moyens de se tourner vers l'intérieur, vers le corps et vers le cœur. Quand la maladie frappe, il n'y a rien pour la combattre puisqu'il ne reste rien pour absorber le choc.

Pour beaucoup d'entre nous, la maladie viendra.

Parce que, comme le fait remarquer Jelena, avec la passage du temps, la tristesse, le stress et la violence qui font partie du quotidien des militantes sont absorbées par leur corps:

Tout le long de notre chemin, nous survivons et sommes témoins à tant de choses qui s'incrustent toutes dans notre corps.

Ouyporn est d'accord:

Je peux voir comment les femmes portent leurs douleurs dans leur corps.

Pour certaines, c'est rapide, pour d'autres ça peut prendre du temps.

Mary Sandasi et Maja Danon ont une expérience de première ligne des maladies provoquées par le stress:

Je soignais mal ma santé depuis un diagnostic de maladies liées au stress: de la tension artérielle, des douleurs à l'épaule. La même chose que nos directeurs de programme.

Nous n'avons pu qu'éliminer les symptômes de stress sans vraiment les soigner. (Mary)

Une partie de moi-même était à bout de force à cause de mon travail avec les réfugiés. Le résultat aujourd'hui est que j'ai de la tension, je suis souvent fatiguée et j'ai des problèmes de thyroïde.

Je crois que ces problèmes de santé sont les conséquences du stress de mon travail.

Ce n'est pas facile de se remettre de tout cela. (Maja)

Pour beaucoup, une sévère maladie, même le cancer, ne garantit pas quelles ralentiront leur rythme, comme nous l'explique Staša:

Lors d'une réunion au Canada sur la santé des femmes, l'une d'elles a demandé aux militantes présentes à celles qui avaient interrompu leur traitement radio de se lever.

Il y en a tant qui se sont levées...

Tous les travaux sur les droits humains comportent des risques mais pour celles qui travaillent dans le domaine du VIH/SIDA et de la violence à l'égard des femmes l'impact est énorme, comme nous l'explique Hope:

Je vois les militantes s'occuper des autres, mais personne ne s'occupe d'elles, surtout celles qui travaillent dans le cadre de la violence et du VIH/SIDA, ces deux domaines laissent leurs traces.

Je travaillais pour une organisation qui s'occupait de séropositifs. Après les deux premiers jours, je me sentais malade moi-même, je ne pouvais pas en sortir l'idée de ma tête, et puis j'ai pensé à ceux qui étaient là tous les jours.

C'est pareil pour la violence contre les femmes - les gens viennent et vous laissent une partie d'eux-mêmes.

J'ai connu des militantes qui ont subi des accidents cérébraux mineurs. Béatrice en est une, elle travaille avec des bébés, de 3 mois à 2 ans, qui ont été violés. Je lui faisais des massages et des traitements de reiki.

Gérer une maladie, presque comme un épuisement total, est une lutte constante. Toutefois, comme le faisait remarquer une militante, la maladie peut devenir un enseignement parce qu'elle oblige de s'arrêter, à considérer dans l'urgence d'autres façons d'être et d'être active.

La maladie nous force à écouter notre cœur.

Nos cœurs

Un environnement de violence pénètre à l'intérieur du cœur et ne peut plus s'en défaire.

Dans certains milieux, cela s'appelle un traumatisme, d'autres disent simplement qu'on a mal au cœur. Ce qu'on l'appelle n'a aucune importance, il suffit de comprendre de quoi il s'agit. C'est ce que Lama nous a dit sur les traumatismes en Palestine:

Hanaan ne rit plus.

Elle pense à son départ de chez elle mais elle ne peut pas aller dans un lieu plus sûr et ne peut pas se concentrer sur son travail. Son superbe jardin est en ruine, ils ont tout brisé, ses assiettes, ses meubles. Ils ont écrit sur les murs.

Nous nous retrouvons tous au bureau tous les matins et nous parlons ; nous échangeons les nouvelles de la nuit passée, sur la maison qui a été touchée.

Les psychologues ici sont dépassés.

Mais nous nous sommes habituées à ces traumatismes 24/7. Les militantes ne pensent pas à leurs besoins, elles s'habituent.

Que faire dans les situations où même les psy sont dépassés et trop stressés pour aider?

Comme dit Lama, vous vous adaptez et continuez. Mais, bien sûr, votre corps absorbe tout.

La plupart des militantes sont témoins d'événement traumatisants. Pour certaines, comme Hanaan et Lama, l'expérience est directe et quotidienne. Elles sont toutes

les deux à la fois les cibles et représentent la riposte à l'attaque.

Pour d'autres, c'est la confrontation constante à la violence - réparer les dégâts après un viol collectif ou donner l'asile à une famille qui fuit la guerre, ou toute autre forme de souffrance et de tristesse - le VIH/SIDA, les camps de réfugiés après le tsunami.

Et il y a les militantes qui ne se considèrent pas sur le front, celles qui fournissent une aide juridique, documentent les récits, offrent des ressources. Elles sont imbibées de ces tristesses aussi comme le dit Eva Zillen, mais ne s'en rendent pas toujours compte:

Beaucoup de militantes travaillent avec des histoires qu'elles écoutent et qui leur pèsent. Si vous faites un travail psychosocial vous pensez peut-être que vous avez besoin d'un peu de soutien.

Mais les militantes qui travaillent sur des questions juridiques n'ont pas la même conscience - quand je leur demande comment elles gèrent ces histoires, elles ont toutes éclaté en sanglots. Elles ne pensent pas à leurs propres besoins...

Tous ceux qui travaillent avec tant de stress, contre les gouvernements comme celui-ci, ont besoin d'un lieu où ils peuvent s'exprimer. Sinon ils épuisent complètement leur force.

Nous avons l'impression de ne jamais avoir le temps de parler de nos expériences, de notre profonde tristesse, de les ressentir réellement et avec honnêteté, de réfléchir, de mûrir et progresser, comme dit Ariella Futral:

Nous ne considérons jamais vraiment l'aspect affectif de ce travail. Bien sûr, nous pleurons parfois mais nous avons rarement un espace où nous pouvons parler de la douleur et des souffrances que nous rencontrons tous les jours.

Et cela, explique Ouyporn, crée un cercle vicieux:

L'objet de notre travail, si nous n'y pensons pas, si nous n'y réfléchissons pas, vous épuisez votre force. Vous travaillez pour la paix mais vous ne portez pas la paix en vous.

Sans frontières

Un jour vient où il faut payer le prix de son adaptation. On continue simplement à le ramener chez soi, dit Bernadette:

Quand vous allez dans une communauté pour un atelier sur les droits des femmes, ces femmes sont toutes traumatisées: elles ont vu leur père et leur mère brûlés vif. Ça revient avec une inquiétante régularité. Et à force on en vient à s'y attendre. Les gens veulent apporter leurs traumatismes, qu'on le veuille ou non.

Ensuite, à la fin de l'atelier, vous êtes vraiment déboussolée, vous emportez des vies entières de souffrance de cette pièce de ces femmes de tous les âges.

Vous partez et les ramenez chez vous en rentrant...

Pendant toute la guerre des Balkans, Maja a aidé les militantes à parler de leurs propres soins et a essayer de prévenir l'épuisement total. Mais en rentrant aux Pays Bas, elle a trouvé que:

La violence est sans fin. Sans bonne supervision nous n'avons plus de frontières.

J'ai une amie qui travaille avec des gens qui souffrent du syndrome de stress post-traumatique. À présent elle a besoin d'aide pour son propre état mental. Elle s'est recroquevillée sur elle-même et vit comme une zombie maintenant.

Une autre amie qui travaillait avec des malades du VIH/SIDA est devenue toxicomane. Elle amène des gens qu'elle soutient chez elle. Elle est toujours droguée. Elle n'a pas de frontières.

Quelque fois, il n'y a pas que les militantes qui en payent le prix.

Mon bébé à moi

Les enfants des militantes sont spéciaux. Plongés dans l'activisme depuis leur naissance, certains grandissent et deviennent d'importants militants eux-mêmes.

Mais vivre à l'ombre d'une sainte, comme Ken Wiwa appelle sa mère, signifie que leur enfance est pour le moins pleine de défis²⁹.

Nous nous demandons le prix que nos enfants doivent payer pour notre activisme. Que se passe-t-il quand votre travail met vos enfants en danger? Quand ce que vous faites pose des risques à leur sécurité, directement ou indirectement?

Et quand je dis sécurité, je veux dire tout et son contraire, car pour les enfants, (tout comme pour les adultes) tout se mélange, je parle donc de la sécurité de leur cœur, de leur esprit de leur corps.

La sécurité, c'est ce qu'ils ressentent quand vous n'êtes pas là. Quand ils sont seuls à la maison pour s'occuper d'eux-mêmes, et de leurs petits frères et sœurs, à se demander quand vous allez rentrer, ou si vous allez rentrer.

Ou quand vous êtes à la maison, mais pas vraiment, à cause de tout ce qu'il y a dans votre tête. Quand ils ont entendu des bribes de conversations sur de très vilaines choses. Quand ils sentent votre épuisement et le stress dans le timbre de votre voix - ou par le dos de votre main.

Et cela va jusqu'à une terreur originelle que seul un enfant peut ressentir à la pensée de perdre un parent. Comment justifier tout cela?

Il y a des années, Marina avait été menacée à l'entrée de son immeuble, à Moscou, à cause de son travail sur la violence contre les femmes. Elle pensait que son fils n'en savait rien et ce n'est que plus tard qu'elle a appris qu'il était au courant et elle compris comment il le ressentait.

C'est alors qu'elle se posa la question que tant de militantes se posent, parfois une seule fois dans leur vie mais parfois tous les jours:

Ai-je le droit d'infliger ça à mon enfant?

Kaari se demande si elle trouvera jamais une réponse à cette question:

Je m'inquiète pour la santé et le bonheur de mes enfants. J'ai souvent l'impression de faire mon travail à leurs dépens. Le manque de temps à leur consacrer n'est pas un problème que je suis seule à avoir.

Je sais que cette situation prendra sa revanche et fera mal dans une dizaine d'années.

Sujan Rai déclare qu'elle y pense tous les jours:

Je me sens coupable parce que je ne m'occupe pas assez de mes enfants, mais c'est un sentiment qui est particulièrement familier à toutes les femmes.

Je ne m'inquiète pas pour mon mari, ni pour ses parents - Ils ont le soutien qu'il leur faut.

Mais ce qui me culpabilise énormément et me déprime parfois, c'est que je ne passe pas assez de temps avec ma fille. Elle a quatre ans. Je suis obligée de la quitter pour voyager, parfois pour une semaine ou deux et je sens que ce n'est pas bon pour elle. J'ai eu beaucoup de mal à la laisser après mon congé de maternité mais j'étais obligée de le faire pour un autre travail. C'est quelque chose que j'ai beaucoup de mal à oublier.

Je suis sûre de pouvoir lutter contre n'importe quel genre de discrimination à l'égard des femmes, mais ça, pour moi, c'est très difficile.

Enfin, on espère que ça en vaut la peine, que les enfants comprendront les risques que l'on a pris constamment, l'énergie que l'on a consacré au travail, qu'ils comprendront que cette lutte a été tant pour eux que pour les autres, qu'il s'agissait de bâtir un monde meilleur et plus juste, comme le dit Leyla:

Je voyageais à travers les républiques soviétiques, sur le front de Karabakh et partout pour assister à diverses conférences. Je passais peu de temps à la maison.

J'avais de la chance que ma fille ait un bon père. Aujourd'hui ils sont beaucoup plus proches l'un de l'autre que de moi. Maintenant qu'elle a 20 ans, j'essaie de répondre à ses questions plus souvent.

Mais quand même, j'espère qu'avec le temps elle comprendra que le travail auquel sa mère a donné tant d'elle-même est important pour tout le monde. Et pour elle aussi.

Mais il n'en reste pas moins une grande question qui fait peur: et si ça n'en valait pas la peine? S'ils ne comprennent pas pourquoi vous étiez si engagée? Si vous le découvrez trop tard?

Parmi les militantes en exil, je vois qu'il y a une grande proportion de leurs enfants qui finissent dans des hôpitaux psychiatriques - c'est le lourd héritage qu'on leur transmet.

Ça passe d'une génération à l'autre.

Nous ne nous permettons pas, nous, de perdre la tête, mais nos enfants le font. J'en connais plusieurs qui ont payé le prix fort et il est difficile d'ex-

primer cela avec des mots. Quant aux analystes qui traitent ces enfants et ces jeunes adultes, ils ne savent pas quoi faire.

Ils ne comprennent pas.

Qu'est-ce que le plaisir peut bien faire dans tout cela?

Une dernière conséquence, que devient le plaisir?

J'ai remarqué que, pour la première fois, le plaisir figurait comme point de l'ordre du jour d'une conférence de l'AWID à Bangkok en 2005, mais pas n'importe quel plaisir, il s'agissait du plaisir sexuel.

J'en étais sidérée et troublée à la fois.

Que venait faire le plaisir avec les droits de la femme? Que pouvait être l'objet de cette discussion? Cela me paraissait déplacé et frivole.

Il fallait que j'y voie plus clair. Réflexion faite, j'ai décidé que cela devait être dans le contexte de la violence à l'égard des femmes et de son impact sur leur sexualité. Il devait s'agir de mutilations sexuelles (FGM) et de fistules vagino-vésiculaires (VVF); c'était logique.

J'ai donc considéré le problème résolu et, soulagée, suis restée à la conférence. Ceci dit, je pensais tout de même que cette approche élargissait sensiblement la manière de traiter les questions de plaisir sexuel.

Mais en travaillant avec Jelena, je ne pouvais pas évacuer la question du plaisir trop longtemps. Malgré tous mes efforts, elle revenait constamment à la notion de plaisir liée étroitement au sexe. Pas le sexe comme instrument de pouvoir et de colère, ni le sexe dans le contexte de la violence, de la tristesse et de la peur.

Non, il s'agissait du côté positif du sexe, le plaisir que procure un autre corps - autre que le sien - un plaisir sans contrainte, sans crainte. La sexualité qui est joyeuse, qui célèbre la vie.

Jelena insistait que la sexualité est inextricablement liée à l'activisme. Je lui répliquais que j'étais déjà allé voir *les monologues du vagin* deux fois et que cela me suffisait.

C'est Bernadette et Maria, en fin de compte, qui m'on fait comprendre qu'il fallait

parler de sexe et qu'il fallait le faire ici, même si c'était un sujet intime et « privé ».

J'avais rencontré Maria, une militante ougandaise, à Katmandou et j'avais trouvé son attitude intransigeante et directe dynamisante mais quelque peu inquiétante. À ma surprise, elle fut parmi les rares militantes à considérer que le sexe était l'une des stratégies qui permettaient de tenir le coup:

De temps à autre, en période d'extrême tension, qu'il s'agisse de stress ou de grande joie, je m'offre une fantastique séance de sexe, avec ou sans partenaire.

Mary Jane Real déclare, elle aussi, que quand elle a besoin de se ressourcer, elle a recours au sexe, du genre qui, dit-elle, fait « vibrer l'âme », et en quantité.

Bernadette parle d'une organisation entière qui avait une formidable attitude à l'égard du travail et du plaisir:

Au Nigeria il y avait une organisation activiste qui gardait des dildos et des vibrateurs au bureau ... Voilà une idée géniale!

Il était toutefois plus fréquent de parler de manque de sexe. Certaines appelaient cela « la mort du lit », pour d'autres c'était simplement de l'épuisement. Même si Maria vantait le plaisir sexuel qui était un élément important de sa vie, elle reconnaissait que le stress chronique et l'exposition constante à la violence drainait le désir de la vie de beaucoup de militantes :

La vie d'une militante implique 24 heures de stress ininterrompu. Nous avons à faire face à des situations très tendues, faites souvent de violence sexuelle et cela est compliqué par le fait que nous n'avons pas de pauses dans notre travail. Beaucoup d'entre nous connaissent les réveils en pleine nuit pour noter un point qu'on a peur d'oublier. Quand pouvons nous prendre le temps de vraiment jouir du sexe?

Maja nous raconte comment une amie qui travaillait sur la violence sexuelle en avait subi les conséquences:

Il y a quelques jours, je parlais avec une amie qui travaille dans un centre pour survivantes de violence sexuelle. Elle m'a dit que quand elle a commencé à faire ce travail sa propre vie sexuelle s'est arrêtée. Aujourd'hui il lui est impossible d'imaginer qu'elle pourrait ressentir un quelconque désir sexuel. Elle est en congé maladie en ce moment et se rend compte que son travail a eu un impact sur sa sexualité.

Bernadette est allée plus loin en liant le mépris du plaisir sexuel avec le rejet de son propre corps.

En Afrique du Sud, nous sommes habituées à vivre avec une mentalité de survivants et nous avons totalement négligé notre propre corps et ses attributs, leur puissance et leur beauté. Pour beaucoup de femmes, –des féministes– parler de menstrues est toujours désagréable. Le phalus est beau, mais le corps des femmes n’inspire que mépris et dégoût.

Le plaisir sexuel est tout en haut de la liste des activités et des sentiments qui ne sont pas essentiels, ceux que les militantes éliminent de leur vie pour leur permettre de tenir le coup. Maria le résume ainsi:

Souvent le plaisir sexuel est considéré trivial, sans importance, égoïste, quelque chose qui peut être éliminé pour faire place à une plus grande cause.

Comme bien d’autres questions, j’avais mis celle-ci exprès en veilleuse, et pourtant il se trouve que comprendre notre relation avec le plaisir sexuel est crucial pour arriver à démêler l’enchevêtrement complexe qui recouvre notre capacité au bien être et à l’endurance.

Je comprenais enfin ce que le plaisir venait y faire.

LA SPIRITUALITÉ

Un monde en feu

Les militantes voient des horreurs tous les jours: un viol collectif au Pakistan, le Ku Klux Klan au fin fonds du sud des États-Unis, des milliers de familles obligées de fuir leur habitations en feu au Soudan, un million de personnes massacrées au Rwanda... Nous y pensons, elles font l'objet d'articles, elles nous réveillent en sursaut en pleine nuit, mais nous en parlons rarement.

Et, bien sûr, nous avons de bonnes raisons de les taire, comme le suggère Susan:

Les militantes sont face à un dilemme: elles doivent rester objectives - garder une certaine distance avec les horreurs dont elles sont témoins afin de préserver leur capacité d'agir efficacement. Elles doivent donc trouver un moyen de calmer leurs réactions et de tenir le coup jour après jour. Elles doivent se maintenir à l'écart psychologiquement pour tout supporter si longtemps. C'est ainsi qu'elles se protègent.

Il n'empêche que cela nous laisse seules face aux grandes questions, celles que Lama a posées: Pourquoi tant de violence? Quand s'arrêtera-t-elle? À quoi sert notre lutte pour la justice au milieu de tant de souffrances?

Certaines militantes peuvent s'appuyer sur leur foi religieuse pour trouver des réponses et la force de continuer le combat.

Au Sierra Leone, Gladys Brima nous décrit comment sa spiritualité lui fournit les principes et les valeurs qu'il lui faut:

Il y a beaucoup de liens entre ma spiritualité et mon activisme. S'agissant de mon travail sur la paix, par exemple: ma foi met l'accent sur l'amour, le pardon et la réconciliation. Pour moi, dans l'action non-violente, ces concepts deviennent mes principes.

Amy Bonnaffons aux États-Unis explique comment sa foi est au cœur de son activisme:

Ma foi et mon travail pour changer la société découlent du même principe de compassion. Je pratique ma foi non seulement pour gagner plus de clarté et d'équilibre mais aussi pour pratiquer la compassion et l'amour qui me permettent de mieux me connecter avec les autres, d'acquérir la stabilité et la sagesse nécessaires pour les aider à résoudre leurs problèmes. Cela me donne aussi une philosophie de vie qui établit qu'une vie doit être régie par la compassion et la bonté et qui me rappelle à tout instant ce qui est important.

Pour d'autres militantes, la spiritualité peut même être un outil de résistance, comme nous le rappelle Indrakanthi Perera:

Il se passe quelque chose de spirituel quand la somme de petites actions individuelles forment un tout qui devient un véritable épanchement de masse, comme ce qui se passe en Birmanie maintenant où les moines bouddhistes ont pris les commandes. Il m'en vient des larmes aux yeux et de l'espoir au cœur.

C'est assurément la spiritualité qui m'a soutenue et m'a permis de mener à bien quelques modestes efforts: quand par exemple la police au Sri Lanka a détenu une amie (une universitaire britannique) en la menaçant de déportation, nous sommes allées squatter le poste de police en psalmodiant des hymnes bouddhistes - le metta sutra. Au début, la police menaçait de nous mettre dehors et puis ils ont changé complètement et nous ont accordé tout ce que nous leur avons demandé pour la protection de notre amie.

Pour d'autres au contraire, les notions de spiritualité et de foi sont souvent inextricablement liées aux souffrances, à la violence et à l'oppression des institutions religieuses et patriarcales.

La montée des fondamentalismes –qu'ils soient chrétien, hindou, islamique ou juif– est en train d'éroder rapidement les durs acquis des droits des femmes: le droit de disposer de notre propre corps, de choisir ceux que l'on aime, de participer activement et avec les mêmes droits à construire notre société. Pire encore, ces fondamentalismes sont dissimulateurs, complices et acteurs de violences.

Les militantes qui osent s'insurger contre les violations de droits humains perpétrées au nom des institutions religieuses sont souvent abandonnées par leur famille et leurs amis et certaines y perdent leur vie.

Où est-ce que tout cela nous mène?

En réalité, l'ironie de cette situation est que l'activisme en faveur des droits humains pose inévitablement les questions les plus fondamentales et dérangementes sur un monde envahi par la folie en essayant de comprendre les raisons de l'existence de ces incompréhensibles violences.

Pourtant, avec si peu de temps pour réfléchir, si peu de lieux sûrs et de personnes vers qui nous tourner, comment trouver des réponses aux questions qui nous hantent? Où trouver un repos des démons qui peuplent nos têtes? Surtout quand, comme dit Emily « *on nous prend notre soutien spirituel* » à cause de ce que nous sommes et de ce que nous faisons:

Quand nos leaders religieux sont homophobes, où peuvent s'adresser nos militantes queer pour obtenir les conseils spirituels qui permettent traditionnellement de se ressourcer?

Vers qui se tourner quand nous avons été reniées –ou délibérément dénoncées– par ceux qui auraient pu normalement offrir un refuge?

Nourriture de l'âme

Il arrive fréquemment que les militantes trouvent des réponses intérieures, souvent toute seules, dans leur intimité; par des pratiques ou des moyens, anciens ou nouveaux, en résonance avec leur propre culture. Certaines l'appellent « spiritualité » ou « S » comme l'a nommé Terrice; pour d'autres c'est une méthode contemplative; Enfin cela peut simplement être aussi naturel que faire face aux éléments de la nature ou enfoncer ses mains dans la terre par participer à la création de la vie. Quelque soit le terme utilisé, c'est quelque chose qui nous ramène au plus profond de nos croyances et de nos valeurs, au cœur de notre compréhension de l'humanité et à la source même de notre engagement:

Essayer de rester calme quand tout brûle autour de vous, essayer de ne pas fuir et de se cacher mais de faire de notre mieux - cela exige une dose de spiritualité, c'est sûr. (Indrakanthi)

Et, comme dit Mudge, c'est ce qui nous permet de tenir bon:

Il n'y aura jamais de paix sans paix intérieure pour chacune d'entre nous. Pour vraiment changer le monde, il faut aller chercher le changement dans cette paix intérieure.

Pourtant, puisque la spiritualité, si profondément personnelle, prête tant à con-

traverse dans les milieux de l'activisme pour les droits de la femme, les militantes sont gênées de partager leurs pratiques ouvertement avec leurs collègues et amies, comme le décrit Katherine Acey:

La religion a été un élément important de mon éducation, et il ne s'agissait pas seulement du dogme et des règles. C'est au sein de ma communauté religieuse que j'ai découvert les valeurs féministes de justice sociale. Pendant une longue période, mon travail sur les droits reproductifs et mon identité de lesbienne m'ont éloignée de plus en plus des institutions religieuses - mais pas de ma foi. Malgré tout je garde généralement pour moi le fait que lorsque je vais voir mes parents je les accompagne à l'église³⁰.

Un manque de soutien de la part des milieux activistes peut laisser certaines militantes isolés et bien seules:

Beaucoup de militantes trouvent une spiritualité au plus profond d'elles même et c'est là qu'elles la préservent, hors de toute institution religieuse. C'est cette spiritualité qui les reconforte mais c'est un processus qui est parfois très intime et solitaire qu'elles ne peuvent gérer que seules. Il est important et nécessaire pour toute communauté humaine de chercher son propre cheminement spirituel. Une communauté humaine représente ce que les institutions religieuses peuvent offrir et qu'il est si difficile de trouver seul. Plusieurs militantes que je connais ont énormément de mal à maintenir une pratique spirituelle quand elles ne reçoivent aucun soutien des milieux activistes. (Ginger Norwood)

Il faut du temps pour penser à tout cela et il est difficile de caser ces réflexions au milieu de notre travail sans pauses avec tant d'autres priorités, comme dit Krishanti:

Prendre son temps pour réfléchir n'est simplement pas accepté dans les mouvements de femmes. Il y a de la résistance à toute transformation qui exige de la réflexion et une pratique régulière.

Et pourtant, partout il y a des militantes qui trouvent le temps de réfléchir.

Monica Alemàn l'exprime bien dans la préface à son extraordinaire manuel Soins et défense de soi pour militantes (Self Care and Self Defense for Women Activists) quand elle décrit la profonde spiritualité qui est la source de la force des militantes autochtones³¹:

Nous continuerons à découvrir que la source principale de la force réside

dans notre puissance intérieure. Car nous, femmes autochtones, le premier peuple de cette Amérique, ressentons que nous devons vivre avec une profonde spiritualité. Nous devons nous « purifier » régulièrement et je vous invite à explorer la nature de ce processus de purification afin de pouvoir continuer votre travail.

Nous sommes nombreuses à trouver notre force dans notre connexion avec la terre et les esprits de nos ancêtres qui sont nos modèles dans cette vie. C'est ainsi que nous devons identifier tous ces éléments, partout, qui nous apportent notre force.

Elle continue en nous rappelant que ce cheminement peut prendre plusieurs voies:

Mes sœurs, nous devons faire attention en recherchant ce sentiment si complet de bien être dans la vie, il ne faut pas seulement penser en termes d'un monde occidental, nous devons aussi faire de la place pour d'autres formes de quête d'intégralité, de dualité et de vision cosmique.

Au Népal, Indira Shrestha et ses collègues au Sri Satki consacrent la première heure de leur journée de travail, tous les matins, à la contemplation. Elles commencent avec une méditation pour s'ancrer, suivie de la lecture de textes sacrés ensemble. Parfois elles jouent de la musique ou font des exercices respiratoires ou tonals.

En Colombie, les militantes autochtones passent un certain temps avec les brujas (leur mère spirituelles) qui les aident à se ressourcer.

Au Costa Rica, Natasha a trouvé son propre chemin:

J'ai grandi au sein d'une famille très croyante. Lors de mon adolescence, j'ai souffert de l'abandon de mon église sans perdre la foi. Bien que je ne sois pas religieuse, j'estime que je suis quelqu'un de très spirituel et ce qui me permet de tenir le coup.

Je prie toujours l'Être Suprême, mais maintenant je fais aussi de la méditation et des exercices respiratoires, je pratique le Feng Shui et des rituels de purification. Tout cela m'aide à retrouver la paix dans les moments difficiles.

En Afrique du Sud, Sally médite:

Ce qui me reconforte parfois, c'est la méditation bouddhiste. Cela me per-

met de garder ma santé mentale et j'essaye de trouver des petites parcelles de temps qui me permettent de me reposer, d'écouter de la musique, de lire un peu, de nourrir mon mental.

Beaucoup de militantes n'ont aucune expérience religieuse mais elles ressentent profondément la nature sacrée de la vie, comme le décrit Susan:

La nature nous incite à penser au don que représente la vie. Il y a une citation que j'aime particulièrement qui me convient parfaitement. Elle est tirée de l'histoire « Marée haute à Tucson » par Barbara Kingsolver. Elle raconte comment, très jeune et dans les périodes les plus pénibles, elle avait appris à « aimer la vie à nouveau » et toujours, en se focalisant sur quelque chose de naturel et de très beau en s'imprégnant de cette beauté.

Moi aussi je l'ai fait mais n'aurais jamais été capable de l'exprimer si bien.

Maja se promène dans les bois des Pays Bas:

Mon remède à moi pour évacuer le stress est de jouir de l'art et de la nature. Marcher dans les bois me remonte le moral. Personne ne me l'a appris, je l'ai appris chez moi, ce sont les valeurs avec lesquelles j'ai été élevée.

Il y a toujours de la beauté dans le noir.

En Amérique du Nord des groupes comme le *Centre pour la contemplation de l'esprit dans notre société*, les *Cercles de pierre* et *Vallecitos*, pour n'en nommer que quelques uns, explorent les moyens qui apportent un soutien aux militantes en intégrant la spiritualité dans leur travail quotidien. *Capacitar*, qui a une étendue globale, travaille tout à la fois sur le corps, le mental et l'esprit afin de débloquer et de guérir les traumatismes³².

En Thaïlande, le Partenariat international des femmes pour la paix et la justice (IWP) offre des retraites pour militantes que Ouyporn nous décrit:

Quand nous invitons les militantes au Centre, nous leur donnons le sentiment de se recentrer et de s'ancrer. Nous les encourageons à pratiquer la méditation et le yoga. Pour changer leurs habitudes, par exemple, nous leur proposons de longues promenades avec un simple régime sans penser à quoique ce soit. Nous exigeons qu'elles modifient leur comportement habituel. Nous leur demandons de garder le silence, même quand elles explosent d'idées –ces pensées leur reviendront– sans penser au monde extérieur ni à leur famille.

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?

Nous leur apprenons qu'en s'aimant elles-mêmes, elles aiment le monde entier.

Les pratiques spirituelles n'aident pas seulement à comprendre la violence, elles peuvent aussi répondre à d'autres questions importantes, comme nous le rappelle Ginger comme celles qui sont agréables, sur l'amour dans le monde. On apprend ainsi à s'aimer soi-même, à cultiver son être intime, à trouver son équilibre et son harmonie dans ses relations à autrui.

C'est certainement quelque chose qu'il vaut la peine d'explorer. Ensemble.

CÉLÉBRATION DE LA RÉSILIENCE: LES STRATÉGIES DE LA MILITANTE

Relevons-nous

Yanar Mohammed dirige l'Organisation pour la liberté des femmes en Iraq, l'une des rares ONG de femmes qui continue à parler des abus des droits humains de la femme dans le pays, malgré le nombre croissant de kidnappings et d'exécutions de militantes.

Je lui ai téléphoné pour causer lors de son passage à Londres à son retour à Bagdad. Nous avons parlé famille et travail, de son fils qu'elle élevait seule, de sa mère dont elle s'occupait pendant un an de chimiothérapie, de ses interminables heures devant l'ordinateur à gérer ses programmes, écrire des rapports et des projets. Nous avons parlé de sa sécurité des pour et des contres de son retour en Iraq avec les menaces récentes dont elle faisait l'objet et de sa visibilité de militante au franc-parler.

Quand je lui ai demandé la dernière fois qu'elle avait fait une pause, elle a ri en me demandant « *c'est quoi une pause?* » Elle a parlé de temps pris à la va-vite avec une amie proche ou des collègues en rajoutant: « *Tu sais, c'est dur, mais tu sais, Jane, j'adore ce travail* ».

Avec cette réplique, j'ai enfin compris.

L'activisme pour les droits humains est éprouvant, stressant, dangereux, mal payé, (s'il est payé). Il laisse peu de temps pour les amis, la famille ou les amants.

Quand tout va bien, c'est l'une des vocations les plus fortes, les plus satisfaisantes et excitantes.

C'est ce qui, en grande partie, fait que les militantes endurent. Il faut peu de chose, tout simplement la réalisation qu'en quelque sorte, quelque part, cela en vaut la peine.

Alors, comment y arrivons-nous? Comment tenons-nous le coup? Comment demeurons-nous fortes? Comment gardons-nous notre humour et notre capacité d'aimer?

Shaya et Emily le font en dansant 5Rhythms en se levant le matin³³. Pour Maria c'est le sexe, de beaux vêtements à la mode et la préparation de somptueux repas, Pour Pilar c'est la boxe, pour Rauda, c'est le gym.

En Sierra Leone, elles se rassemblent pour se laisser aller. Aux Philippines tout le monde se rabat sur la bouffe pour trouver le confort.

Nous buvons, nous hurlons, nous nous bagarrons.

Presque tout le monde pleure, généralement seule, quelque fois avec des amis.

Et bien sûr, je suis sûre que nous sommes nombreuses à serrer des arbres dans nos bras.

Nous résistons.

Nous sommes mises à terre et nous nous relevons.

Voilà comment.

Appui-toi sur moi

Pour les militantes, rencontrer des amis est l'une des meilleures stratégies pour tenir bon:

L'amitié est très importante pour les féministes. L'amitié au-delà de la solidarité. L'amitié, c'est rejoindre une communauté où, au cours des années vous avez appris à vous comprendre, avec un langage en commun. C'est quand on est à l'aise même si on a des positions différentes sur certaines questions. C'est même important de maintenir les portes et les fenêtres ouvertes sur ces différences tout en cultivant l'amitié. Je crois qu'à ce stade de ma vie, la politique de l'amitié est très importante, je dirais même que c'est l'élément le plus important de mes positions politiques et de mon féminisme. (Sonia)

Les amis nous aident à nous relaxer et à chanter.

Quand j'ai besoin de relaxation, je vais voir ces amies avec qui je travaille depuis des années - nous prenons une guitare et nous chantons NOS chansons. (Leyla)

Dans les Balkans, les amies viennent d'ailleurs nous apporter leur soutien:

Ce qui nous aidait, c'était les femmes qui venaient d'ailleurs pour nous apporter leur soutien, des femmes qui étaient calmes et objectives. Pas complètement épuisées. (Rachel Wareham)

Et l'amitié peut même vous sauver la vie.

J'ai rencontré Marina au début des années 90 à Moscou. C'était peu de temps après l'effondrement de l'Union Soviétique et il y avait un air d'anticipation qui flottait, une ouverture, un changement en progrès et dans cet espace en mouvance, Marina et ses amies avaient entrepris quelque chose d'étonnant: elles avaient établi la première hotline de crise pour les femmes en Russie.

J'ai téléphoné à Marina il y a environ un an pour avoir des nouvelles et j'ai découvert que le Réseau Anna a maintenant 40 centres pour lutter contre la violence à l'égard des femmes dans toute l'ancienne Union Soviétique.

En échangeant des nouvelles de ces dernières années, Marina m'a raconté une histoire d'amitié:

J'ai travaillé comme une dingue pendant des années, souvent seule. Le travail était stressant et parfois dangereux. En 1994, je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas quand j'ai perdu mon odorat...

Et en 1995, à Beijing, mes amies ont décidé d'agir. Elles m'ont prise à part –elles étaient 16– et m'ont remis un contrat qu'elles avaient rédigé dans lequel je m'engageais à prendre soin de moi-même sous peine de –La punition si je n'honorais pas le contrat– boire une liqueur de riz chinoise tous les matins. C'était amusant.

Mais cela m'a forcée à m'arrêter pour réfléchir à mon besoin de prendre meilleur soin de moi-même.

Nos familles, au sens large du terme, sont nos amies aussi. Quand elles nous soutiennent et soutiennent notre travail, elles sont nos indicateurs, nos attaches. Elles sont là tout au début quand nous nous lançons dans l'activisme, se souvient Rita:

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?

Je n'étais pas exactement enthousiasmée à l'idée de fonder une organisation pour faire le travail dont je rêvais.

Heureusement, mes enfants m'ont encouragée. Leur inaltérable foi en moi était touchante³⁴.

Ils écoutent quand nous avons besoin de parler:

Ma mère a été un vrai pilier pour moi mais avec l'âge je suis de plus en plus inquiète en pensant que je l'accable quand elle a tant à supporter déjà et je veux alléger sa charge, plutôt que l'alourdir. (Zawadi)

Je parle à mon mari, il m'aide. (Leyla)

Je parle à ma sœur Rose. Mon système de soutien chez moi est formidable et m'a aidée à tenir le coup, surtout dans les moments de tristesse que je ressens au contact des femmes avec qui je travaille. (Kaari)

Les crises de larmes

La question des crises de larmes fait écho chez toutes les militantes. Elles se laissent aller seules ou en compagnie, pendant cinq minutes ou des heures. C'est un énorme soulagement.

Au Zimbabwe, Hope note qu'un groupe qui travaille avec les victimes du VIH/SIDA ont même « la salle à larmes ».

À Boulder au Colorado, Trena nous dit:

Quand je suis prête à éclater et ne peux plus tenir, rien n'est mieux qu'une bonne crise de larmes. Il m'est arrivé de rentrer chez moi, de m'asseoir sur le canapé en disant « ne t'inquiète pas, tout va bien, j'ai simplement besoin de décompresser » et je sanglote de 15 à 30 minutes.

Histoire de gants

Pilar reconforte...

Vous voulez savoir comment je gère le stress?

Simple, je sais ce que c'est d'être sans abri et sans emploi dans la vie.

Donc, quelquefois, je réactive mon « programme gants » pour les journalistes.

C'est ma façon personnelle de rembourser mes dettes à ma communauté. J'achète des centaines de paires de gants et quelques grandes boîtes de café fumant. Je passe les gants et les tasses de café à tous les migrants sans papiers qui cherchent du travail. Ce sont des groupes d'hommes (les femmes ne fréquentent pas ces endroits) qui attendent d'être engagés pour travailler. Je viens les voir à six heures du matin pour distribuer les gants et du café. Je discute avec eux aussi, pour leur remonter le moral. Ils viennent tous d'Amérique Centrale ou du Mexique et ne parlent que l'espagnol.

Même si leurs histoires sont déprimantes, elles me redonnent des forces.

L'acte de reconforter quand on en a besoin soi-même peut, en quelque sorte, être un incroyable moyen d'égaliser les situations, cela me décomprime.

Le refus de travailler les week-ends

Charlotte a enfin refusé de travailler les week-ends (la plupart du temps):

On a des moments de clarté.

J'étais épuisée physiquement. J'adore mon travail, mais je me rendais compte que pour mon bien-être physique et mental il me fallait plus de repos. Il y avait si longtemps que je faisais des heures supplémentaires que je me disais que j'avais accumulé un gros crédit à la banque.

J'aurais dû le faire plus tôt. Je me sentais culpabilisée peut-être par des détails, mais pas de manière générale. Mais c'est encore difficile de le faire.

Il y a quelques années, je me suis rendu compte que je devais décider qu'en principe je ne travaillerais pas le samedi pour éviter que le travail n'envahisse complètement ma vie - et à cause de la demande pressante de ma partenaire. J'ai dû admettre que je ne pouvais pas tenir tout le week-end parce que ça m'angoissait; j'ai donc éliminé les samedis pour reprendre tard le dimanche soir.

J'ai établi quelques limites. Certaines ont besoin de limites, et il m'en fallait pour dire que le travail n'avait pas tout mon temps.

Un peu de rire

Jelena est très amusante.

Cinq minutes après avoir grimpé les escaliers de notre petit bureau en bois, elle m'avait à terre en plein fou rire. Souvent c'était quelque chose de bête - comme une « lammie » puante . Quelques fois c'était un peu hardi.

La plupart du temps ce n'était pas du tout, mais alors pas du tout, politiquement correct.

Le rire reconforte les militantes, des grosses farces à l'humour noir ou ironique, nous en avons besoin. C'est de la lumière dans le noir, ça dégage de l'énergie et ouvre de nouvelles perspectives.

Comme un bon orgasme, c'est la relâche qui nous débarrasse du stress accumulé, c'est une célébration de la vie dans toutes sa folie et son absurdité.

Je suis persuadée que nous n'accordons pas assez d'attention à l'amour et à ce qui est amusant car la vie a toujours un côté amusant. (Tina)

Même les survivants des pires violences trouvent des raisons de rire. La vie est plus qu'une cause à défendre... et nous pouvons toutes trouver le temps de rire. (Emily Davis)

L'écriture

Parfois nous mettons tout dans l'écrit, publié ou pas et cela peut prendre plusieurs formes.

Kaari écrit des éditos, des chapitres de livres, des articles. Bisi écrit des poèmes et édite un magazine.

Lutanga Shaba écrit un livre *Les secrets de l'âme d'une femme*³⁵.

Sarala a écrit une lettre:

J'étais déjà énervée. C'était un week-end après le viol et le meurtre d'une femme. Son corps avait été jeté dans une cour d'école. On a trouvé son corps mais on n'a pas pu l'identifier et elle a été enterrée nue par un type de l'hôpital. Nous n'avons même pas pu avoir suffisamment d'information à temps pour son enterrement. J'étais vraiment triste et en rentrant j'ai tout écrit dans une lettre.

Ça m'a aidée. Je ne l'ai montrée à personne pendant longtemps. Je l'ai simplement gardée. Plus tard, quand je savais que mes émotions étaient bien contrôlées, je l'ai montrée à des amis. Des amis proches.

Un changement collectif

Il n'y a pas que les militantes qui ont des moyens de préserver leur bien-être.

Partout de nombreuses organisations activistes ont fait du bien-être une priorité collective et fournissent de très bons exemples de transformation intérieure. En voici quelques uns:

En Afrique du Sud, grâce à Lesley Ann Foster, le Centre de soutien pour les femmes Masimanyane a engagé une masseuse pour les femmes qui s'occupent de questions de violence.

Claudia Samayoá décrit comment l'Unité pour la protection des défenseurs des droits humains, le Mouvement pour les droits humains au Guatemala, reconnaît qu'il est grand temps de changer:

Après plusieurs années de soutien pour les défenseurs des droits humains victimes d'attaques que nous subissions également nous-mêmes sans support psychologique, certains d'entre nous n'ont pas tenu le coup. Nous reconnaissons ces symptômes nous-mêmes. Comme nous étions une toute petite unité, nous ressentions indirectement le stress qui les accablait en plus de nos propres traumatismes et c'est ce qui nous a fait décider d'agir.

Une solution à plusieurs niveaux a été conçue pour l'Unité et ceux qui travaillent dans sa périphérie, qui pourrait traiter le stress individuellement et en équipe:

- ***Thérapie psychiatrique:*** une thérapie en 10 séances avec un professionnel de la psychiatrie ayant aussi une connaissance des questions de violence politique et des traumatismes. Deux membres de l'unité ont bénéficié de ce service avec trois défenseurs. Il a été difficile d'inclure

deux des défenseurs dans ce programme qui exige de la discipline et du temps que les défenseurs n'ont généralement pas.

- **Supervision et pratique:** *une séance de trois heures par mois pour analyser le traitement d'un cas, nos réactions et nos sentiments réciproques. Cela aide à identifier les améliorations qui s'imposent.*
- **Le groupe self help:** *une séance de quatre heures par mois pour essayer divers exercices de relaxation et de moyens de se libérer du stress, l'objectif étant d'adopter une ou deux de ces formules et de l'utiliser régulièrement.*

Bisi Adeleye-Fayemi m'a parlé du Fonds de développement des femmes africaines (AWDF) au Ghana qui a établi une politique de préservation du bien-être³⁶:

AWDF soutient le mouvement des femmes africaines par des dons et des programmes de formation. Le Fonds a également pour mission de promouvoir et d'encourager le développement de leadership chez les femmes. Afin de réaliser ces objectifs de manière efficace, nous pratiquons ce que nous prêchons pour assurer que les organisations qui font vivre le mouvement des femmes restent saines et durables. Cette tâche commence avec les individus qui les animent. Voici quelques moyens qui sont utilisés par l'AWDF pour promouvoir une culture de féminisme, de bien-être et de santé.

- **Des horaires flexibles pour tout le personnel.** *L'AWDF a un personnel entièrement féminin et certains membres sont mères de jeunes enfants. La flexibilité des horaires est essentielle dans ce contexte.*
- **Tout le personnel a droit à une période sabbatique rémunérée de trois mois** *tous les trois ans d'ancienneté.*
- **L'AWDF verse statutairement des contributions** *à la caisse de retraite du personnel. Il y a aussi une indemnité de séparation pour le personnel, calculée en fonction des années de service.*
- **Il y a un budget pour des soins médicaux du personnel** *avec un plafond pour chaque membre.*
- **Lorsque le personnel fait des heures supplémentaires** *pendant de longues missions, il a droit à un temps de compensation dont il peut bénéficier à son retour, par exemple, 1 jour par semaine d'absence, deux jours pour deux semaines, etc.*
- **Il y a un budget de bien-être du personnel.** *Il peut être utilisé pour préserver sa santé et comprend, par exemple, des séances de fitness, des programmes pour gérer le stress, etc. Actuellement, le personnel a décidé de grouper les ressources auxquelles ce budget leur donne droit pour engager les services d'un moniteur personnel qui vient au bureau pour travailler en groupe ou individuellement quand c'est nécessaire.*

- *L'AWDF a une « **Secrétaire sociale** » qui a la responsabilité de surveiller les anniversaires qui sont fêtés par un déjeuner, un gâteau et une période de relaxation.*
- *L'AWDF a **rédigé et affiché ses principes et ses valeurs**. Ceux-ci sont discutés régulièrement au sein de l'organisation pour assurer que tout le monde y adhère, et en particulier les nouvelles recrues du personnel et du conseil.*
- *De manière générale, nous essayons de promouvoir un **espace de sécurité pour les femmes**, où elles peuvent travailler dur, bien s'amuser, danser et profiter de la révolution!*

Nous devons discuter...

Jusqu'à présent nous avons réussi à parler de tous les sujets brûlants : le sexe, la trahison, la religion, l'argent.

Une dernière chose: je sais que nous devons parler de l'alcool.

Beaucoup de militantes ne boivent pas du tout, souvent, celles qui boivent ne dépassent pas un verre ou deux de vin pour se décontracter, c'est tout.

Je bois. Pas beaucoup, mais je prends certainement un verre de vin après une journée rude au bureau. J'ai fait des progrès et suis capable de reconnaître que c'est une béquille. Mais je continue parfois...

Pour d'autres c'est leur seul salut. C'est leur seul moyen de se relaxer afin de ne rien sentir, que le vide; ou leur seul moyen de sentir quelque chose, n'importe quoi; pour arriver à dormir, à avoir une relation sexuelle, à danser.

J'en ai assez dit et peut-être ne devrions-nous pas en parler ici.

Mais nous devons en parler quelque part.

ET ENSUITE

Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

C'est une expression qui m'a toujours inquiétée. Elle est à la fois bête et alarmante mais elle me revient toujours quand je pose des questions sur la suite des événements.

Notre manière de travailler depuis des générations ne marche plus...Alors, que faire?

Mais, une question plus importante est de savoir si l'adoption de nouvelles méthodes de travail implique que nous devons renier tous ce que nous avons fait jusqu'à présent. Est-ce que ça veut dire que nous étions sur une mauvaise piste et que la nouvelle est la bonne ?

Je pense beaucoup à tout cela.

Évidemment, la réponse est exactement le contraire.

La suite implique que nous devons célébrer le passé, ce que nous avons fait - tout. Nos succès, nos pertes, tout ce qui était bon et glorieux - et tout ce qui était moyen.

Il s'agit alors de nous positionner pour l'étape suivante; nous pouvons en faire plus et mieux.

Mais nous devons commencer par en faire moins et nous engager dans la « *difficile voie de l'arrêt* », comme dit une militante.

C'est à ce moment-là que nous pourrons reconnaître que la culture actuelle de l'activisme doit changer. Nous l'avons créée, nous l'avons réalisée et nous pouvons la modifier: c'est notre choix.

Voici ce que nous devrions faire:

- *Commencer par en parler* et y consacrer le temps et les ressources nécessaires, en nous engageant à faire du bien-être un sujet de discussion.
- Explorer, développer et mettre en œuvre un éventail *d'initiatives expérimentales visant à soutenir le bien-être*.
- Changer radicalement *nos relations avec les bailleurs de fonds* et nos méthodes de financement.
- Discuter les stratégies qui pourraient *promouvoir ces idées*.

Commençons par en parler

If faut en premier nous conscientiser. Nous devons préparer cet environnement dans une nouvelle perspective de nous-mêmes. (Rita)

Il faut d'abord que les organisations féminines acceptent la notion que la santé physique et mentale des militantes est cruciale. C'est une priorité et il faut le reconnaître. (Čarna)

Commençons donc à en parler. Mais pas par hasard, pendant les pauses de conférences ou dans de brefs courriels, ou au bureau, à trois heures du matin, en larmes, au cours d'appels téléphoniques à des amis dans un autre fuseau horaire.

Non, il faut que ce soit délibérément, en mettant le bien-être tout en haut de l'ordre du jour.

Nous devons insuffler autant d'énergie aux moyens de préserver notre bien-être, notre santé et notre sécurité qu'à notre travail quotidien et enfin donner de la visibilité à ce qui nous est intime.

Évidemment cela nécessite des ressources. Si nous ne faisons pas une priorité de notre bien-être, il sera remis au rancart, parce que nous ne sommes pas à l'aise pour en parler et que cela exige un changement radical de nous-mêmes et de notre culture.

Comment s'y prendre?

Voici des pistes:

- ***En nous demandant*** ce que signifie notre bien-être dans le contexte de notre engagement activiste; que devons-nous faire pour établir l'équilibre dans notre vie et pour vraiment prendre le temps d'écouter. Cela implique un changement et les changements sont pénibles et angoissants.
- En réservant réellement du temps dans ***notre propre organisation*** pour

- nous asseoir et parler véritablement ensemble des changements à prévoir.
- En allouant le temps nécessaire aux discussions sur tous les aspects du bien-être dans *autant de réunions différentes que nécessaire*.
 - En *organisant des rencontres internationales, régionales et nationales* pour discuter les divers aspects du bien-être, de la culture et des moyens de progresser, dans de beaux sites et sans emplois du temps chargés.

Commençons par nous-mêmes, par nos propres réseaux, par les fonds de financement pour femmes, par les organisations féminines et impliquons ensuite d'autres partenaires activistes et les donateurs qui nous appuient.

Au-delà de l'activisme

Il est important d'élargir ces débats au-delà de nos cercles et de toucher les autres mouvements de lutte pour la justice sociale. Les militantes de l'environnement, du droit à la terre de l'anti-racisme ont toutes des problèmes d'endurance et de durabilité. Nous avons beaucoup plus de choses en commun que nous ne le pensons.

Et cela nous amène à la question du rôle des hommes dans les milieux activistes.

Une grande partie de ce livre cible tout particulièrement les expériences des femmes, des transgenres et des intersexes et beaucoup de leurs difficultés sont étroitement liées à leurs expériences de la discrimination fondée sur le genre. Mais nous espérons que les hommes militants se retrouveront quand même aussi dans ces récits.

Les hommes qui luttent pour la justice sociale ont aussi besoin d'explorer les problèmes qu'ils partagent avec tous les autres militants au même titre que ceux qui sont spécifiques à leur sexe.

Je ne sais trop comment créer cet espace de parole qui nous est commun, mais je suis persuadée qu'il est possible de le rechercher ensemble.

Le droit à la sécurité et au bien-être

Enfin nous devons nous mettre à considérer que la possibilité de travailler dans un cadre sain, sûr, équilibré et durable est **un droit et non une faveur qu'on nous accorde**.

Comme le souligne Julie de Rivero dans son explication de la *Déclaration de l'ONU sur les Défenseurs des Droits de l'Homme*:

La Déclaration reflète un changement des manières de concevoir les droits et les défenseurs de ces droits.

La notion traditionnelle était que les militants des droits humains devaient se préparer à être martyr pour la cause. Ce n'est plus le cas et ne doit pas l'être. Nous devons tous revendiquer nos droits et les défenseurs de ces droits n'en sont pas exclus³⁷:

Mary Jane va encore plus loin dans ses recommandations pour continuer la lutte:

Nous devons inscrire nos inquiétudes concernant le manque de ressources, les violences et les traumatismes subis et l'insécurité personnelle en termes de droits, des droits que nous avons le droit de revendiquer en tant que défenseurs de ces droits et non pas comme des faveurs que nous réclamons en contre partie de la valeur du travail que nous faisons pour promouvoir les droits humains.

Nous devons continuer à interpeller les normes qui régissent les droits humains, comme les femmes et les autres mouvements l'ont si bien fait, de manière à y intégrer un principe fondamental de bien-être essentiel à la « dignité » prônée par tous les droits humains.

Nous devons trouver moyen de réinterpréter La Déclaration sur les Défenseurs des Droits de l'Homme qui demeure à ce jour le seul instrument de protection des militants; nous devons lui insuffler « l'éthique féministe de soin et de bien-être » dont parle Lepa et proposer des programmes concrets –non pas sporadiques– visant nos besoins réels afin de changer notre statut de victimes d'exploitation.

Dans son introduction au manuel *Soins de soi et autodéfense pour militantes*, Alejandra Sardá nous suggère même de produire notre propre convention - et d'y adhérer, sur les « Droits du corps et de l'âme des militantes »³⁸:

Un atout particulier de ce manuel est qu'il parle de réalités qui ne sont presque jamais comprises, comme par exemple la distance qui existe entre notre discours sur les droits humains, la justice sociale et la réalité des normes appliquées par nos organisations dans le cadre de notre travail. Il est impératif que nous arrivions à nous reconnaître en tant que travailleurs avec des droits et des devoirs, au même titre que les enseignantes, les infirmières, entre autres, qui ont déjà établi ce principe. Libérons nous,

À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser?

une fois pour toutes, de la notion du « sacrifice militant » qui ne sert qu'à justifier une violence qui ne serait jamais de mise dans une usine ou un atelier mais que nous subissons tous les jours au sein des ONG, des collectifs et autres groupes.

Il y a quelques semaines, lors d'un séminaire sur défenseuses des droits humains des femmes, au Mexique, Celsa, une incroyable militante de l'environnement déclara, faisant référence aux femmes qui ne savent pas s'occuper de leurs outils de travail les plus intimes, « nous violons nous-mêmes nos propres droits ».

Ce manuel pourrait servir de base au développement d'une « Convention sur le corps et l'âme des militantes » que chacune devrait s'engager personnellement à respecter.

Être bien³⁹

Voici maintenant le mode d'emploi.

Angelika Arutyunova n'a aucun doute sur la manière de changer sa mentalité:

Une totale solidarité, c'est le seul moyen d'arriver à un activisme durable.

Beaucoup d'entre nous sont d'accord.

De tous les sujets que nous avons abordés au cours de nos conversations, de loin le plus important touche à notre relation avec nous-même. Staša l'exprime bien:

S'occuper des autres est formidable, mais le sacrifice de soi ne peut pas durer.

J'apprends maintenant à établir des limites et un équilibre, entre moi et les autres. Le « moi » est important aussi. Je ne dois pas être injuste avec moi-même. S'occuper de soi est bénéfique aux autres.

Prendre soin de moi-même est aussi important que prendre soin des autres et cela se traduit par le temps qu'on prend à écouter de la musique, à marcher sur la plage, à faire du yoga. Quand j'écoute de la musique tous les jours au même moment, je prends soin de moi.

Viennent ensuite nos relations avec les autres, comment nous connecter, nous sou-

tenir réciproquement, ou, au contraire, comment nous faisons-nous du mal parfois, comment nous rejetons-nous. Pour résoudre ces problèmes, rien n'est plus efficace qu'une solide et honnête solidarité, et rien n'est plus nocif que l'isolement ou la trahison.

Rachel nous rappelle que ce sont parfois *nos propres organisations* qui sont les premières à nous tourner le dos quand nous en avons le plus besoin:

L'épuisement total est considéré comme une insulte par certaines organisations, une « preuve » d'incompétence à gérer le travail, une preuve que nous ne sommes « pas à la hauteur », ou que nous ne savons pas établir des limites personnelles...

Cela nous laisse seules faces aux questions les plus difficiles à résoudre:

Qui nous avertis quand on en fait trop? Où aller après, au-delà de l'activisme, quand notre propre identité y est inextricablement liée? Où pouvons-nous retrouver la paix?

Comment alors pratiquer cette solidarité, parce que, comme nous l'explique Rakhee:

On ne peut pas dire tout simplement « prends soin de toi ». Il faut établir la confiance et une vraie empathie. Il faut aller au-delà des mots et le démontrer.

Comment faire preuve de solidarité?

Explorons un éventail d'idées et d'initiatives et testons-les, tout en tenant compte, comme nous le rappelle Anissa Hélié, que notre manière d'accorder de l'aide est intimement contextuelle et culturelle.

Après, choisissons quelques unes des idées dans le menu qui suit afin de les faire vivre, de leur donner de l'énergie et des ressources.

Faire de la lumière

L'un des pires obstacles au bien-être et à la sécurité des militantes est le fait que les problèmes ne sont pas reconnus - dans leur propre pays et à travers le monde.

C'est souvent *délibérément* que les gouvernements et les organisations internationales restent aveugles aux militantes. C'est une stratégie qui permet de les faire disparaître physiquement: de les arrêter, de les intimider de les exécuter.

Le silence est un puissant outil d'opposition.

L'invisibilité des militantes est inhérente aux régimes qui oppriment les femmes et selon Mary Jane, c'est un phénomène *structurel*:

Pour moi, ce livre est un important rappel des causes profondes et structurelles qui ont contribué à l'établissement, au maintien et au renforcement d'une ignorance délibérée et de la dévalorisation des défenseuses des droits des femmes et de leur travail. Ces causes imprègnent les récits des militantes. Elles parlent, par exemple, du système patriarcal qui sous-tend l'auto exploitation des femmes et leur manque d'appréciation de la société pour leurs contributions et leur existence. Cela conduit au peu de cas qu'elles font elle-même de leur « soi » et à la création d'un système binaire de genre qui nie la réalité d'autres identités sexuelles; et enfin à l'incroyable violence que bien des femmes subissent ou dont elles sont témoin. C'est ce qui donne de la crédibilité à leurs histoires.

Notre réponse doit être forte et claire.

Les militantes doivent être reconnues pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles font, pour leur courage individuel et collectif, pour leur détermination, leur passion, pour les changements monumentaux qu'elles ont déjà accomplis et pour ceux qu'elles préparent.

Il existe de nombreux moyens de mettre l'activisme en lumière, en voici au moins deux:

- **Accroître partout l'information sur les militantes et leur travail**

On écrit si peu sur elles. Il faut que ça change. Nous devons en savoir beaucoup plus sur l'activisme - ses succès, ses obstacles, ses stratégies, sur ses aspects personnels et politiques. Cette information doit provenir en premier lieu, et principalement, des militantes elles-mêmes. Il faut donc faire un effort délibéré *pour accroître les possibilités de repos et de réflexion pour militantes afin qu'elles puissent écrire leurs expériences*. Cela peut se faire au sein des milieux académiques, lors de retraites ou avec des dons accordés pour qu'elles puissent le faire dans leur pays ou région d'origine.

- **Promouvoir les rencontres d'activistes**

Elles ont besoin d'espace pour fêter ensemble, individuellement et collectivement, leurs succès et leurs changements, pour organiser leurs réseaux et pour se reposer. Beaucoup parlent encore de Kvina et de la conférence du dixième anniversaire de Kvina à Dubrovnik en 2003 car ce fut une rare occasion de faire la fête et de se relaxer après tant d'années de travail dans les zones de combat. Il faut donc promouvoir les conférences, les rencontres, les réunions, quelqu'en soit le format choisis car ce sont des endroits sécurisés où elles peuvent enfin être reconnues, se ressourcer et partager leurs stratégies, et surtout, trouver le temps de s'écouter entre elles.

Trouver leur propre rythme ensemble

La spiritualité, dans ses multiples formes, permet à beaucoup d'entre nous de tenir. Sortons donc ce mot du placard et disons ouvertement comment nous l'intégrons dans nos vies, parlons de ce qui marche et mettons le reste de côté. Zawadi, par exemple, parlait beaucoup de mettre la notion de durabilité au cœur de notre vie quotidienne en institutionnalisant les pratiques contemplatives dans nos organisations. Elle a entamé la liste ci-dessous. Pourquoi ne pas la compléter?

- Prendre cinq minutes par jour pour boire un verre d'eau, méditer, s'étirer ou faire ce qui semble logique.
- Créer un espace à l'intérieur ou à l'extérieur du bureau (si possible) pour un moment paisible de réflexion.
- Réserver au moins un jour de la retraite annuelle du personnel (si cela s'avère approprié) pour se reposer et se ressourcer.
- Lors des réunions du personnel, accorder à chacune cinq minutes pour partager ses pensées (pour exposer des défis personnels ou professionnels, des succès, des récits, des chansons, des blagues, etc.).
- Lever des fonds pour le bien-être du personnel - qui pourraient par exemple fixer un budget individuel de bien-être couvrant des massages ou autres thérapies, des séances de reiki, ou ce que chacune désire).

Bouées de sauvetage et téléphones d'urgence

Certaines organisations passent énormément de temps à écouter, à offrir un support individuel aux militantes et, comme nous l'explique Rakhee, cela demande beaucoup de temps et c'est très important:

Dans le cas de la guerre récente au Liban, nous étions sur place tous les jours à communiquer avec les militants pour maintenir un contact qui était leur bouée de sauvetage, leur seul moyen de se relier au monde extérieur, de s'assurer que partout des gens les soutenaient: des partenaires au Nigeria, en Égypte, en Afghanistan - tous leur faisaient parvenir des messages.

Ces messages étaient des phares d'espoir pour eux et les aidaient aussi à penser au long terme. C'est ainsi, par ces efforts intensifs, quotidiens, qui prenaient beaucoup de temps, que nous arrivions à les soutenir. Ces messages que nous envoyions étaient un témoignage de partenariat et de solidarité, une preuve que nous étions concernées. Ces connexions quotidiennes par téléphone ou par courriel instantanés étaient la représentation des liens qui nous unissaient.

Il est essentiel de se focaliser sur les activistes autant que sur l'activisme.

Maintenant les militantes communiquent entre-elles autant que possible, mais cela ne suffit pas car nous ne pouvons joindre que celles qui ont accès aux moyens de communication et qui bénéficient d'un service d'électricité sans coupures.

Pour les organisations qui supportent les activistes –financièrement, promotionnellement ou par des programmes de formation– ce genre de communication, pourtant vital, est trop souvent secondaire. Les décisions de faire cet appel à minuit, ou d'envoyer ce courriel pour garder le contact avec des collègues en difficulté sont laissées à l'appréciation individuelle du personnel.

C'est en parlant et en partageant ses expériences que nous pouvons réfléchir et apprendre, comme dit Pilar:

Je ne suis pas un traitement de texte passif, j'ai besoin d'une oreille pour m'écouter et il est essentiel que je parle à des amis, c'est la seule façon d'arriver à résoudre des problèmes et à développer des stratégies.

Quand les militantes perdent l'espoir, se sentent isolées, menacées, angoissées, il n'existe aucune structure vers laquelle elles peuvent se tourner pour recevoir des conseils ou simplement pour parler, le résultat est qu'elles n'ont pas de possibilités de réfléchir et d'élaborer des solutions qui rétablissent leur sécurité, ou les aident à développer l'étape suivante d'une campagne. Il n'y a rien pour leur rappeler que leur travail est apprécié et qu'elles le sont aussi.

Il faut que ça change.

Ariane suggère la création d'un numéro d'urgence, un SOS pour activistes qui sont isolées, surtout dans les zones de conflit.

Il faut s'assurer que les militantes - surtout celles qui sont isolées dans les zones de conflit - ne soient pas seules. La possibilité qu'ont Julienne et mes amies en Afghanistan de m'appeler a une importance primordiale.

Elles ont besoin de quelqu'un qui puissent faire preuve de commisération. Elles ont besoin de parler, et pas à des bureaucrates, mais à quelqu'un qui les aime et qui est concerné par leur sort. C'est TRÈS important.

Il faut créer une ligne SOS pour militantes.

C'est une excellente idée, alors...

- Pourquoi ne pas établir des numéros d'appel SOS, soit au sein des organisations, soit séparément, par le biais d'une nouvelle organisation⁴⁰. Il faut faire preuve de créativité - utiliser Skype ou GoogleTalk, par exemple. Les numéros d'urgence, soit par Internet, soit par des appareils fixes, ne doivent pas obligatoirement être limité physiquement à un seul lieu géographique. Il peut y avoir des groupes virtuels de militants partout, à partir de leurs domiciles. Les plus âgés, qui commencent à limiter leurs activités et à se préparer à la retraite peuvent être particulièrement intéressés; On peut prévoir des spécialistes de référence pour traiter les cas de traumatisme ou pour offrir des conseils sur des questions de bien-être ou de santé (voir ci-après).
- Si une organisation est spécialisée dans le soutien des militantes dans des zones de combat, il faut que les activités de conseil et de support humain soient *un élément prioritaire du budget de l'organisation explicitement défini*. Il faut tirer des leçons des organisations qui font des contacts humains continus une priorité et trouver ce qui fonctionne.

Guérir

Il est impossible pour beaucoup de militantes d'obtenir les soins nécessaires quand elles sont malades, ont eu un accident ou ont été attaquées, quant aux soins préventifs, n'en parlons même pas. C'est parfois une question d'accessibilité dans les régions où le système de santé a été détruit, comme au Darfour, ou en Tchétchénie. Parfois, d'excellents services sont disponibles, mais limités à ceux qui peuvent en payer le prix, comme aux États-Unis. Ou encore même quand il y a des professionnels de santé, ils ne comprennent pas vos symptômes –insomnie, maux de tête, nausée– et dispensent quelques comprimés avant de vous renvoyer chez vous.

Il arrive aussi qu'appeler à l'aide puisse vous mettre, ainsi que votre famille, en danger, comme à Aceh, au Zimbabwe, en Birmanie ou que les systèmes de santé

du gouvernement refusent de vous soigner, peuvent vous dénoncer, et que la police vous jettes en prison où ils vous regardent perdre votre bébé:

Irene est devenue membre d'une organisation de droits humains Femmes du Zimbabwe Debout (Women of Zimbabwe Arise (WOZA)). Suite à sa participation à des manifestations pacifiques, elle a été arrêtée au moins huit fois. Lors de sa détention, elle a été frappée à l'abdomen pendant sa grossesse, le refus de soins médicaux a conduit à une fausse couche⁴¹.

Les militantes ont *droit* aux soins de santé. Nous ne pouvons pas inventer ce qui n'existe pas, mais nous pouvons établir des priorités :

- En **traitant le déni des soins de santé dans le cadre de violations des droits humains** et en assurant que l'accessibilité aux soins de santé fasse partie de nos campagnes de conscientisation.
- En établissant un **réseau multidisciplinaire de soins de santé** (médecins, psychothérapeutes, guérisseurs et leaders spirituels) qui travaillent avec nous:
 - afin d'**assurer la disponibilité d'informations et de conseils** sur les questions de santé - par Internet, par des services téléphoniques de référence;
 - en organisant des **équipes mobiles et multidisciplinaires ciblant les régions reculées** pour procéder à des examens médicaux et dispenser une éducation en matière de santé.
- En **élaborant un guide de base pour le maintien de la santé pour activistes** qui⁴²
 - présente les diverses méthodes utilisées par les activistes pour rester en bonne santé;
 - examine les méthodes provenant d'une variété de cultures et croyances;
 - établit des liens avec le mouvement d'activisme spirituel qui est entrain de croître;
 - construit à partir des travaux de groupes tels que Capacitar.
- En intégrant les **questions de bien-être, de consultations et d'examens médicaux réguliers dans les programmes des réunions locales, régionales et internationales**, en particulier pour ceux qui travaillent dans le cadre du VIH/SIDA, des handicaps et du cancer.
 - assurer la présence de guérisseurs dans les réunions de militantes;
 - assurer que l'ordre du jour réserve suffisamment de temps pour les questions de santé et de bien-être et pour un temps libre de parole pour les participants qui ne devraient pas avoir à sacrifier leur temps de repos ou de repas pour s'exprimer;
 - il faut s'attendre à découvrir un problème suffisamment sérieux lors de ce processus pour avoir à le référer au service de santé local et/ou à organiser un transport.

Traitement inégal

La santé des militantes peut aussi souffrir des conséquences du manque d'intérêt des organisations internationales pour leur bien-être, nous rappelle Julia Greenberg:

La communauté internationale peut être la source d'un énorme stress pour les activistes séropositifs. Ceux qui sont de bons orateurs sont accaparés par les internationaux pour faire de la promotion et bien qu'ils bénéficient et reçoivent une excellente visibilité, il n'y a jamais de suivi en terme de soutien lorsqu'ils rentrent chez eux et veulent créer leur propres organisations, ou pour des activités de promotion locale ou nationale. Si les bailleurs de fonds continuent à instrumentaliser ainsi les activistes, ils devraient être conscients que le plaisir du voyage n'est pas un dédommagement suffisant.

Les femmes activistes qui sont séropositives sont invitées ici et là sans qu'on se préoccupe de leur bien-être et c'est devenue une réelle industrie au point où, lors des conférences internationales sur le SIDA, on trouve ces espaces symboliques pour massages et repos. C'est également le cas pour les conférences sur les femmes où il n'y a pas de place réservée pour les femmes séropositives qui n'ont même pas la reconnaissance qu'elles méritent.

- **En créant un fonds de bien-être** pour aider les militantes en cas de maladie, de décès, de deuil. Il serait utile que ces fonds soient gérés au niveau régional, soit par des fondations indépendantes ou par des fonds régionaux pour les femmes.
- **En établissant globalement des réseaux de retraites pour activistes.** Il y a très peu d'endroits dans le monde où elles peuvent venir se ressourcer. Il en faut davantage. On pourrait commencer par réunir tous ceux qui gèrent déjà les retraites existantes ou d'autres espaces sécurisées tels que les systèmes de bourses en milieu universitaire, les responsables des réseaux de réadaptation pour victimes de torture⁴³. Il faut examiner les modèles qui existent et qui ont fait leurs preuves dans une variété de contextes et de sociétés. Il faut ensuite investir dans leur support et en créer d'autres.
- **Célébration de la vie.** Aucune militante ne peut affronter la maladie et la mort seule. Être solidaire signifie se soutenir les unes les autres, où que nous en soyons dans ce voyage sur terre. Voici comment⁴⁴:
 - engagez-vous à honorer et à entourer de joie les militantes victimes d'une maladie mortelle. Notre appréciation, notre temps et notre amour sont autant de cadeaux que nous pouvons offrir;

- soutenez activement les collègues et leur famille qui sont en deuil. Dites-leur ce qu'ils veulent entendre, participez aux rituels, aux cérémonies, aux célébrations de la vie - faites tout ce qui vous semble approprié.

Une couverture de sécurité

Nous espérons toutes vieillir un jour. Déjà, à 52 ans, je commence à me rendre compte de ce qu'est vieillir sans sécurité financière. On s'aperçoit alors de tout ce que l'on a dû abandonner en vieillissant.

Il faudrait établir un fonds et des maisons de retraite pour activistes.

Ce sont des choses qui seront particulièrement importantes à la génération actuelle de responsables financiers tardifs. La planification des finances n'entrait pas en ligne de compte dans mon activisme ni dans ma vie familiale, et il me faut donc faire preuve de créativité. (Pilar)

Beaucoup de militantes plus âgées ont peu de sécurité financière lorsqu'elles se trouvent face à la retraite. Et ce sera aussi le cas des jeunes et des moins jeunes. L'établissement d'une couverture de sécurité n'est pas une priorité uniquement pour les activistes à la retraite, c'est une priorité pour toutes.

Par où commencer?

Les auteurs de WISE avaient une bonne idée en parlant de la nécessité d'impliquer des **conseillers financiers** pour discuter de planning financier en général et cela m'a fait réaliser que nous sommes très bonnes à faire certaines choses mais manquons totalement d'expertise pour d'autres.

Parlons donc aux experts pour voir comment nous pouvons financer un filet de sécurité global, pour, entre autres:

- Les pensions
- L'éducation adulte
- Les systèmes d'assurance santé
- Des salaires convenables et des bénéfices sociaux

Il faudrait inclure ces éléments dans la partie du budget couverte par des contributions extérieures. Il se pourrait, toutefois, que des fonds internationaux, nationaux et régionaux et une variété de régimes différents soient nécessaires. Par exemple, dans certains pays, des accords pourraient être passés avec des banques pour subventionner les études des activistes.

Il faut examiner à qui nous devons nous adresser pour établir ces couvertures de sécurité et voir comment d'autres secteurs semblables au notre y sont parvenus. Le Trust Rory Peck, dont le siège est en Grande Bretagne, a développé des régimes d'assurance couvrant la santé et la formation sécuritaire des journalistes indépendants⁴⁵. Certaines institutions d'aide ont aussi lentement standardisé quelques systèmes - People in Aid pourrait fournir une bonne base de départ⁴⁶. Aux États-Unis, l'Alliance nationale d'organisateur (National Organizers Alliance) a établi des régimes de pension pour des organisations qui s'occupent de justice sociale, économique, environnementale et raciale⁴⁷.

Enfin, il faut aussi penser aux activistes pour qui une couverture de sécurité ne suffira pas...

Respecter et protéger

Que faire quand c'est trop tard?

J'ai posé la question à Susan un jour. Que faire pour aider les militantes qui ont déjà trop souffert, qui sont totalement épuisées, ou qui ont survécu une extrême violence? Comment les aider à reprendre le travail?

Susan a répondu: *«On n'arrive pas à leur faire reprendre le travail, ce n'est pas non plus l'objectif. Il faut trouver moyen de les en sortir, de les sécuriser. Ensuite, on les respecte et on les protège».*

Point final!

Dans certains cas, cela implique une aide physique au transport vers un lieu sûr où elles peuvent se reposer, provisoirement, ou de manière permanente.

C'est le travail de certaines organisations qui essaient de transporter les militantes à l'extérieur de leur pays. Elles sont rares.

Le problème est qu'il y a peu de lieux disponibles permettant aux militantes de se remettre et se reposer une fois qu'elles sont hors de danger immédiat. Pour accéder aux soins qu'il leur faut, elles pourraient d'abord avoir à choisir leur méthode de guérison: seules, entourées de sable blanc et du son des vagues, ou avec d'autres activistes.

Il est temps de créer ces espaces, si nous ne le faisons pas, personne ne le fera.

... Enfin en sécurité

- Créer **des lieux sûrs pour les militantes** qui doivent se remettre d'expériences extrêmes. Cela pourrait prendre la forme de centres de guérison, ou de maisons sécurisées qui pourraient être conçues comme les retraites énumérées ci-dessus (voir ces recommandations).
- Lier ces initiatives à d'autres avec la présence de spécialistes et professionnels de la santé physique et mentale, des guérisseurs qui pourraient favoriser le rétablissement.
- Il y a partout des groupes d'activistes qui aident les survivants de violences, nous devrions voir s'ils ne pourraient pas aussi s'occuper des survivantes de l'activisme.
- Renforcer les liens avec des groupes comme l'*Organisation mondiale contre la torture* et Le réseau du *Conseil International pour la réhabilitation des victimes de torture* afin de discuter de moyens concrets d'aide aux militantes qui ont survécu des formes extrêmes de violence et de torture.

Changer nos méthodes de financement

Les financiers des droits humains

Nous devons personifier le changement que nous voulons voir s'opérer.

Il faut commencer avec ces organisations dont la seule raison d'être est d'aider les activistes à défendre les droits humains des autres. Cela comprend, entre autres, les fonds internationaux et nationaux pour les femmes et les organisations qui financent la lutte pour le respect des droits humains.

Elles auront le plus grand mal du monde à montrer le chemin qui mène à un activisme durable.

Parce qu'elles sont des activistes elles mêmes, elles devront examiner tout d'abord leur propre culture afin de voir ce qui leur procurerait de l'harmonie et un bien être intérieur, dit Tina:

Les membres de l'International Network for Women's Funds n'ont, pour la plupart, aucune pension ou autres bénéfices sociaux, malgré le fait qu'elles ont des journées consacrées à leur bien être, surtout en Amérique centrale. C'est l'un des problèmes que nous avons identifié.

Un bon nombre de fonds pour les femmes n'ont pas assez d'argent pour survivre un an, et il y a tant de groupes qu'elles doivent supporter. Pour chaque don il y a tellement de demandes que leur bien-être ne peut pas figurer sur leur radar car leur Conseil leur dirait simplement, payez-vous votre propre pension: il s'agit de savoir comment on peut se permettre ce luxe et on finit par conclure qu'on verra l'an prochain...

Qu'il s'agisse de changer les structures de paiement, de prendre plus de congés, d'introduire des pratiques de contemplation ou de danser le vendredi après midi (comme Nagarik Aawaz au Népal et l'Urgent Action Fund au États-Unis), cela doit absolument se réaliser.

Parce que l'étape suivante changera radicalement leur manière de financer leurs activités. Emma l'a très bien exprimé en parlant de l'éthique des donateurs:

Ce que nous, donateurs, faisons entre autre, c'est abuser des activistes. Quand nous accordons des fonds nous n'y incluons pas les assurances santé, les bénéfices sociaux, etc. De toutes manières les activistes travaillent trop et après elles n'ont même pas de sécurité quand elles ont un pépin de santé ou quand elles vieillissent.

C'est un très gros problème et c'est une question d'éthique.

Pour des raisons d'éthiques, nous bailleurs de fonds, devons trouver un moyen d'inclure dans nos stratégies de soutien le repos et la récréation. Nous devons créer des espaces pour la création de réseaux, mais qu'ils ne soient pas surchargés de travail.

Il est difficile pour les militantes de prendre des vacances - nous avons une grande part de responsabilité quand nous voyons des militantes à la limite de l'épuisement. Comment leur suggérer de partir se reposer? C'est difficile, mais nous devons essayer.

Nous pouvons servir d'exemple en disant « moi aussi j'en ai besoin, autrement je ne tiendrai pas ».

Cela implique non seulement le financement de tout l'éventail de soutien au bien être et à la sécurité qui est intrinsèquement lié à la notion de durabilité, mais il faut aussi assurer que chaque étape du financement soit aussi, autant que possible, durable, il faut des fonds pour plusieurs années, versés rapidement et flexibles.

Exactement comme la plupart de ces donateurs pour la promotion des droits humains aimeraient que leurs propres bailleurs de fonds se comportent.

Ainsi, afin de financer les activistes de manière durable, les donateurs auront peut-être aussi à *modifier comment ils sont eux-mêmes financés*.

Il faut le demander

Comment effectuer ces changements?

Lepa, Čarna et Rachel ont toutes donné la même réponse:

Une fois que la décision de promouvoir l'éthique du soin est prise, il faut inclure cet élément dans le budget, le calendrier et les ressources de l'organisation. Cela veut dire que la santé mentale des travailleuses/activistes est intégrée dans la planification des stratégies, des propositions de projets et des rapports d'activités, y compris dans les demandes de fonds de l'organisation ⁴⁸. (Lepa)

Une fois que nous avons reconnu que la santé physique et mentale est une question cruciale, nous avons alors besoin de prendre des décisions ... concernant son inclusion dans tous les budgets et les plannings de stratégies. (Čarna)

Nous devons inclure l'assurance médicale et sociale ainsi que les pensions (ou l'équivalent) aux lignes traditionnelles du financement des dépenses des ONG par les donateurs.

Par exemple, GTZ paie un salaire supplémentaire annuel pour son personnel local parce qu'il n'existe aucun régime national médical, social ou de retraite en Afghanistan. Mais si GTZ finance les dépenses courantes d'une ONG, nous n'y mettons rien.

Je crois que cela pourrait changer si nous le demandions. (Rachel)

Nous commençons donc par demander.

Et comme remarque Anissa, nous demandons *collectivement*.

Il faut aussi collaborer ensemble: laisser savoir les autres que nous avons approché un donateur à ce sujet, leurs réponses, qui assurera le suivi, qui renouvellera la demande, auprès de quel donateur (puisque qu'ils se parlent entre eux), jusqu'au moment où nos efforts aboutissent. C'est long, mais on peut y arriver si NOUS agissons collectivement.

Pour changer notre attitude à l'égard de l'argent, c'est par nous mêmes que nous devons commencer. Après la réflexion et le planning, il faut assurer l'apport des ressources nécessaires pour aller de l'avant.

Tout d'abord, quand nous nous adressons aux donateurs extérieurs, il faut inclure dans nos demandes tous les éléments de base de notre budget sans crainte et sans honte: des salaires convenables, des congés payés, les soins de santé, les pensions, les besoins sécuritaires, l'éducation, les fonds d'urgence, l'espace et le temps pris à conceptualiser et à développer des stratégies. Et les frais nécessaires pour assurer la visibilité de notre action.

Comment faire comprendre aux bailleurs de fonds que c'est important ? En transformant nos relations avec eux.

Relations avec les donateurs

Après avoir changé notre manière de demander de l'argent et d'assurer les ressources financières dont nous avons besoin. Il faut alors entamer une conversation avec les donateurs qui n'ont pas encore compris le vrai coût d'un soutien aux droits humains...

Jessica Horn nous suggère d'investir dans leur éducation:

Maintenant, beaucoup de donateurs n'accepteraient pas de payer ce que nous exigeons, c'est une question d'éducation - nous devons nous exprimer en termes qui leur expliquent le contexte.

Un grand nombre de donateurs ne font pas de travail concret, il leur faut une passerelle pour comprendre - il faut qu'ils entendent les mots de ceux qui confrontent des situations réelles...

En fin de compte, ils sont aussi humains mais comme ils n'ont pas connu ces situations, il faut leur traduire la réalité, l'épeler, ne pas la camoufler. Il faut leur dire «voilà ce que nous faisons, il faut que nous soyons en sécurité et en bonne santé».

Les fonds pour la promotion des femmes comprennent mieux et ont l'esprit plus ouvert. Elles travaillent davantage à la construction des mouvements, à leur soutien et considèrent que c'est aussi leur problème. Elles sont peut-être les mieux placées pour conscientiser leurs propres bailleurs de fonds.

Albert est d'accord qu'il faudra du temps et des efforts pour amener les donateurs à comprendre la valeur de la notion de durabilité:

C'est presque un discours qui n'a pas de sens pour des PDG de fondations qui se focalisent sur le produit et des résultats mesurables. Ils ne connaissent rien de l'endurance nécessaire aux activistes. Pour quelqu'un qui ne comprend rien à ces questions, ça prend l'air d'une demande de vacances. Ils n'ont aucune expérience ou formation qui les prépareraient à reconnaître l'importance du bien être psychique et affectif.

Quand je lui ai demandé par quoi devons commencer à changer la mentalité des donateurs, il répondit:

En étant persistant... Il nous a fallu longtemps pour leur faire comprendre que Windcall est différent et pourquoi. C'est un gros boulot parce que ceux qui s'occupent de financement, quelles que soient leurs intentions, n'ont pas les outils leur permettant de comprendre. Ils n'ont pas la formation qu'il leur faudrait.

De plus, la durabilité va à l'encontre du conditionnement de la culture Occidentale; Qu'est-ce qui manque dans notre culture qui la rend incapable de comprendre la notion du syndrome de l'épuisement professionnel et sa signification?

Il faut les amener à apprécier la valeur de l'être humain - il faut qu'ils se rendent compte que la disparition de la tête d'une organisation remet en cause la valeur de leur investissement. J'imagine qu'il faut approcher la question dans une perspective de résultats.

Mais je ne sais pas comment on peut leur faire apprécier la valeur des personnes pour elles mêmes.

Il faut se mettre dans leur contexte; les faire réfléchir à ce qui arriverait à leur propre organisation si le surmenage leur faisait perdre leur PDG, il faut introduire ces subtilités pour les aider à considérer la notion que l'être humain est aussi important que le travail qu'il fait. Ça ne fonctionne qu'avec le temps...

Voilà que nous commençons à vraiment parler.

Mais il faut être clair avec les donateurs sur notre propre identité et sur notre manière d'obtenir des résultats, il faut qu'ils sachent que la création de mouvements et la lutte pour les droits humains sont des choses complexes qui exigent un effort

collectif qui ne peuvent pas se mesurer en termes de « rendement des investissements » dans une perspective « focalisée sur les résultats ». Ce n'est pas comme cela que ça marche.

Il faut établir un dialogue direct et honnête qui puisse changer les comportements et nous aider à élaborer, ensemble, les outils qu'il nous faut.

L'un des meilleurs moyens d'engager les donateurs dans cette conversation est de parler honnêtement de ce que nous avons appris et de leur poser des questions sur *leurs soucis*. Comment gèrent-ils le stress, qu'est-ce qui les empêche de dormir la nuit? Comment arrivent-ils à équilibrer le personnel et le professionnel? Leurs propres valeurs et celles de leur organisation? Et comment distribuent-ils les dons.

Quand tout est dit, on en revient à une seule chose: Si l'on veut changer, il faut commencer à parler de soi, en tant qu'individu, ce n'est qu'alors que les connexions s'établissent.

Pour avancer

Nous devons enfin voir **comment nous pouvons aller de l'avant**. Ce sont de grandes idées, mais comment les faire vivre pour aller plus loin?

Comment les insérer dans une notion d'activisme durable de manière équilibrée. Oui, nous avons bien dit que la durabilité, la santé, l'équilibre doivent être intégrés dans l'activisme mais un grand nombre d'initiatives dont nous avons parlé exigent beaucoup plus.

Quand j'ai parlé de WISE à Marieme, elle a dit que tout le monde a trouvé que c'était une bonne idée mais personne n'avait le temps de s'en occuper. Sans les ressources de personnel, d'argent, d'espace et une base, elle est restée lettre morte.

Il faut donc parler de la prochaine étape. Si ce sont des idées auxquelles nous croyons, comment les faire vivre et progresser.

Faut-il encourager quelques organisations, comme les fonds pour la promotion des femmes, à adopter certaines de ces initiatives et en faire des programmes? Publier les « meilleures expériences » des groupes activistes? Créer une nouvelle organisation?

Une chose est certaine, les activistes changent le monde tous les jours et quel que soit notre décision, il est sûr qu'elle sera formidable.

Où sont les ressources

Où sont donc les ressources - humaines et financières - pour concrétiser cette idée?

Elle existent, et il n'appartient qu'à nous de les utiliser. Voici quelques idées:

- **Activistes guérisseurs:** Beaucoup de militants ont modelé leur activisme sur les fonctions de guérisseurs. Demandons leur aide.
- **Plusieurs fondations** sont profondément engagées dans les efforts d'amélioration de la santé partout dans le monde. Les militantes sont sur la ligne de front et peuvent apporter des solutions. Pourquoi ne pas s'appuyer sur elles pour gérer quelques unes des initiatives visant à assurer la santé et le bien-être des militantes - l'accès aux soins, la prévention, la guérison, le repos?
- **Des compagnies de technologie de l'information et de communications (TIC)** pourraient être intéressées au soutien de lignes téléphoniques d'urgence et des réseaux Internet. De même pour les fondations qui financent les initiatives qui se concentrent sur les TIC.

DANSONS (LA FIN)

Une nuit, Juliette et moi étions blotties, bien au chaud sur notre canapé rouge avec plusieurs jeux de société quand elle leva les yeux et me demanda à mi-voix: « Maman... tu reste ici jusqu'à 9 heures le soir? » C'était semble-t-il important pour elle. Je lui ai répondu : « Oui, ma chérie et même plus tard quelques fois, jusqu'à 10h ou 11h ».

Elle resta pensive un moment pour absorber tout cela et dit après une pause « et tu dances toute nue, n'est-ce pas? ».

Ce n'était pas une question mais une affirmation. Je ne sais pas d'où cela pouvait sortir. Mes soirées sont généralement remplies de rapports à écrire, et d'absurdes séries policières télévisées, ou de programmes de bagarres pour la place de Top Modèle aux USA. Pas de danse là-dedans, absolument aucune.

Mais, pour une raison que j'ignore, son petit monde de cinq ans recelait, dans ce qu'elle appelait son panier d'idées, une vision de sa maman libre et folle, dansant, bien après l'heure du coucher, toute nue.

Quelle imagination!

Et plus tard j'ai pensé que c'était une sacrée idée ...

Il ne faut parfois qu'une petite étincelle pour vous faire voir les choses autrement, pour ouvrir un tas de possibilités, pour vous faire penser à ce que ce serait de danser nue, sans penser à ses bourrelets et au regard des autres.

Pourquoi pas?

Alors dansons et voyons où cela nous amène.

Crédits

Nous sommes extrêmement reconnaissantes aux *Femmes en noir* de Belgrade et à LABRIS de nous avoir fourni l'inspiration pour le titre de ce livre avec leur carte postale conçue pour la *Journée internationale des droits humains* et dont la citation est attribuée à Emma Goldman. Le texte de la carte est reproduit ci-après suivi d'une traduction en français d'Hélène Sackstein à partir de la traduction anglaise du texte original par Marijana Stocie qui est également reproduite.

ŠTAČE MI REVOLUCIJA

ako nemam slobodu da kažem šta mislim i koga volim ... ako ne mogu da uđem u pozorište jer koristim kolica ili u prodavnicu jer moja koža nije dovoljno bela, da držim svog dečka za ruku i sa devojkom se poljubim jer je volim ... ako me tuku jer nisam kao svi, ako pripadam onima koji su Drugi i Različiti ... ako imam pravo da glasam a za sve ostalo ćutim, ako na mene pokazuju prstom jer izgledam siromasno ili poštujem neki drugi praznik ... ako noću sanjam strah, a danju ga živim ... ako se ne družim- ne zato što neću, već zato što me se drugi stide ... ako nemam podršku jer se moj problem drugih ne tiče ... ako ne smem da kažem da mi je loše i da mi telo lomi virus ... ako se plašim od reči i pogleda, ako strepim od silovanja i batina ...

AKO NE MOGU DA PLEŠEM

WHY DO I NEED A REVOLUTION

If I have no freedom to say what I think and who I love ... if I cannot go to a theatre because I use a wheelchair or to a shop because my skin is not white enough, if I cannot hold my boyfriend's hand and kiss my girlfriend because I love her ... if they beat me because I am not like everybody else, if I belong to those who are Others and Different ... if I have the right to vote and I have to keep silent for everything else, if they point a finger at me because I look poor or respect some other holiday ... if I dream in fear during nights and if I live in fear in the daylight ... if I do not have friends-not because I do not want to but because others are ashamed of me ... if I do not have support because others do not care about my problem ... if I dare not say I feel badly and my body is shaken by a virus ... if I am afraid of words and looks, if I am anxious about being raped and beaten ...

IF I CANNOT DANCE

POURQUOI J'AI BESOIN D'UNE RÉVOLUTION

Je n'ai ni la liberté de dire ce que je pense ni de révéler l'identité de celle que j'aime... si je ne peux pas aller au théâtre dans un fauteuil roulant, ni faire mes courses dans un magasin parce que ma peau n'est pas suffisamment blanche, si je ne peux pas prendre la main de mon amant ou embrasser mon amante parce que je l'aime ...

si l'on me bat parce que je ne suis pas comme tout le monde,
si je suis Différente...

si j'ai le droit de voter mais n'ai droit à la parole nulle part ailleurs,
si on me montre du doigt parce que j'ai l'air pauvre ou parce que je célèbre une autre fête religieuse... si je rêve dans la frayeur la nuit et vis dans l'angoisse le jour...

si je n'ai pas d'amis, non pas parce que je n'en veux pas, mais parce qu'on a honte de moi...

si je ne reçois pas d'aide parce que personne ne se soucie de mes problèmes...

si je n'ose pas dire que je ne me sens pas bien quand mon corps est assailli par un virus...

si j'ai peur des mots, si je suis menacée de viol et d'assaut...

SI JE NE PEUX PAS DANSER

Les chansons

De nombreux titres de chapitres et expressions du texte de ce livre ont été tirés de chansons que Jelena et moi avons écoutées et aimées au cours de nos années de travail ensemble. Nous disons donc merci pour cette musique.

Note de la traductrice : La liste est reproduite en anglais car ces titres, s'ils sont connus d'un public francophone, le sont dans leur langue originale. Ils ont parfois été traduits littéralement dans le texte, mais plus souvent ont dû être adaptés au contexte et traduits par une expression plus courante en français, car une traduction littérale n'aurait pas été comprise.

Jamelia	Thank You
R.E.M.	Talk about the Passion
Donna Summers	Bad Girls (Toot Toot, Beep Beep)
Natasha Bedingfield	Unwritten
The Cure	Never Enough
Ismael Lô and Marianne Faithful	Without Blame
Paolo Nutini	New Shoes
Katie Melua	Tiger in the Night
Queen and David Bowie	Under Pressure
Coldplay	Nobody Said it was Easy
Tears for Fears	Sowing the Seeds of Love
Sister Sledge	We are Family
Aretha Franklin	Respect
Fatboy Slim	Right Here, Right Now
Genesis	Follow You, Follow Me
Simon and Garfunkel	The Sounds of Silence
Annie Lennox	Walking on Broken Glass
Tom Petty and the Heartbreakers	Refugee
Geoffrey Oryema	Exile
Coldplay	I'll See You Soon
Allison Krauss	Baby Mine
Tina Turner	What's Love Got to Do with It
Sarah McLachlan	World on Fire
Tears for Fears	Mad World
Chumbawumba	I Get Knocked Down
Al Jarreau	Lean on Me
Ewan McGregor and Alessandro Safina	Your Song (Un poquito de diversión)

U2	One
Mark Isham ...	Safe Now
Eric Clapton	Change the World
Scissor Sisters	I Don't Feel Like Dancing
Madeleine Peyroux	Dance Me to the End of Love

En attribuant les crédits, nous nous devons de noter que nous avons également été inspirées par un vaste éventail de sources, y compris Alyssa; brocoli; Buffy le vampire tueur; Dumbo; *Laisse tomber l'éléphant rose*; *Les Monologues du vagin* de Eve Ensler ; Juliette; *Off our backs*, le journal féministe; l'huile d'olive; la gentillesse d'Ophelia au Sri Lanka; reiki; Robin; le mouvement « Sans frontières »; les patates douces et le *taekwondo*.

BIBLIOGRAPHIE

Accad, E., P. Ilkkaracan, N. Shalhoub-Kevorkian, D. Siddiqi, and Z. Zaatari (2006) *Of War, Siege and Lebanon: Women's Voices from the Middle East and South Asia*, Coalition for Sexual and Bodily Rights in Muslim Societies, Women for Women's Human Rights (WWHR) - New Ways, Istanbul.
www.wwhr.org/Of_War_Seige_and_Lebanon.pdf.

Agency for Toxic Substances and Disease Registry (2005) *Surviving Field Stress for First Responders*, Field Manual, 1st ed., mai.
www2.cdc.gov/phtn/webcast/stress-05/TrainingWorkbookstress-editp1.pdf.

Afkhami, M. (1994) *Women in Exile*, University Press of Virginia, Charlottesville, VA, et Londres.

Afkhami, M. and H. Vaziri (1996) *Claiming Our Rights: A Manual for Women's Human Rights Education in Muslim Societies*, Sisterhood Is Global Institute, Bethesda, MD.

Afkhami, M., A. Eisenberg, et H. Vaziri (with S. Azzouni, A. Imam, A. Lemrini, and R. Naciri) (2002) *Montrer Le Chemin: Guide d'Entraînement des Femmes au Leadership*, Women's Learning Partnership for Rights, Development, and Peace (WLP), Bethesda, MD.
<http://www.learningpartnership.org/docs/frenchlrcmanual.pdf>

African Women's Development Fund (2006) *Charter of Feminist Principles for African Feminists*, African Women's Development Fund, Accra.

AIDS Policy Watch: The Global Working Group on US AIDS Policy, 'U.S. Anti-Prostitution Policy and HIV/AIDS', www.aidspolicywatch.org/sex-work/.

Amnistie Internationale (2007) 'Zimbabwe: Un pays en détresse - les militantes des droits humains en danger', Amnistie Internationale, Londres.
<http://www.amnesty.org/fr/library/info/AFR46/017/2007/fr>

Asia Pacific Forum on Women, Law and Development (APWLD) (2007) *Claiming Rights, Claiming Justice: A Guidebook on Women Human Rights Defenders*, APWLD, Chiangmai.

Association for Women's Rights in Development (2005) 'Faith, Feminism and the Power of Love', *How Does Change Happen?* Highlights of AWID's 10th In-

ternational Forum on Women's Rights and Development, Bangkok, Thailand, 27-30 octobre 2005.

www.awid.org/publications/primers/AWID_POSTFORUM%20REPORT-%20EN.pdf

Association for Women's Rights in Development (2006) 'Women with disabilities: Doubly disadvantaged or overlooked?', *Resource Net Friday File*, Issue 268, 31 mars.

www.awid.org/go.php?list=analysis&prefix=analysis&item=00309.

Barry, J. (2005) *Se levant à répondre: l'activisme des droits des femmes en conflit*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO.

Bernal, M. (2006) *Self Care and Self Defense for Women Activists*, Artemisa, Grupo Interdisciplinario en Género, Sexualidad, Juventud y Derechos Humanos et Elige, Red de Jóvenes por Derechos Sexuales y Reproductivos, A.C. Version anglophone du manuel traduite par Sharmila Bhushan et publiée par CREA (www.creaworld.org).

Borren, S. (2006) 'Big on opinions and tight on core funding?'. *Alliance*, Vol. 11, No. 4, décembre.

Bunch, C. (2005) 'Introducing the International Campaign on Women Human Rights Defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo.

www.defendingwomen-defendingrights.org/pdf/WHRD-Resource-English-press.pdf.

Cane, P.M. (2005) *Living in Wellness - Trauma Healing. A Capacitar Manual of body Mind Spirit Practices for Stress, Trauma and Compassion Fatigue*, Capacitar International Inc., Santa Cruz, CA.

Capacitar (2000) *Trauma Healing & Transformation: Awakening a New Heart with Body Mind Spirit Practices*, Capacitar International Inc., Santa Cruz, CA.

Clark, C., E. Sprenger, and L. VeneKlasen (avec L.A. Duran et J. Kerr) (2006) *Où est l'argent pour les droits des femmes ? Évaluation de ressources et du rôle des donateurs dans la promotion des droits des femmes et le soutien aux organisations des droits des femmes*. Association pour les droits de la femme et le développement (AWID), Toronto.

www.awid.org/publications/where_is_money/fr/webook_french_alta.pdf

Cunningham, M. (2006) 'Indigenous Women's Visions of an Inclusive Feminism', *Society for International Development, Development: Women's Rights in Development*, Vol. 49, No. 1.

de Rivero, J. (2005) 'Notes on the UN Declaration on Human Rights Defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo. www.defendingwomendefendingrights.org/pd.

Doezema, J. (2006) *Sustaining Sex Workers' Rights Activism*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO. Unpublished.

Draženović, V. (2006) *Sustainability of women activists with disabilities*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO. Non publié.

Eddy, F.A. (2004) 'Silence creates vulnerability. You, members of the Commission on Human Rights, can break the silence', Speech to the UN Commission on Human Rights, 4 octobre.
www.ilga.org/news_results.asp?LanguageID=1&FileID=328&ZoneID=2&FileCategory=44.

Eguren, E. (2005) *Protection manual for human rights defenders*, Front Line - The International Foundation for the Protection of Human Rights Defenders, Dublin.

Ehrenreich, J. (2002) *A Guide for Humanitarian, Health Care, and Human Rights Workers: Caring for Others, Caring for Yourself*, Center for Psychology and Society, State University of New York, College at Old Westbury, New York.
www.mhwwb.org/Caring%20for%20Others,%20Caring%20for%20Yourself%20-%20Manual.doc.

Engender Health, Harvard University, International Community of Women Living with HIV/AIDS, Ipas and the United Nations Population Fund (2006) *Sexual and Reproductive Health of HIV Positive Women and Adolescent Girls: A Dialogue on Rights, Policies and Services - Global Electronic Forum Report on Results*.
www.unfpa.org/upload/lib_pub_file/621_filename_e-forum_srh-hiv-positive-women.pdf.

Ensler, E. (2007) *The Vagina Monologues, The official script for the V-Day 2007 Worldwide and College Campaigns*. Disponible sur demande chez Dramatists Play Service, Inc., New York, NY.

Firth Murray, A. (2006) *Paradigm Found: Leading and Managing for Positive Change*, New World Library, Novato, CA.

Forefront - a global network of human rights defenders (2005) *Continuing the struggle - human rights defenders in exile*, Forefront, New York.

Fried, S. (2005) 'Accountability for abuses by family and community against women human rights defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo.
www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Activities/WHRD-Resource-English-press.pdf.

Front Line (2005) *Dispatches - reports from the front line*.
www.frontlinedefenders.org/pdfs/2649_Front%20Line%20%20Dispatches%202005.pdf.

Front Line (2005) *The Third Dublin Platform for Human Rights Defenders*, Dublin Castle, Ireland, 13-15 octobre.

Gandhi, N. and N. Shah (2006) 'Inter-movement dialogues: breaking barriers, building bridges', *Society for International Development, Development: Women's Rights in Development*, Vol. 49, No. 1.

Gokal, S. (2006) 'Faith, Feminism and the Power of Love', *Development*, 49.
www.palgrave-journals.com/development/journal/v49/n1/full/1100225a.html.

Goldberg, N. (1986) *Writing Down the Bones: Freeing the Writer Within*, Shambhala, Boston.

Herman Lewis, J. (2001) *Trauma and Recovery - From Domestic Abuse to Political Terror*, Pandora, Londres.

Hélie, A. (2006) 'Threats and Survival: The Religious Right and LGBT Strategies in Muslim Contexts', *Women in Action, vol. 1*, ISIS International-Manille.
www.isiswomen.org/index.php?option=com_content&task=view&id=272&Itemid=165.

Hourani, L. (2006) 'Palestine: Letter from Lama Hourani in Gaza, "Questions"', *Women Living under Muslim Laws*, Londres.
www.wluml.org/english/newsfulltxt.shtml?cmd%5B157%5D=x-157-546826.

Human Rights Watch (2004) 'Sierra Leone: Lesbian Rights Activist Brutally Murdered', 5 octobre.

http://hrw.org/english/docs/2004/10/04/sierra9440_txt.htm.

International Gay and Lesbian Human Rights Commission (2001) *Sexual Minorities And The Work Of The United Nations Special Rapporteur On Torture*. Un papier soumis à Sir Nigel Rodley, Rapporteur spécial, 5 juin.

International Gay and Lesbian Human Rights Commission (2006) *Institutional Memoir Of The 2005 Institute For Trans And Intersex Activist Training*. <http://www.iglhrc.org/files/iglhrc/LAC/ITIATAug06-E.pdf>

International Service for Human Rights (2005) *Défendre les défenseurs des droits de l'homme - Un petit guide*.

www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Publications/WHRD%20booklet_EN.PDF.

International Service for Human Rights (2006) *Revue du système des procédures spéciales par le Conseil des Droits de l'Homme: Défi posé par le mandat couvrant les défenseurs des droits de l'homme*.

www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Publications/Lobbying%20package.pdf.

International Women's Health Coalition (2006) *In Her Own Words: Violations of Women's Human Rights and HIV*, XVI International AIDS Conference, Toronto, Canada, 14 août.

www.iwhc.org/docUploads/InHerOwnWordsTranscript.pdf.

Jacobson Söderberg, A. (2005) *Security on whose terms? If men and women were equal*, The Kvinna till Kvinna Foundation, Halmsted.

Jassey, K. (2006) *Report from EGDI conference - Making the linkages: Sexuality, Rights and Development*.

www.egdi.gov.se/pdf/Report%20from%20EGDI%20conference%206%20april.pdf.

Jiménez, N. (2006) *Trans and Intersex Activism in Costa Rica*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO. Non publié.

Kerr, J., E. Sprenger, and A. Symington (2004) *The Future of Women's Rights: Global Visions and Strategies*, Zed Books, en association avec l'AWID et Mama Cash, Londres et New York.

Kerr, J. (2007) *Le deuxième rapport Finance-la: Viabilité financière des mouvements de femmes dans le monde entier*, Association pour les droits de la femme

et le développement. (AWID), Toronto et Mexico.
http://www.awid.org/publications/fundher_2/awid_eng_2007.pdf

Kiragu, J. and Z. Nyong'o (2005) *LGBTI Organizing in East Africa: The true test for human rights defenders*, Urgent Action Fund - Afrique, Nairobi.
www.urgentactionfund.org/documents/UAFLGBTI%20REPORT%20FINAL.pdf

Lerner, M. (2006) 'Light and shadow in organized philanthropy', *Alliance*, Vol. 11, No. 4, décembre.
www.allavida.org/alliance/dec06e.html.

Lewis Herman, J. (2001) *Trauma and Recovery: From Domestic Abuse to Political Terror*, Pandora, Londres.

Maslach, C. (1982) *Burnout: The Cost of Caring*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ.

Maslach, C. and M.P. Leiter (1997) *The truth about burnout: How organizations cause personal stress and what to do about it*, Jossey-Bass, San Francisco, CA.

McFarlan, B. (2004) *Drop the Pink Elephant*, Capstone Publishing Limited, Chichester.

Menon, P. (2006) 'The Top Ten List on How to Change', *Development*, Vol. 49, No. 1, March.
www.glow-boell.de/media/en/txt_rubrik_3/DEV_Flyer_49_1.pdf.

Menon, P. (2005) 'We Constantly Talk Of Other People's Sustainability, But We Never Talk Of Our Own'. *Highlights of AWID's 10th International Forum on Women's Rights and Development*. Bangkok, Thaïlande, 27-30 octobre.
www.awid.org/publications/primers/AWID_POSTFORUM%20REPORT-%20EN.pdf, p. 36.

Mladenović, L. (2005) 'Feminist ethics of mental health care for women human rights defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo.
www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Activities/WHRD-Resource-English-press.pdf.

Muthien, B. (2006) 'Leadership and Renewal: Cite, Site and Sight in Women's Movement', *Society for International Development, Development - Women's Rights in Development*, Vol. 49, No. 1.

National Organizers Alliance (2001) *Practicing What We Preach: The National Organizers Alliance Guide to the Policies and Practices of Justice Organizations* (Premier jet).

Observatory for the Protection of Human Rights (2006) *Steadfast in Protest: Annual Report 2005*.

www.omct.org/pdf/observatory/2006/obs_annual_report_2005_eng.pdf.

Omang, J. and K. Kodjouri-Darvich (2006) *Women Lead*. The Centre for Development and Population Activities, Washington, DC.

www.cedpa.org/files/871_file_WomenLead_in_the_Fight_Against_AIDS_CEDPA.pdf.

Real, M.J.N. and M. Chai (eds.) (2005) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo.

www.defendingwomen-defendingrights.org/pdf/WHRD-Resource-English-press.pdf.

Rothschild, C., S. Long, and T.S. Fried (eds.) (2005) *Written Out - How Sexuality is used to attack women's organizing*, 2nd ed., International Gay and Lesbian Human Rights Commission and Center for Women's Global Leadership, New York.

Shirkat Gah (2006) *Moving Forward Together: Emotional Well-being after Disasters - A Manual for Relief Workers*, Women Living under Muslim Laws, Londres.

'Spiritual Activism: Claiming the Poetry and Ideology of a Liberation Spirituality: A Gathering Report', convened by stone circles, friends and allies at the Garrison Institute, Garrison, New York, 23-26 June 2005. www.stonecircles.org/i/pdf-garrison-gathering-report.pdf.

Teixeira, A. (2004) *Funding Transgender Rights: Policy Recommendations for the Global Fund for Women*. Non publié.

Tapa, R. (2002) 'Tewa - Doing the Impossible: Feminist Action in Nepal, The Founder's Story.' Sixth Annual Dame Nita Barrow Lecture, Centre for Women's Studies in Education, Ontario Institute for Studies in Education, University of Toronto, Toronto.

<http://www1.oise.utoronto.ca/cwse/Rita%20Lecture%206.pdf>.

Utz, E. (2006) *Queering Sustainability*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO. Non publié.

Wiwa, K. (2000) *In the Shadow of a Saint*, Knopf Canada, www.randomhouse.ca/catalog/display.pperl?isbn=9780676971736.

Wells, S. (2007) *Changing Course: Windcall and the Art of Renewal*, Heyday Books, Berkeley, CA.

Westby, K. (2006) *Sustaining Our Future: A look at the barriers to long-term activism faced by young women working in human rights and social justice movements*, Urgent Action Fund for Women's Human Rights, Boulder, CO. Non publié.

Wilson, S., A. Sengupta, and E. Kristy (eds.) (2005) *Defending our Dreams - Global Feminist Voices for a New Generation*, Zed Books, en collaboration avec AWID, Londres et New York.

Women's Intergenerational Solidarity Endeavor (WISE) *A Mechanism to Help Strengthen Our Movements*. Non publié, essai conceptuel.

Žarkov, D. (2005) *Working through the war - Trajectories of Non-Governmental and Governmental Organizations Engaged in Psycho-social Assistance to Victims of War and Family Violence in the ex- Yugoslav States*, Admira Foundation, Utrecht.

Jane Barry est écrivain et militante des droits humains. Elle a travaillé plusieurs années dans l'ex Union Soviétique, dans les Balkans et en Afrique pour développer et gérer des programmes de réponses aux urgences. En ce moment elle se concentre sur l'amélioration du bien être et de la sécurité des défenseurs des droits humains à travers le monde.

Jane est domiciliée au Royaume Uni où elle vit avec Robin, Juliette, Alyssa et Basil.

Jelena Đjordjevic est une militante féministe qui œuvre pour la prévention de la violence à l'égard des femmes et contre la traite dans la région des Balkan. De par son implication avec le Réseau de projets pour le travail du sexe et le Comité international pour les droits des travailleurs du sexe en Europe, elle milite aussi pour les droits sexuels. En ce moment elle est Députée-Directrice du Centre contre la traite à Belgrade, en Serbie dont elle fut la co-fondatrice en 2003.

Elle siège au *Conseil Exécutif du fonds pour action urgente pour les droits humains des femmes*.

Elle a une maîtrise en études en migrations de l'Université de Sussex au Royaume Uni.

Notes

- 1 Goldberg, N. (1986) *Writing Down the Bones: Freeing the Writer Within*, Shambhala, Boston.
- 2 420 de ces dons ont été autorisés et les 1836 demandes qui restent ont été refusées ou sont parmi les décisions qui n'ont pas encore été prises au moment où nous avons rédigé ce texte.
- 3 Outre la littérature classique sur « le syndrome d'épuisement professionnel » (burnout) dans le secteur des services, (Maslach et Leiter), il existe peu de choses écrites par des activistes ou des universitaires sur la relation entre le bien-être et l'activisme en faveur des droits humains.
- 4 Bernal, M. (2006) *Self Care and Self Defense for Women Activists*, Artemisa, Grupo Interdisciplinario en Género, Sexualidad, Juventud y Derechos Humanos et Elige, Red de Jóvenes por Derechos Sexuales y Reproductivos, A.C. Version anglophone du manuel traduite par Sharmila Bhushan et publiée par CREA (www.creaworld.org).
- 5 Wells, S. (2007) *Changing Course: Windcall and the Art of Renewal*, Heyday Books, Berkeley, CA.
- 6 Rothschild, C., S. Long, and T.S. Fried (eds.) (2005) *Written Out - How Sexuality is Used to Attack Women's Organizing*, 2nd ed., International Gay and Lesbian Human Rights Commission and Center for Women's Global Leadership, New York.
- 7 Y compris «Feminist ethics of mental health care for women human rights defenders» en 2005.
- 8 Ayant réalisé très tôt qu'il ne s'agissait pas uniquement de «l'activisme des femmes» ... nous avons commencé à mettre en question nos propres notions de genre parce que nous nous sommes découvert des points communs avec des militants à travers le monde qui s'identifient avec une diversité de genres, entre autres, les hommes, les transgenres, ou les militants intersexes.
- 9 « Queer » est fréquemment utilisé pour LGBTIQ (lesbienne, gay, bisexuel, transgenre, intersexe et queer); « freak » est utilisé par certains dans les milieux de personnes handicapés.
- 10 Kerr, J. E. Sprenger, and A. Symington (2004) *The Future of Women's Rights: Global Visions and Strategies*, Zed Books, en association avec l'Association pour les droits de la femme et le développement (AWID) et Mama Cash, Londres et New York, pp. 52-53.
- 11 Menon, P. (2005) 'We Constantly Talk Of Other People's Sustainability, But We Never Talk Of Our Own'. *Highlights of AWID's 10th International Forum on Women's Rights and Development*. Bangkok, Thaïlande, octobre 27-30. www.awid.org/publications/primers/AWID_POSTFORUM%20REPORT-%20EN.pdf, p. 36.
- 12 Cette section a été inspirée par l'expérience de Visaka Dharmadasa (Sri Lanka) et les récits d'un grand nombre de militantes à travers le monde qui ont perdu des membres de leur famille.
- 13 Il ne s'agit pas ici de personnes ou d'organisations dont l'activisme consiste à faire des dons financiers.
- 14 Dans de nombreux pays, ces normes sont standard pour le personnel des fondations et sont protégées par les législations du travail.
- 15 On l'appelle la loi du « gag » (bâillon en anglais) parce qu'elle limite le débat public sur toutes les questions liées à l'avortement. Les organisations privées à l'étranger doivent décider si elles veulent continuer leurs efforts sans soutien financier des USA ou modifier leurs objectifs afin de recevoir une aide américaine pour le planning familial. Accepter ces restrictions implique qu'elles savent les principes qui sont au cœur même de la politique étrangère des États Unis prônant la promotion de la démocratie et d'un débat libre et transparent.
- 16 AIDS Policy Watch: The Global Working Group on US AIDS Policy, 'U.S. Anti-Prostitution Policy and HIV/AIDS', www.aidspolicywatch.org/sex-work/.
- 17 Clark, C., E. Sprenger, and L. VeneKlasen (avec L.A. Duran et J. Kerr) (2006) *Où est l'argent pour les droits des femmes ? Évaluation de ressources et du rôle des donateurs dans la promotion des droits des femmes et le soutien aux organisations des droits des femmes*. Association pour les droits de la femme et le développement (AWID), Toronto. www.awid.org/publications/where_is_money/weblibro.pdf.
- 18 Front Line a tenu 'The Third Dublin Platform for Human Rights Defenders' à Dublin Castle du 13-15 octobre 2005.
- 19 Wells, S. (2007) *Changing Course: Windcall and the Art of Renewal*, Heyday Books, Berkeley, CA.
- 20 Hourani, L. (2006) 'Palestine: Letter from Lama Hourani in Gaza, "Questions"', *Women Living under Muslim Laws*, Londres. www.wluml.org/english/newsfulltxt.shtml?cmd%5B157%5D=x-157-546826.
- 21 Mladenović, L. (2005) 'Feminist ethics of mental health care for women human rights defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo. www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Activities/WHRD-Resource-English-press.pdf.
- 22 Des pays tels que la Birmanie, la Guinée Equatoriale, le Laos, la Corée du Nord, le Qatar, et l'Émirats Arabes Unis. Observeratory for the Protection of Human Rights (2006) *Steadfast in Protest: Annual Report 2005*. www.omct.org/pdf/observeratory/2006/obs_annual_report_2005_eng.pdf, p. 475.
- 23 Hélie, A. (2006) 'Threats and Survival: The Religious Right and LGBT Strategies in Muslim Contexts', *Women in Action, vol. 1*, ISIS International-Manille. www.isiswomen.org/index.php?option=com_content&task=view&id=272&Itemid=165.
- 24 Human Rights Watch (2004) 'Sierra Leone: Lesbian Rights Activist Brutally Murdered', 5 octobre. http://hrw.org/english/docs/2004/10/04/sierra9440_txt.htm.
- 25 Ceci est une enquête sur le « burnout » par des assistants sociaux aux USA. Maslach, C. (1982) *Burnout: The Cost of Caring*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ.
- 26 Cette section a été inspirée par les récits de collègues militantes en exil (certaines étant restées anonymes), d'un livre très fort paru en 1994, par Mahnaz Afkhami, *Women in Exile*, University Press of Virginia, Charlottesville, VA, et London, et les travaux de Forefront, réseau global des défenseurs de droits humains - Forefront (2005) *Continuing the struggle - human rights defenders in exile*, Forefront, New York.

- 27 Afkhami, M. (1994) *Women in Exile*, University Press of Virginia, Charlottesville, VA, et Londres.
- 28 Je suis reconnaissante à Natalie Goldberg de m'avoir rapporté les derniers mots de Suzuki Roshi « Je ne veux pas mourir ». Ils ont aidé Čarna à accoucher de son propre récit. Goldberg, N. (1986) *Writing Down the Bones: Freeing the Writer Within*, Shambhala, Boston.
- 29 Ken Wiwa est le fils de Ken Saro-Wiwa, environnementaliste et poète nigérien connu, qui a entrepris une campagne pour protéger son peuple, les Ogons, contre l'emprise de Shell Oil et une dictature brutale. Ken Saro-Wiwa fut emprisonné, torturé, condamné suite à des accusations fabriquées et finalement exécuté en 1995. Voir Wiwa, K. (2000) *In the Shadow of a Saint*, Knopf Canada, www.randomhouse.ca/catalog/display.pperl?isbn=9780676971736.
- 30 Association for Women's Rights in Development (2005) 'Faith, Feminism and the Power of Love'. How Does Change Happen? Highlights of AWID's 10th International Forum on Women's Rights and Development, Bangkok, Thaïlande, 27-30 octobre 2005. www.awid.org/publications/primers/AWID_POSTFORUM%20REPORT-%20EN.pdf.
- 31 Mónica Alemán est une activiste autochtone Miskita du Nicaragua. La citation est tirée de Bernal, M. (2006) *Self Care and Self Defense for Women Activists*, Artemisa, Grupo Interdisciplinario en Género, Sexualidad, Juventud y Derechos Humanos et Elige. Red de Jóvenes por Derechos Sexuales y Reproductivos, A.C. Version anglaise du manuel traduite par Sharmila Bhushan et publiée par CREA (www.creaeworld.org).
- 32 Voir, par exemple, *Trauma Healing & Transformation: Awakening A New Heart with Body Mind Spirit Practices and Living in Wellness - Trauma Healing. A Capacitar Manual of body Mind Spirit Practices for Stress, Trauma and Compassion Fatigue*. Consulter www.capacitar.org pour tout détail supplémentaire ou pour des informations sur d'autres manuels.
- 33 *5 Rhythms™* est un exercice; une méditation en mouvement qui consiste à écouter et exécuter les exercices; elle intègre le physique et la conscience intérieure, la spiritualité et les émotions. Sa simplicité est trompeuse, c'est très fort et permet de libérer spontanément les mouvements en dansant. Cette formule est aussi connue sous le titre de: *The Wave (la vague)* et a été créé par Gabrielle Roth au cours de ses 30 années d'enseignement de danse expérimentale et de théâtre aux USA. Voir www.5rhythms.co.uk/5rhythms.html.
- 34 Tapa, R. (2002) 'Tewa - Doing the Impossible: Feminist Action in Nepal, The Founder's Story.' Sixth Annual Dame Nita Barrow Lecture, Centre for Women's Studies in Education, Ontario Institute for Studies in Education, University of Toronto, Toronto. <http://www1.oise.utoronto.ca/cwse/Rita%20Lecture%206.pdf>.
- 35 Voir www.lutashaba.com/html/scholarship.html.
- 36 Fonds de Développement pour la Femme Africaine (AWDF) est un fonds pour femmes dans toute l'Afrique dont le siège est à Accra, Ghana. AWDF finance actuellement plus de 400 organisations de femmes dans 41 pays d'Afrique et compte un personnel de 20 personnes.
- 37 Dans M.J.N. Real et M. Chai (eds.) (2005), *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo. www.defendingwomen-defendingrights.org/pdf/WHRD-Resource-Englishpress.pdf, p. 52.
- 38 Bernal, M. (2006) *Self Care and Self Defense for Women Activists*, Artemisa, Grupo Interdisciplinario en Género, Sexualidad, Juventud y Derechos Humanos et Elige, Red de Jóvenes por Derechos Sexuales y Reproductivos, A.C. Version anglophone du manuel traduite par Sharmila Bhushan et publiée par CREA (www.creaeworld.org).
- 39 Il y a quelques années, des militantes se sont mises à parler de tout un tas de nouvelles questions sur les moyens d'assurer la survie des militantes plus âgées. Elles ont eu l'idée de créer un réseau de solidarité intergénérationnelle qu'elles ont nommé: Women's Intergenerational Solidarity Endeavor (WISE) - *Le Réseau de femmes pour la solidarité intergénérationnelle dont l'acronyme (WISE) signifie « sagesse »* - et ont rédigé un superbe mémo explicatif sa mission. Tant de leurs idées et conseils ont été évoqués par des militantes avec qui nous avons parlé, et pas seulement sur la survie des militantes âgées! Nous leur sommes reconnaissantes du travail qu'elles ont fait et avons inclus une version révisée de leurs recommandations dans cette section.
- 40 Front Line - International Foundation for the Protection of Human Rights Defenders gère une ligne téléphonique pour urgences, ouverte 24 heures sur 24, à l'usage des défenseurs des droits humains menacés de danger immédiat (+353 1 21 00 489). Ce service offre la possibilité de s'adresser à quelqu'un qui parle arabe, anglais, français, russe ou espagnol pouvant mobiliser une aide internationale rapide et une action répondant à l'urgence.
- 41 Amnistie Internationale (2007) 'Zimbabwe: Un pays en détresse - les militantes des droits humains en danger', Amnistie Internationale, Londres. <http://www.amnesty.org/fr/library/info/AFR46/017/2007/fr>
- 42 Grâce à Shaya Mercer et à Emily Utz qui ont eu l'idée originale de créer un manuel sur le bien être.
- 43 Tels que, par exemple, l'Organisation Mondiale contre la Torture (<http://www.omct.org/>) et Le Conseil International pour la réhabilitation des victimes de Torture (acronyme anglais: IRCT), un réseau qui comprend 130 centres et programmes de réhabilitation partout dans le monde, et représente un mouvement international contre la torture et pour les victimes de torture. <http://www.irct.org/Default.aspx?ID=30>.
- 44 Un grand merci à Lepa Mladjenović pour son soutien et ses idées pour célébrer les transitions des militantes.
- 45 www.rorypecktrust.org
- 46 <http://www.peopleinaid.org/>
- 47 National Organizers Alliance (2001) *Practicing What We Preach: The National Organizers Alliance Guide to the Policies and Practices of Justice Organizations* (first draft), p. 29.
- 48 Mladenović, L. (2005) 'Feminist ethics of mental health care for women human rights defenders'. In M.J.N. Real and M. Chai (eds.) *International Consultation on Women Human Rights Defenders: Resource Book*, International Campaign on Women Human Rights Defenders, Colombo.
- www.ishr.ch/about%20ISHR/HRDO/Activities/WHRD-Resource-English-press.pdf.

« **Je l'ai ouvert tout de suite** et après quelques pages j'ai eu une sensation de froid... comme si je lisais ma propre histoire et celles de beaucoup d'autres que j'ai eu l'occasion d'entendre au cours de mes 20 années de militante féministe pour les droits humains. Je suis sûre que ces écrits pourront nous servir d'inspiration pour aller de l'avant ensemble... »

~ Edna Aquino - *L'une des fondatrices du programme genre et droits humains des femmes d'Amnistie Internationale et actuellement chargée de la promotion et de la formation*

« **Je pouvais entendre** des échos de voix intérieures qui se libéraient des chaînes de la captivité que nous avons créées, une captivité qui nous immortalise et nous détruit à la fois, qui vit de l'illusion de notre perfection. Nous nous emprisonnons dans certaines servitudes, mais il y en a d'autres qui représentent de réels abus de pouvoir par la société dans laquelle nous vivons.

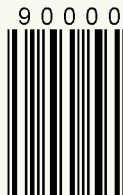
Nous pouvons reconnaître enfin que nous sommes humaines, avec une âme qui a besoin d'être soignée. Voilà que nous n'avons plus peur d'exister, car donner un nom à nos craintes et à nos angoisses nous permet d'y faire face. J'aime l'honnêteté et je vous remercie d'avoir été droit au but, sans faux semblants. Votre style est innovateur, vous avez de l'humour et vous nous interpellez en nous offrant un nombre d'interprétations possibles sur un aspect de l'activisme qui nous est très familier. »

~ Maria Nassali, *Membre du Conseil - Fond d'Action Urgente (Urgent Action Fund) - Afrique. Étudiante au doctorat sur les droits humains et la gouvernance*

« **Je suis persuadée** que ce livre marque un vrai tournant. C'est une vieille militante endurcie qui vous le dit, une militante qui a rarement eu l'occasion de contempler la nouveauté d'un tel horizon. Voilà le cadeau que m'offre votre livre. Le plus important c'est qu'après l'avoir terminé je me retrouve pleine d'espoir. Il a réussi à me convaincre que nous pouvons vivre différemment dans ce monde, parce que contrairement à ce que nous pensions, nos vies en font profondément partie. Votre livre ouvre un univers de possibilités pour nous toutes. C'est un rare et précieux cadeau... »

~ Alejandra Sardá, *Espace latino-américain pour les sexualités et les droits (Espacio Latinoamericano de Sexualidades y Derechos)*

ISBN: 978-0-9801598-1-3



9 780980 159813

Publié par: Urgent Action Fund for Women's Human Rights